

ALTERNATIVES NON VIOLENTES



Quand l'enfant souffre violence

113

8° P 6 112

revue trimestrielle

64 F

9,76 euros



primevère 2000

**14^{ème} salon-rencontres
de l'écologie et des alternatives**

**3, 4, 5 mars,
le vendredi de 17 h à 23 h, le week-end de 9 h à 20 h**

**nouveau lieu : Lyon-Chassieu, Eurexpo
navettes gare Part Dieu, parking gratuit (pris en charge par l'organisateur)
tél. 04 74 72 89 90**

**50 conférences et animations sur l'actualité
et le thème "Choisir les éco-énergies"**

350 exposants dont 50% d'associations

**alimentation, animaux, artisanat, enfants, environnement,
énergies renouvelables, habillement, habitat, hygiène-santé,
jardinage bio, librairie-presse, loisirs, mouvements non violents,
mouvements sociaux, relations nord-sud, transports.**

vous désirez recevoir le programme détaillé, coupez ou copiez ce coupon et renvoyez à Primevère, 9 rue Dumenge 69004 Lyon

ANV

nom

adresse

ÉDITORIAL



Le phare de l'actualité médiatique se braque régulièrement sur un réseau pédophile enfin démantelé, ou sur le cas de parents qui torturent leurs enfants. L'arbre cache encore la forêt !

L'Observatoire de l'action sociale décentralisée (ODAS) révèle qu'il existe chaque année en France plus de 80 000 enfants maltraités ou en situation de l'être gravement, et près de 5 000 enfants ayant subi des abus sexuels¹. Dans 81 % des cas, les auteurs des maltraitances et abus sexuels appartiennent à la famille des enfants, le père dans 46 % des cas, la mère 25 %, le beau-père 9 %... Toujours d'après l'ODAS, les familles monoparentales ou recomposées seraient les plus concernées par ces violences infligées à des enfants².

Alice Miller est une auteure connue pour ses thèses relatives aux maltraitances subies par les enfants et sur leurs agirs une fois qu'ils sont devenus adultes. Ce numéro d'ANV présente de nombreux éléments de l'œuvre d'Alice Miller, mais il les discute aussi. ANV a toujours été une revue où des débats viennent nourrir la réflexion personnelle des lecteurs.

Notre société est certes malade de la violence, mais il ne faudrait oublier ni la prévention des maltraitances, ni la tendresse, ni l'affection, ni le bon sens éducatif, lesquels demeurent comme des rayons de soleil dans bien des vies.

L'entrée dans le troisième millénaire a joyeusement provoqué le Comité de rédaction à plusieurs initiatives :

- 1) Le prix de l'abonnement à ANV reste inchangé en l'an 2000, ce qui ne pourra qu'aider les lecteurs peu argentés.
- 2) Chaque numéro d'ANV comportera désormais un article d'actualité, non lié au thème du dossier. C'est pourquoi, cher lecteur, vous n'échapperez pas dans ce numéro à l'article sur José Bové et son combat (non-violent ?) contre la Macdomination.
- 3) Alain Refalo et Jacques Sémelin se sont lancés dans un travail passionnant, qui veut mettre en évidence les cent grandes dates où la non-violence a marqué le XX^e siècle. Nous en aimerions en faire un grand poster, illustré, qu'ANV pourrait offrir à chacun de ses abonnés.
- 4) En déclarant l'année 2000 « Année internationale de la culture de la paix », et la décennie 2001-2010 « Décennie internationale de la promotion de l'éducation à la non-violence pour les enfants du monde », l'ONU apporte à l'approche de la non-violence une reconnaissance officielle de premier ordre. Nous entendons bien poursuivre nos efforts pour nous faire entendre. Amis lecteurs, merci de tout cœur pour vos initiatives en faveur de la non-violence et pour votre fidèle soutien.

François VAILLANT

1) Cf. *La lettre de L'ODAS*, n° 10, septembre 1999 (37, boulevard Saint-Michel, 75005 Paris).
2) Cf. *Le Monde* du 10 février 1999.

Alternatives Non-Violentes sur Internet

Retrouvez les dernières informations concernant ANV sur le site internet de l'IRNC. Ce site vous tient également au courant des programmes de recherches de l'IRNC et des campagnes qu'il soutient et anime comme le Service civil de paix, une importante documentation sur la non-violence (textes, biographies, bibliographies, les dernières parutions) et des indications de liens avec d'autres sites français et étrangers.

Adresse : <http://www.multimania.com/irnc>

Maltraitance et civilisation

PIERRE LASSUS*



Il n'est probablement pas de lieu mieux indiqué qu'une revue nommée Alternatives non violentes pour réfléchir à la maltraitance des enfants. Si en effet il est une violence rigoureusement et totalement inadmissible, c'est bien la violence faite aux enfants ; s'il est une violence aux conséquences individuelles et collectives tragiques, c'est bien la violence faite aux enfants ; enfin s'il est une violence obstinément présente, mais dont l'éradication commande l'avenir de l'humanité, c'est bien encore la violence faite aux enfants.

Pourquoi la maltraitance n'est-elle pas une barbarie mieux dénoncée ?

Parce qu'elle marque ses victimes irrémédiablement, parce que les souffrances qu'elle produit ne s'éteignent pas avec elle, parce qu'elle se transmet de génération en génération, parce qu'elle se diffuse dans le corps social et qu'elle imprègne les civilisations, la maltraitance ne relève pas seulement de l'humanitaire, du compassionnel, ni même du social, ce à quoi on s'obstine à la réduire. Elle constitue

*Psychothérapeute, directeur général de l'Union française pour le sauvetage de l'enfance (53, rue Réaumur, 75002 Paris), directeur de la revue Vues d'enfance. Auteur de : *L'enfance sacrifiée. De la maltraitance et du peu d'efforts pour la combattre*, Paris, Albin Michel, 1997 ; *Être parents au risque de l'Évangile*. Pour en finir avec les sacrifices d'enfants, Paris, Albin Michel, 1999.

un enjeu politique majeur. De fait, l'histoire des hommes est marquée par l'accumulation des violences collectives et individuelles, lesquelles sont nourries par la maltraitance.

La maltraitance est toujours une faute odieuse

Pour tenter d'expliquer l'omniprésence et la perpétuation de la violence barbare agie par les hommes, on ne lésine pas sur les considérations philosophiques, économiques, sociologiques, ethnologiques, voire métaphysiques. On en appelle à la lutte des classes, aux rivalités économiques, aux intégrismes religieux, aux effets pervers du nationalisme, aux confrontations culturelles ! Mais, très curieusement, il semble que l'on peine à s'apercevoir qu'il s'agit là d'épiphénomènes, de produits dérivés, qui trouvent leur source première dans le psychisme des sujets. C'est-à-dire que l'on peine à prendre acte d'une évidence : les hommes se conduisent selon la façon dont on a forgé leur "caractère". La psychologie clinique nous enseigne que les interactions précoces, notamment avec l'environnement familial, jouent un rôle essentiel dans la construction du sujet. Dès lors comment espérer réduire les violences agies par les adultes, aussi longtemps qu'est tolérée, voire préconisée, la violence envers les enfants, violence physique ou psychologique qui constitue encore, dans énormément de situations, le modèle premier de relation ?

De fait, on trouve, sans qu'il soit besoin de chercher bien longtemps, derrière tous ces comportements agressifs qui fondent les violences, un désir de domination qui lui-même s'origine dans une pulsion réparatrice illusoire. En effet, depuis qu'ils advinrent à la conscience, trop nombreux sont les humains qui portent la souffrance inextinguible de leur enfance blessée.

Or il est difficile de concevoir, et encore plus d'admettre, que rien, jamais, ne remplace ce qui n'a pas été donné, ni ce qui fut détruit. Aussi, depuis la nuit des temps, les hommes se sont-ils acharnés à trouver dans la possession de l'autre de

quoi combler ce qui leur fait défaut pour jouir de l'harmonie existentielle, le degré de violence des prédations étant strictement proportionnel à l'ampleur des souffrances endurées.

L'histoire de tous les grands criminels est d'abord une histoire de grande maltraitance, et les sociétés les plus belliqueuses ont toujours été marquées par ce qu'Alice Miller a nommé la « *pédagogie noire* », c'est-à-dire l'officialisation des mauvais traitements comme principe d'éducation.

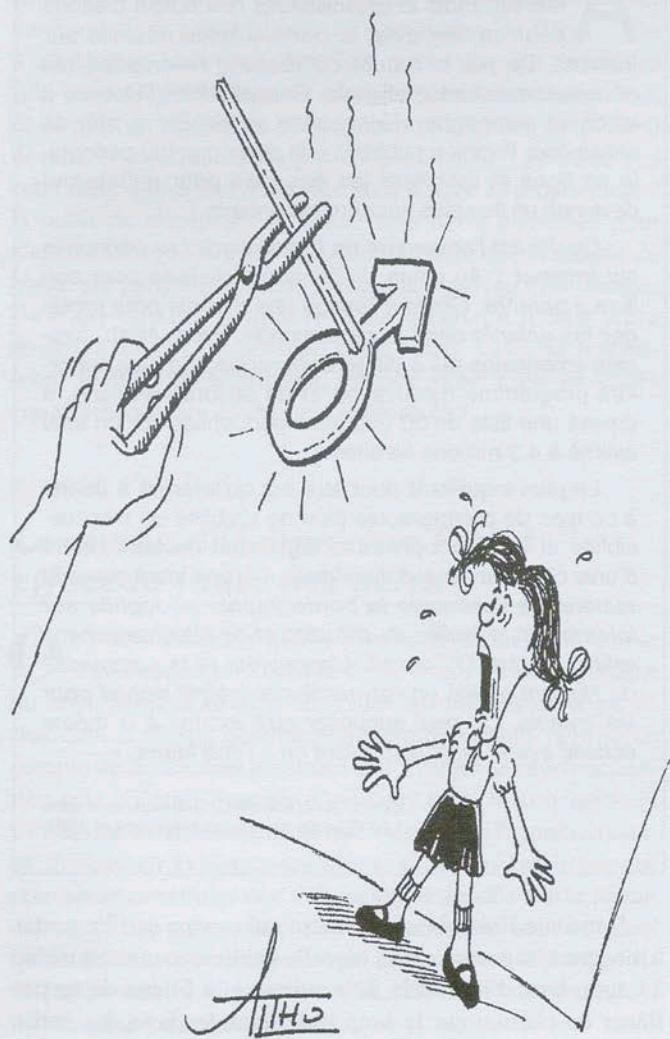
C'est reconnaître que la maltraitance par défaut, celle qui prive, comme la maltraitance active, celle qui blesse, structurent l'Histoire, et jusqu'ici d'une façon qui n'est pas à la mesure des exigences de la civilisation, laquelle devrait tendre vers moins de douleur évitable, cette douleur provoquée par l'acharnement des hommes.

« Comment espérer réduire les violences agies par les adultes, aussi longtemps qu'est tolérée, voire préconisée, la violence envers les enfants ? » Pierre Lassus

Nous voyons donc dans la perpétuation des violences, le fruit empoisonné de la maltraitance dont les enfants sont victimes. Cette maltraitance elle-même est l'effet d'un dysfonctionnement de la parentalité.

Celle-ci, en effet, qu'elle soit physique ou psychologique, qu'elle procède d'actes plus ou moins volontaires et conscients, ou au contraire d'une absence d'acte, qu'elle soit par exemple manque d'attention, manque de soins, manque d'amour, qu'elle soit le fait de pulsions qui échappent à la conscience du sujet, est toujours, forcément, une violence qui blesse profondément un enfant. Or, l'enfant est un sujet en devenir, il se construit au long du parcours incertain, périlleux, angoissant qui, depuis les processus primaires d'individuation, doit le conduire à être lui-même, à se réaliser comme adulte aussi libre et responsable qu'il est possible. C'est dire que ce qui vient à lui manquer, ou ce qui lui fait dommage, est non seulement cause de souffrance actuelle, mais encore l'expose aux risques d'une évolution morbide, parce que le traumatisme agira comme source pathogène

intériorisée, et dans le même temps, affaiblira sa capacité de résistance, son appareil psychique n'ayant pu se constituer d'une façon suffisamment bonne. C'est la cause de la répétition transgénérationnelle de la maltraitance, largement mise en évidence, qui veut que si tous les enfants maltraités ne deviennent pas des parents maltraitants, le fait est que tous les parents maltraitants ont été des enfants maltraités.



Les civilisations protègent plus les adultes que les enfants

Or, interrompre cet engrenage infernal est d'autant plus difficile que les civilisations ont organisé la protection des adultes, et principalement des parents, contre les enfants.

En vérité, tout se passe comme si, depuis l'origine, l'humanité inclinait à protéger les parents, les grands, contre les enfants, et ce, quoi qu'il en soit des pétitions de principe et des généreuses déclarations d'intention qui prétendent faire une priorité de la protection de l'enfance.

Reportons-nous quelques millénaires en arrière pour, dans la Bible, relire le Cinquième Commandement, le premier qui traite des rapports des hommes entre eux, les quatre premiers définissant les rapports avec le Créateur. Il est placé avant même l'interdiction de tuer qui ne vient qu'en sixième place.

Nous y lisons (Ex. 20,12) : « *Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent...* » La première prescription faite aux humains est ainsi destinée aux enfants, assortie d'ailleurs d'une menace de mort, et elle est une injonction absolue d'honorer les parents, sans condition suspensive, par exemple pour le cas où ces parents ne seraient vraiment pas "honorables"...

On peut se dire qu'il s'agit là d'une histoire ancienne. Mais ouvrons notre Code civil, dans sa dernière édition. Intéressons-nous au chapitre intitulé « *De l'autorité parentale* ». L'on pourrait s'attendre à ce qu'il débute par l'énoncé des devoirs des parents envers les enfants afin précisément d'exercer au mieux leur fonction. Or, que dit l'article 371, le premier de ce chapitre : « *L'enfant à tout âge doit honneur et respect à ses père et mère.* » C'est quasi mot à mot la reprise du texte biblique. Remarquons que là encore, les premiers visés, les premiers soumis à une obligation sont bien les enfants, étrange priorité, en vérité, dans l'ordre des devoirs !

Après des millénaires, rien de fondamental n'a changé, les premiers devoirs incombent aux enfants alors qu'il serait légitime qu'ils incombent aux parents, lesquels sont là pour

servir leurs enfants, les aider à grandir, les accompagner vers l'âge adulte, répondre à leurs besoins, et non l'inverse.

Or, précisément, la maltraitance se caractérise par la confusion, des générations, des sexes, des fonctions et des valeurs, ainsi que par l'inversion de la culpabilité, l'enfant victime *se sentant coupable*. Que penser d'une culture qui persiste et signe à inverser l'ordre des devoirs entre parents et enfants ?

Bien plus, la protection des parents va jusqu'à faire punir les enfants en leurs lieu et place, ce qui officialise la substitution de coupable. Il est vrai que l'exemple vient de haut : « *Je suis un Dieu jaloux qui punis l'iniquité des pères sur les enfants* » (Ex. 20,5).

Ce rejet sur l'enfant de la culpabilité, cette confusion des rôles qui attribue à l'enfant une fonction protectrice qui est fondamentalement celle des parents, apparaît bien comme une constante, que l'on se garde de mettre en évidence. La Loi, nous venons de le voir, en atteste, ainsi que la jurisprudence lorsque, par exemple, des parents violeurs ne sont pas, *ipso facto*, déchus de leurs droits d'autorité parentale, ce qui revient à transgresser symboliquement la loi fondamentale qui fonde l'humanité : la prohibition de l'inceste. Ce privilège mortifère accordé aux géniteurs, abusivement confondus avec les parents, peut être mis en évidence dans l'ensemble des éléments qui structurent notre culture. C'est l'effet de la trop fameuse "idéologie du lien" qui pose en principe que la famille biologique est forcément bonne, que les géniteurs sont forcément aptes à exercer une fonction parentale, et que même quand, à l'évidence, ça ne marche pas, c'est à l'enfant qu'il convient de "comprendre", de "pardonner", bref de subir, parce que, n'est-ce pas, c'est *quand même* son père, c'est *quand même* sa mère !

Même du côté du petit chaperon rouge !

Les contes pour enfants sont à cet égard d'une richesse inépuisable. À titre d'exemple, prenons l'un des plus connus : *Le petit chaperon rouge*.

Internet et la pédophilie

A lors que le nombre d'internautes ne cesse d'augmenter, États et organisations redoublent d'efforts pour en finir avec la pornographie infantile sur Internet. De par la nature du réseau, l'entreprise est nécessairement internationale. En avril 1999, l'Unesco a lancé sa campagne « *Innocence en danger* », afin de sensibiliser l'opinion publique à la pornographie pédophile en ligne et mobiliser les énergies pour qu'Internet devienne un lieu plus sûr pour les enfants. [...]

Quelle est l'envergure de la pornographie pédophile sur Internet ? Au cours de l'enquête réalisée pour son livre à paraître, *Guide à l'usage des parents pour protéger les enfants dans le cybermonde*, Parry Aftab, avocate américaine qui a dirigé Cyberangels, le plus important programme d'éducation et de sécurité en ligne, a dressé une liste de 30 000 sites pédophiles sur un total estimé à 4,3 millions de sites. [...]

Le plus inquiétant peut-être est qu'Internet a donné à ce type de pornographie plus de visibilité ou d'accès-sibilité et aux pédophiles le sentiment de faire partie d'une communauté d'individus. « *L'une des grandes raisons de l'essor de la pornographie pédophile sur Internet est la facilité de diffusion et de téléchargement*, estime Rachel O'Connell. *L'anonymat et la commodité du Net ont révélé un extraordinaire intérêt sexuel pour les enfants. On peut supposer qu'il existait à la même échelle avant, mais somnolent ou à l'état latent.* »

Extrait de l'article de C. Guttmann, paru dans *Le Courrier de l'Unesco*, septembre 1999.

Il raconte l'histoire d'une mère qui envoie sa fille porter à manger à sa propre mère, laquelle habite une maison isolée à l'autre bout d'une forêt. Elle enjoint à la fillette de ne pas flâner en chemin car le loup rôde dans les bois. La petite

fille qui veut faire plaisir à sa grand-mère, cueille quelques fleurs et ce faisant, s'éloigne un peu du chemin. Le loup va la repérer et gagner la maison de la grand-mère pour, après avoir englouti l'aïeule, dévorer la fillette. Morale du conte : les enfants qui n'obéissent pas aux parents sont bien punis. Le petit chaperon rouge est donc coupable.

Et pourtant qui est coupable ? Est-ce l'enfant, qui se conduit en enfant, et comme il était hautement prévisible, transgresse, si peu d'ailleurs, l'interdiction de flâner ? Ou n'est-ce pas, bien plus sûrement, cette mère qui expose sa fille à un danger redoutable en toute connaissance de cause, et de plus en l'habillant d'une façon telle que le loup, fût-il devenu myope, ne risque pas de la manquer ? N'est-ce pas cette mère qui se sert de sa fille pour nourrir sa propre mère ? Il suffit de transposer le conte dans notre quotidien pour s'apercevoir que la mère est maltraitante et que la morale du conte est particulièrement pernicieuse puisqu'elle désigne l'enfant comme coupable. Que dirait-on d'une mère envoyant sa fille, si possible court vêtue, traverser nuitamment le Bois de Boulogne, après l'avoir mise en garde contre les voleurs qui hantent les fourrés ?

Le mythe d'Œdipe chez Freud efface la faute des pères !

On pouvait espérer que la psychanalyse, ouvrant la voie d'une approche clinique de la construction psychique du sujet, permettrait de sortir d'une calamiteuse idéologie du lien. Son éclairage pouvait permettre de rétablir la prise en compte de la fonction parentale et d'évaluer ses dysfonctionnements. C'était l'espoir d'en finir avec la confusion et l'inversion en démontant les mécanismes de la maltraitance, en mettant en évidence ses effets. C'est sur ces bases que pouvait se construire une thérapeutique fondée sur la reconnaissance des traumatismes subis par des enfants, attestant qu'ils ont été victimes, préalable incontournable pour qu'ils soient déchargés du sentiment de culpabilité qui maintient une emprise pathogène.

Freud, pourtant, avait bien commencé, en mettant en relation l'apparition des désordres psychiques avec la confrontation des enfants à la sexualité adulte, à des abus qui ne pouvaient que saturer leurs capacités de défense. Hélas, en 1896, Freud abandonne cette théorie dite du "traumatisme" et opère un retournement radical par la théorie dite des "pulsions".

Il propose alors, pour rendre compte des désordres psychiques, à la base des comportements déviants et des souffrances, un modèle qui repose sur les pulsions, sur des fantasmes développés par l'enfant qui imagine une séduction pour réaliser fantomatiquement ses propres désirs incessuels. Pour exprimer cette thèse, Freud recourt à la mythologie et particulièrement au mythe d'Œdipe, lequel, ce que nul n'ignore, a tué son père et est devenu l'amant de sa mère. Œdipe tend ainsi à être présenté, à partir du corpus psychanalytique, comme un paragon du coupable, ou du malade selon l'optique de référence. Il est clair, cependant, que le considérer comme malade plutôt que comme coupable, ne change pas fondamentalement le sens de la situation : ce qui lui arrive lui est imputable. Le mal, la souffrance procèdent des productions fantomatiques du Sujet, de même qu'Œdipe est frappé en raison des actes abominables qu'il a commis. Or, pour que ce mythe fonctionne comme modèle de la théorie proposée par Freud, il faut en faire une lecture très superficielle et gravement incomplète. En vérité, l'histoire telle que le mythe la transmet, est très différente de la version freudienne, et Œdipe ne saurait être considéré comme coupable.

D'une part quand il commet ces actes regrettables, il ignore tout à fait qu'il se trouve face à son père et à sa mère. Il a quitté Polybos, roi de Corynthe, et sa femme Méropé qu'il croit être ses véritables parents, alors qu'ils sont sa famille adoptive, précisément parce qu'il a appris à Delphes qu'il est destiné à tuer son père et à épouser sa mère. Horrifié, il ne retourne pas à Corynthe mais se dirige vers la Boétie et c'est en chemin qu'il s'affronte avec un étranger et qu'il le tue. Cet étranger qui lui barrait la route dans un passage étroit, n'est autre que Laïos, roi de Thèbes, son père génétique, ce que bien évidemment il ne peut savoir.

De son point de vue donc, il n'y a ni parricide, niinceste. Par contre, Laïos et Jocaste, eux, les parents, sont effectivement des infanticides. Ils ont bel et bien abandonné leur nouveau-né à la voracité des bêtes sauvages, après lui avoir percé les talons. S'il survit, c'est par miracle. Oedipe est donc en réalité un enfant "victime" de parents indignes, de géniteurs devrait-on dire car le nom de "parent" ne saurait s'appliquer à des individus aussi épouvantables.

De plus, à l'origine de ce crime, on trouve un oracle qui avait prédit que si Laïos avait un fils, celui-ci tuerait son père et coucherait avec sa mère. On comprend la panique du couple. Mais à quoi peut bien tenir une aussi redoutable malédiction ? L'on regrette alors encore plus que Freud ne nous ait servi qu'une histoire à ce point tronquée.

En réalité cet oracle épouvantable est prononcé parce que Laïos avait violé un garçon, Chrysippe, fils du roi Pélops. L'enfant, de honte, s'était suicidé.

Oedipe n'est donc pas coupable, ni malade pervers, il est victime, victime des agissements de ses parents, lesquels sont mus par le désir d'échapper à la sanction d'un crime commis par le père, violeur et assassin.

On ne peut imaginer que Freud, férus de culture antique, ait pu un seul instant ignorer l'intégralité de l'histoire, ou il faudrait supposer qu'il l'ait oubliée, ou mieux encore qu'il l'ait refoulée. En revanche, cette lecture tronquée, est en parfaite harmonie avec le désir d'inverser la charge de la faute et d'innocenter les parents coupables. Mais *ipso facto*, dès lors que l'on fait retour au mythe dans son authenticité, sa manipulation apparaît au grand jour pour ce qu'elle est : une tentative d'effacer la faute des pères.

Ce recours à la théorie des pulsions va avoir des effets funestes sur le rôle joué par la psychanalyse dans la prise en charge tant diagnostique que thérapeutique des maltraitances et partant, dans sa capacité à participer à l'émergence d'une bonne parentalité. Le refoulement de la maltraitance n'est pas entamé, il se renforce même, puisqu'il peut utiliser une démonstration qui a toutes les apparences d'une démarche scientifique d'autant plus admissible qu'elle a par ailleurs fait la preuve de sa pertinence.

Désormais, quand un enfant fera état de gestes évoquant une séduction sexuelle de la part d'un adulte, et plus encore de ses parents, les professionnels les mieux placés pour l'entendre, médecins, psychologues, intervenants sociaux qui, pour la plupart, seront pour le moins très influencés par la psychanalyse, auront la forte tentation de considérer ces révélations avec la plus grande *placidité*, en y voyant l'expression naturelle de pulsions constitutives du psychisme humain. La parole de l'enfant ne va pas être entendue pour ce qu'elle dit "manifestement", mais elle fera l'objet d'une interprétation tendant à débusquer les fantasmes sous-jacents, et dénuant toute espèce d'importance à la matérialité des faits.

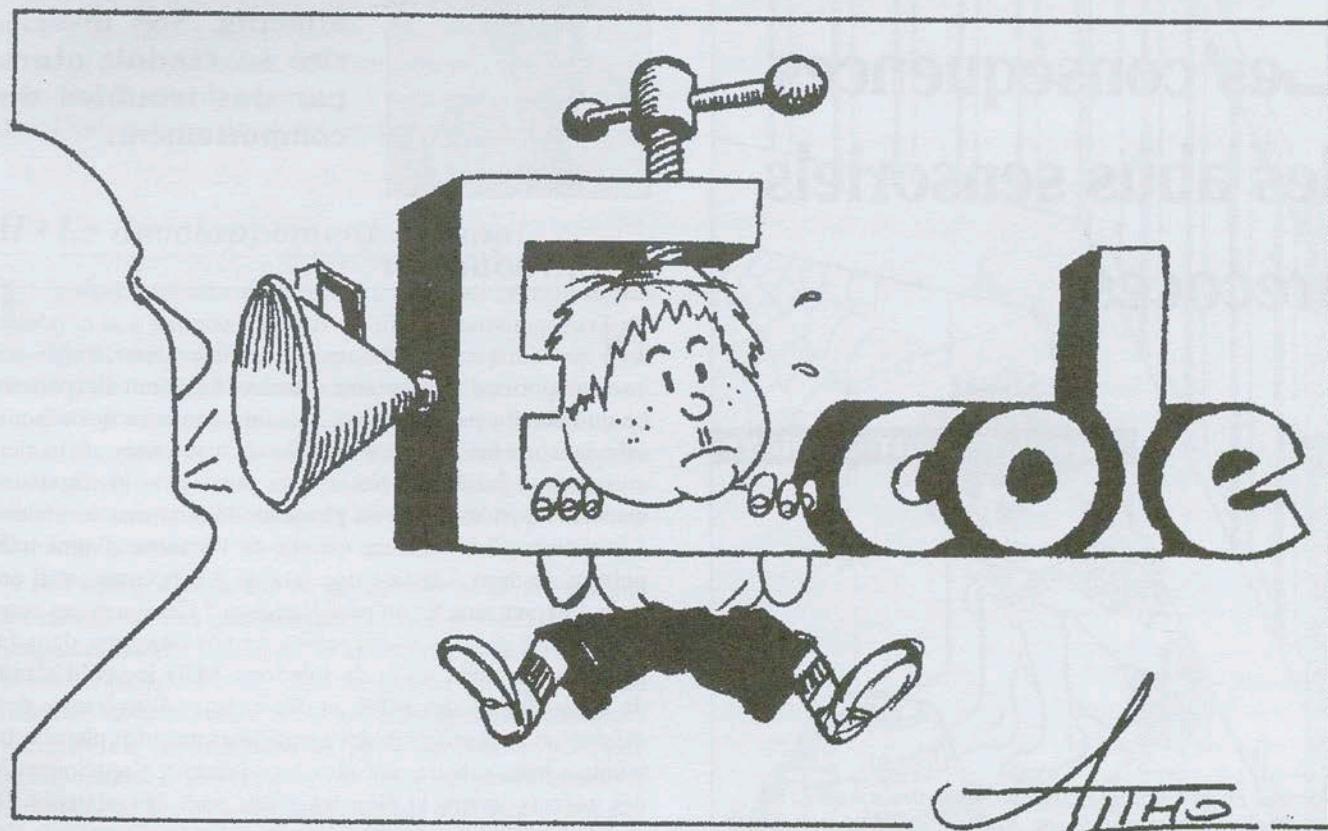
La maltraitance demeure une trace barbare dans notre pensée collective

Par ce retour sur des lois, des contes, des représentations du fonctionnement psychique, on peut mesurer l'ampleur des résistances à remettre en cause les géniteurs, à cesser de les protéger, pour accéder, enfin, à une analyse critique de la fonction parentale permettant de mettre en évidence ses dysfonctionnements qui sont l'originaire de la maltraitance. Il resterait, mais ce n'est pas le lieu de le faire, à tenter une explication de ces résistances puisque tout se passe comme s'il s'agissait là d'une donnée structurelle du fonctionnement social. Pourquoi les adultes craignent-ils tant la reconnaissance des enfants comme leurs égaux ? Pourquoi s'acharnent-ils tant à se protéger contre eux ? Pourquoi se refusent-ils avec une telle obstination à reconnaître la maltraitance, et notamment à s'apercevoir que des "petites maltraitances", gifles, fessées, humiliations, aux grandes maltraitances, aux systèmes familiaux destructeurs, comme aux grandes violences historiques, il n'existe guère de différence de nature, qu'il ne s'agit que d'une différence de degré dans un continuum. Dans cette interrogation, des textes fondateurs, comme la Bible, peuvent nous fournir des éléments de compréhension : a-t-on suffisamment réfléchi à ce que le premier enfant, Caïn, a tué son frère, Abel, et que

l'on peut dès lors s'interroger sur la façon dont les premiers parents, Adam et Ève, ont exercé leur fonction parentale ? Mais pouvaient-ils accéder au statut de parents compétents puisqu'ils n'avaient pas été eux-mêmes enfants ?

De la réponse à ces questions dépend cependant notre capacité à diminuer significativement la maltraitance, cette trace barbare qui persiste dans la psyché individuelle et collective des humains.

Or, il y a urgence : son potentiel destructeur, conjugué à un effarant "progrès" scientifique qui n'hésite pas à manipuler les mécanismes fondateurs du vivant, menace aujourd'hui, réellement, l'avenir sinon de la planète, du moins de l'espèce humaine. Il est plus qu'inquiétant de voir des hommes jouer avec les atomes et avec les gènes, alors que leur maturité psychique, prisonnière de la maltraitance, n'a guère évolué depuis l'âge des cavernes. ♦



Les conséquences des abus sensoriels précoce

SUZANNE ROBERT-OUVRAY*

*Docteur en psychologie clinique, formatrice auprès du personnel de la petite enfance. Auteure de : Intégration motrice et développement psychique, Paris DDB, 1983 ; L'enfant tonique et sa mère, Paris, Hommes et perspectives, 1985 ; Enfant abusé, enfant médusé, Paris, DDB, 1998.



Quand les sens du jeune enfant sont abusés, il se durcit et perd ses repères affectifs. Son insécurité se traduit alors par des troubles du comportement.

I - Introduction

Nous pouvons définir la violence comme une conduite qui vise à contraindre une personne à penser, à agir, ou à se comporter d'une certaine manière, à subir une expérience qu'elle n'a pas choisie. C'est une conduite qui a pour effet de chosifier l'autre, d'en faire un instrument, de le nier en tant que personne. Nous nous posons de nombreuses questions : existe-t-il un ou plusieurs dominateurs communs à la violence ? la violence est-elle en l'homme comme une pulsion de mort ? Est-ce une fatalité ? L'homme est-il en train d'expier sans fin un péché originel ? Ces questions sont importantes et nous avons raison de nous engager dans la recherche de réponses et de solutions. Mais lorsqu'il s'agit de la souffrance des bébés et des enfants, l'inventaire des offenses et la description des symptômes ne suffit plus car la clinique nous montre que plus les violences s'appliquent à des enfants jeunes et plus les effets sont dévastateurs. Il s'agit alors de comprendre les liens qui s'établissent très tôt entre les sensations ressenties par les petits et les conséquences sur leur développement psychique. Nous ne devons

plus continuer à battre les enfants, à les opérer sans anesthésie, à penser que toutes ces douleurs s'oublient, à traiter le corps de l'enfant comme un trou noir dans lequel les sensations disparaîtraient sans laisser de traces. Toutes nos sensations précoce ont participé à notre organisation psychique et lorsqu'elles ont dépassé un certain seuil d'intensité nous en avons gardé des traces corporelles et des manifestations affectives qui ont conditionné notre développement. Les violences peuvent donc s'apparenter à des abus sensoriels que nous avons vécus sans pouvoir en intégrer les dimensions d'une manière bénéfique et économique. On parle d'abus lorsque la stimulation que subit l'enfant est inappropriée à son âge, à son niveau de développement psychosexuel et contre sa volonté¹. Du latin *abusus*, mauvais usage, puis dans le sens de "tromper", l'abus sensoriel détourne donc l'enfant de son développement optimal.

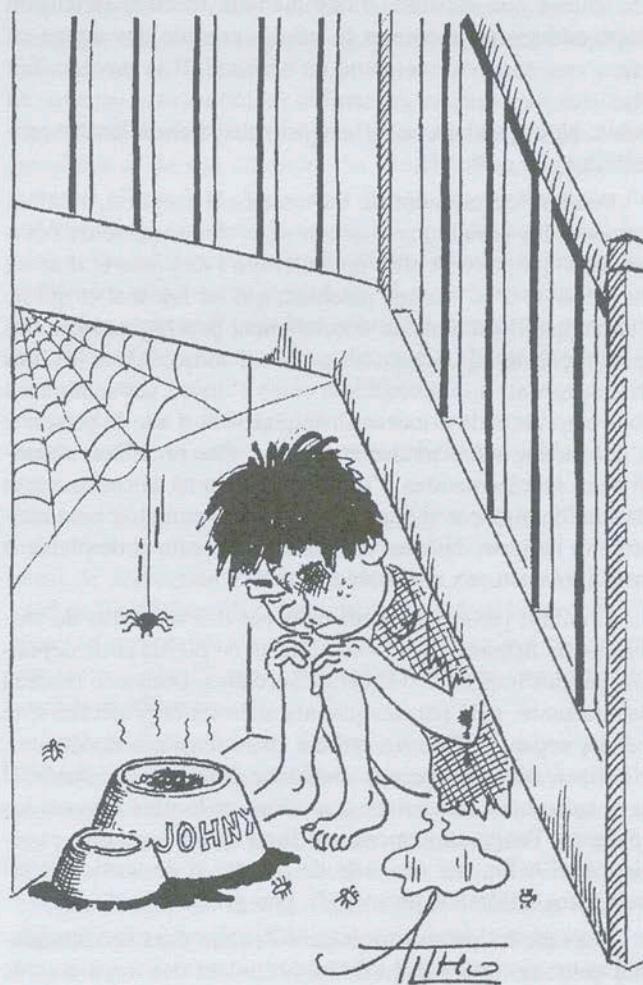
II - Le développement optimal

L'enfant peut être abusé par des stimulations trop fortes affectant toute sa sphère sensorielle : sa vue, son ouïe, son odorat, son goût, son tact et sa proprioceptivité ou sens moteur. Il peut également vivre des manques qui vont entraîner des ressentis internes intenses et très douloureux : avoir faim, soif, être abandonné, être nié dans sa personne, ne jamais être écouté ni entendu, être humilié. Les abus sensoriels sont donc la conséquence directe d'un trop "fort" ou d'un trop "peu".

Si l'adulte a la faculté de se défendre et de se protéger des surstimulations quotidiennes, le bébé et l'enfant en sont incapables. Dès la naissance, le nourrisson possède de nombreuses capacités d'orientation vers autrui, de réponses aux différents stimuli mais il n'est pas pour autant un adulte en miniature car les structures de son organisme ne sont pas encore achevées. Son cerveau a 25 % de son poids définitif à la naissance, ses cellules nerveuses ne sont pas très nombreuses, elles conduisent mal les influx nerveux, il n'a pas encore de circuits nerveux qui gèrent et inhibent les stimulations trop fortes. Il est donc à la fois plus sensible qu'un

adulte et terriblement moins bien protégé. Nous comprenons alors que le bébé se retrouve très facilement en état de stress et de souffrance. Il aura par conséquent besoin de son parent pour le protéger, pour le consoler, pour le détendre, pour le satisfaire dans ses besoins physiologiques et psychologiques, pour lui éviter toute stimulation excessive.

Mais il est évident que l'enfant ne peut pas échapper à toutes les perceptions fortes, aux bruits inattendus, aux



défaillances parentales, aux problèmes organiques, à la réalité. Aussi, même s'il ne peut pas contrecarrer ou adoucir certaines sensations, son immaturité neurologique lui offre un système de protection inné, très archaïque, basé sur la tension réflexe de ses muscles. En naissant, tout bébé bien portant a un tonus fort des bras et des jambes et un tonus faible des muscles du dos. Il est enroulé en avant dans la position fœtale. Lorsqu'il éprouve une sensation désagréable, douleur de la faim, bruit trop fort, piqûre, mal de ventre, besoin d'attention non satisfait, d'une manière réactive la tension des membres augmente et le bébé s'enroule davantage en avant vers son centre comme un hérisson. Il se protège, fait plus dur que dur, se rassemble, se concentre, se met en boule. Nous gardons ce réflexe primaire d'enroulement protecteur toute notre vie.

Pendant ce moment de durcissement corporel, l'enfant éprouve des sensations douloureuses, des sentiments désagréables qui peuvent aller du malaise à l'angoisse et il se vit en présence d'un "autre" méchant, qui lui fait mal et qui ne l'aime pas. Il est dans un durcissement psychique. Mais dès qu'il reçoit le lait chaud, dès qu'il est consolé dans les bras de son parent, il se détend, son corps s'ouvre, ses sentiments sont empreints de douceur et de plaisir et il est en présence d'une bonne mère tendre et chaude. Ces premières sensations et représentations d'autrui participent à la construction de son identité, car si dans la crispation l'enfant se sent mal-aimé et indigne, dans les moments de détente et de plaisir il se sent majestueux et aimable.

L'enfant passe inévitablement par des moments de tension et de détente, par des sentiments de plaisir et de déplaisir, par des images de fées et de sorcières. Dans une relation satisfaisante, aidé par des parents attentifs et protecteurs, le bébé s'organise dans un rythme entre tensions et détentes. Confiant, sécurisé par une ambiance émotionnelle stable, il peut tolérer les mauvaises sensations et le plus souvent les intégrer. Progressivement, au fur et à mesure des expériences, l'enfant vit des états de détente et de tension intermédiaires différents, plus variés, plus précis.

Lorsque les parents respectent l'enfant dans son immaturité neuromotrice, lorsqu'ils lui accordent des impuissances

et lui reconnaissent des compétences, lorsqu'ils le considèrent comme une personne à part entière, lorsqu'ils ne le frappent pas, le développement de l'enfant se fait dans le sens d'un rassemblement et d'une harmonisation à tous les niveaux d'organisation² : la tonicité des muscles s'équilibre vers le sixième mois et permet les premières coordinations des mouvements, l'enfant prend conscience que la "méchante" maman et la "gentille" maman sont une seule et même personne, les sentiments contraires cohabitent. Il devient ambivalent et capable de contenir des affects opposés. Il accepte d'élaborer l'absence de l'autre comme un départ qui se répare. Il gère les frustrations et s'établit dans un rythme optimiste "après la pluie le beau temps".

L'enfant enveloppé par l'attention et l'affection de ses parents se construit une enveloppe autonome qui contient toute sa vie psychique et sa vie corporelle. Il se différencie, établit son identité et s'organise de manière plus complexe. Il deviendra un adulte singulier, gérant le mieux possible ses conflits affectifs, capable de s'émouvoir et de parler de ses sentiments, emphatique et conscient.

L'être humain a donc besoin, pour se construire de manière équilibrée, de ne pas vivre trop de stimulations violentes et d'expérimenter une alternance entre sensations dures et sensations douces.

III - Les conséquences des abus sensoriels précoce

Mais que vit un bébé de six mois que l'on masturbe pour voir s'il réagit ? Que ressent le bébé qui reçoit une fessée pour qu'il s'endorme ? Comment un nourrisson secoué, plaqué dans son lit se remet-il de ces stimulations ? Comment un tout petit ignoré, humilié, rejeté intègre-t-il son corps et le monde externe ?

La clinique psychothérapeutique nous montre chaque jour que les violences subies dans l'enfance ont laissé des traces, ont marqué d'une manière indélébile certains esprits, ont contribué très largement à désorganiser l'enfant, à le

maintenir dans des systèmes d'inhibition affective et intellectuelle, à l'engager dans des conduites de répétition et de décharges, à le désengager de ses pensées et ses actions. D'un point de vue psychomoteur, nous pouvons repérer les effets des abus sensoriels précoce au niveau de l'organisation motrice et au niveau de l'organisation affective de l'enfant, tout en sachant que ces deux versants sont constamment en interaction l'un avec l'autre.

Sans pouvoir évoquer tous les signes et symptômes développés par l'enfant hyperstimulé par les abus sensoriels, nous retiendrons trois grandes directions : une crispation interne conjuguée à un défaut de concentration, une fuite devant ce qui est dur alliée à une difficulté d'accéder à la détente et une désorganisation des liens psychomoteurs associée à une mauvaise différenciation entre les niveaux d'organisation.

« Au niveau hormonal, les abus sensoriels provoquent la libération d'hormones de stress comme le cortisol qui prédispose aux dépressions. » Suzanne Robert-Ouvray

a- crispation interne et défaut de concentration

L'enroulement est le mouvement fondamental humain car il prépare le redressement et les rotations futures. Lorsque l'enfant hyperstimulé se retrouve en état de stress, par réaction à la sensation douloureuse, sa tonicité augmente d'une manière si forte que les muscles de son dos se contractent et l'enfant se retrouve en arc de cercle postérieur. Les postures naturelles s'inversent. Le bébé tire la tête en arrière, la nuque se casse et il a la bouche ouverte. Il ne se moule plus dans les bras mais se rigidifie. Il ne se calme pas avec autrui mais s'énerve. Il ne digère plus mais régurgite. Tous les mouvements naturels d'intériorisation et de concentration vers soi sont bloqués ou inversés. Le recrutement postérieur du tonus entraîne la contraction des trapèzes, aussi les deux mains ne peuvent plus se joindre sur le devant du corps dans un mouvement symétrique. L'enfant n'est plus dans le plaisir narcissique de l'enroulement sécu-

risant : il ne peut plus "prendre son pied". Crispé, il perd sa capacité à s'enrouler vers son centre.

Les muscles du dos se contractent pour résister à l'étirement (réflexe myotatique). Ils ont tendance à se raccourcir et à se mettre en hypertonicité comme si l'étirement traumatique continuait son action pendant des mois et des années. C'est un myospasme post-traumatique persistant. Bon nombre de dorsalgies et de lombalgies d'adultes sont liées à des surstimulations sensorielles précoce notamment liées à des fessées trop fréquentes reçues lorsque l'enfant avait moins de trois ans, âge auquel les organes de coordination et d'équilibre sont encore en voie de développement. D'autre part, le tissu musculaire soumis à des tensions trop fortes et répétitives se densifie. Il devient plus compact, plus résistant et il perd de sa souplesse et de son élasticité. Sa sensibilité se dégrade. Des crampes s'installent. Au niveau de son axe vertébral l'enfant est envahi de tensions douloureuses. Peu de personnes pensent qu'un bébé peut avoir mal au dos. L'enfant abusé sensoriellement réagit en se durcissant. Il se redresse plus tôt que les autres enfants. Il peut être considéré comme un prématûre physique et un prématûre psychique dans la mesure où il y a intrusion trop précoce de la réalité dans son champ psychocorporel. Cette prématûreté est souvent entretenue voire souhaitée par l'entourage : il faut dresser l'enfant rapidement, lui apprendre que la vie est dure, qu'il doit être grand très vite. Mais si l'enfant surstimulé, prématûre moteur, gratifie le narcissisme infantile des parents, il aborde la vie avec un sentiment de dépression et d'échec car il n'a pas réussi à obtenir ce dont il avait besoin, la détente, le réconfort, la sécurité. Ses tensions corporelles stagnent là où les mots n'ont pas été mis par les parents. L'enfant insatisfait est dans une crispation tonique et affective.

Au niveau hormonal, les abus sensoriels provoquent la libération d'hormones de stress comme le cortisol qui prédispose aux dépressions. Une autre hormone, la somatostatine, est libérée par le pancréas en réponse à une augmentation importante de glucose et d'acides aminés dans le sang lorsque l'enfant est stressé. Cette hormone diminue l'activité digestive des intestins. Elle prolonge ainsi le temps pendant lequel les aliments vont pouvoir être absorbés au niveau

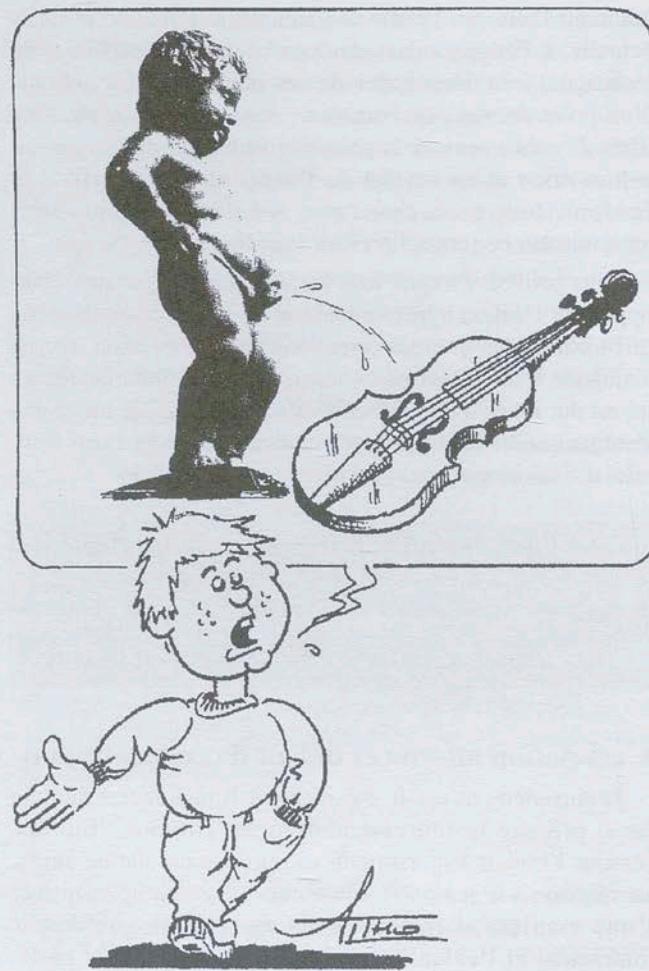
intestinal ; ils vont rester plus longtemps disponibles pour fournir de l'énergie à l'organisme stressé. L'enfant surstimulé fait des réserves corporelles et psychiques pour affronter les épreuve violentes. Il lutte. Malheureusement ce mécanisme d'économie se double très souvent d'une constipation qui peut devenir opiniâtre avec les années.

La somatostatine inhibe la libération de l'hormone de croissance par l'hypophyse pendant le sommeil. Dans les cas extrêmes de violences faites à l'enfant, la croissance se ralentit et les cas de nanisme psychosocial sont encore trop fréquents. À côté de ce ralentissement physiologique, la perte du mouvement de repli sur soi s'accompagne d'un défaut de concentration. Chaque stimulation trop forte provoque un éclatement psychique et physique chez l'enfant. Il tremble, frémît corporellement, est envahi d'une angoisse de morcellement ; le rassemblement de soi devient de plus en plus laborieux. Plus tard des troubles de la concentration pourront le gêner dans ses apprentissages cognitifs.

b - difficulté à traiter avec le dur de la vie et non accès à la détente

En quête de satisfactions douces et libératrices, l'enfant cherche à fuir ce qui est dur et difficile à intégrer. Tiré en arrière par le tonus trop fort des chaînes musculaires postérieures, l'enfant tente de se mettre debout très tôt mais comme il n'a pas eu le temps d'intégrer cette posture qui arrive trop précocement dans son développement, il l'intègre mal et ne s'enracine pas. Il débute souvent sa marche avec un varus des genoux (genoux en arc de cercle) ou un blocage des genoux en récurvatum et pose ses pieds sur les voûtes externes comme s'il ne voulait pas toucher le sol.

Tous les niveaux d'organisation de l'humain sont mis en cause, notamment les niveaux de l'alimentation et du langage. Ce sont souvent des enfants qui préfèrent les aliments liquides ou les choses qui fondent. De nombreux enfants surstimulés sont en déglutition primaire, ce qui signifie qu'ils continuent à téter lorsqu'ils avalent. Ils ont une grande tension dans leurs joues et poussent la langue contre le



palais. Les voûtes palatines trop creuses se forment à ce moment-là. Dans un développement optimal, mâcher, utiliser ses dents, sa propre force, son énergie, c'est le début de penser la nourriture matérielle, affective, intellectuelle que donne autrui. C'est acquérir une autonomie et intégrer les frustrations comme les plaisirs, c'est penser autrui différent de soi dans ses aspects bénéfiques et dans ses aspects négatifs. Mais si les expériences précoces ont été trop douloureuses, l'enfant ne peut pas avaler et il rumine en gardant la

nourriture très longtemps dans la bouche ou en rêvassant sans cesse. Le manque d'ancrage corporel et psychique s'accompagne d'une fuite dans l'imaginaire.

L'enfant abusé sensoriellement n'a que peu d'expériences de détente relationnelle. L'abandon de soi méconnu est dangereux car l'autre n'est pas intériorisé dans la confiance. Si l'enfant connaît la détente physiologique du sommeil, la détente relationnelle dans la sécurité est problématique. Le bébé a des difficultés à être consolé et en grandissant il restera dubitatif quant à l'aide procurée par autrui.

Toute frustration est vécue comme une attaque contre soi et comme une blessure. Dans une recherche d'une immédiateté, le seuil de tolérance à la frustration est très bas. Le temps est un adversaire redoutable et l'enfant ne supporte pas l'attente. La frustration n'est pas un passage difficile qui pourra se réparer mais un obstacle qui met en danger l'intégrité de sa personne. L'enfant vit un effondrement de soi au moindre manque. La frustration est également liée à l'absence. Le départ d'autrui est vécu comme un arrachement. Ces enfants abusés sensoriellement sont très sensibles à l'abandon et à la séparation. L'enfant peut vivre l'absence de la bonne mère comme sa disparition.

c - la désorganisation des liens psychomoteurs et le défaut de coordination

L'organisation de la motricité et du psychisme de l'enfant est basée sur une équilibration permanente entre deux forces opposées ou d'une manière plus générale sur la dialectique entre deux pôles opposés. Nous avons vu que l'enfant crispé intègre mal la symétrie, vit des déséquilibres dans ses expériences sensorielles. Si l'adulte peut se mobiliser, se contenir, se rassembler devant et surtout après une agression, le bébé et le jeune enfant en sont incapables car le corps n'est pas encore coordonné et fédéré par une tonicité unique. Chaque partie du corps devient une partie de soi souffrante, un fragment d'un soi qui perd toute possibilité de se rassembler et de se coordonner. Les parties de soi non investies affectivement fonctionnent sur un mode mécanique

et s'objectivisent. L'enfant se vit comme une mécanique s'observant de l'extérieur et il exprime très souvent cette sensation à travers les images de robot (lors de séances de psychothérapie).

Comme le manque et l'absence liés au dur de la vie ne sont pas élaborés, il y a un défaut de symbolisation. D'une part l'enfant n'a pas été interprété, nommé dans ce qu'il vivait, d'autre part, le pôle dur n'a pas été un analyseur valable des situations car l'alternance avec les sensations douces ne s'est pas produite. Les réactions hypertoniques font mal et elles n'ont pas pris de sens pour l'enfant. Or ce qui fait mal, sans sens, fait peur. La peur contracte et spasme les organes, elle tend les muscles. L'enfant se construit avec une difficulté à donner un sens aux choses nouvelles et imprévues. Par extension il a peur de tout ce qui est nouveau, imprévu, inhabituel. Il a peur de la maladie, il dramatise à l'extrême la moindre douleur. Un fond phobique s'installe et peut handicaper l'enfant dans ses relations sociales.

L'enfant éprouve de grandes difficultés à rassembler le bon et le mauvais. Pour lui le mauvais parent ne peut pas être en même temps le bon parent. Un clivage s'opère qui sépare les deux images. Les enfants violentés séparent toujours le mauvais père qui abuse, du papa qui est gentil. Le rassemblement de soi est empêché par ce non-accès à l'ambivalence.

On observe également une fluidité tonique insuffisante dans les extrémités du corps et dans certaines zones sensibles comme le diaphragme, la nuque, le bassin. Certaines parties du corps peuvent s'anesthésier plus ou moins gravement, sortir du champ de la conscience et la porte aux somatisations s'ouvre alors. La violence fait perdre les repères affectifs. La vie affective d'une enfant surstimulé peut devenir un tourbillon impensable, où tout se mélange. Les différents niveaux d'organisation de l'humain, les tensions, les sensations, les affects, les images, l'imaginaire, le réel, sont intriqués les uns dans les autres, amalgamés car le processus de différenciation ne s'est pas mis en place. Il aurait fallu pour cela que le bébé ait la chance de vivre la découverte du monde et des humains dans la sécurité et la tendresse.

IV - Conclusion

Nous pouvons tous reconnaître des éléments nous appartenant dans cette souffrance psychomotrice de l'enfant abusé sensoriellement. Et ceci est normal dans la mesure où nous avons tous vécu des surstimulations sensorielles générées par notre entourage par omission ou par excès ou par notre organisme. C'est le lot des humains de se construire avec ce qui nous a environnés. Mais si nous ne pouvons pas éviter à l'enfant de vivre la douleur inhérente à la réalité, il nous est possible de lui éviter au maximum la souffrance psychique si nous lui procurons dans une relation stable et respectueuse, la considération, la protection, la reconnaissance, la réparation dont il a besoin pour traverser, prendre conscience et intégrer les choses dures de la vie. ◆

1) Cf. Suzanne Robert-Ouvray, *Enfant abusé, enfant médusé*, Desclée de Brouwer, 1998.

2) Cf. Suzanne Robert-Ouvray, *Intégration motrice et développement psychique*, Desclée de Brouwer, 1993 ; *L'enfant tonique et sa mère*, Hommes et Groupes, 1995.

Inceste : les accusations abusives existent également

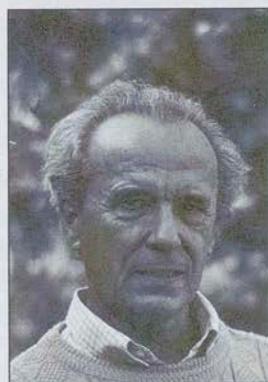
I arrive de plus en plus souvent que des mères, demandant le divorce avec leur mari, inventent des accusations d'inceste du père sur leurs enfants. En décembre 1998, trois pédopsychiatres ont été interdits d'exercer leur profession pour avoir rédigé des déclarations non fondées et totalement mensongères.

Depuis un an, à Pontoise, un collectif s'est réuni sous le nom des « Pères de Pontoise ». Sur quatorze d'entre eux, mis en examen pour attouchements ou abus sexuels sur leurs enfants, à la demande de leur (ex-)épouse, neuf ont été mis hors de cause.

Source : *Libération* du 14 avril 1999

Alice Miller et la vérité de l'enfance

OLIVIER MAUREL*



Pour Alice Miller, les enfants battus deviennent le plus souvent des adultes violents. Cette thèse explique en grande partie l'origine de la violence dans toute société.

L'œuvre d'Alice Miller est rigoureuse et fondée sur de multiples lectures scientifiques et historiques. Mais elle est loin d'être purement livresque : la confrontation au nazisme, dans sa jeunesse, qui l'a amenée à se demander pourquoi certains hommes étaient capables, contrairement à d'autres, de devenir des bourreaux, l'écoute des souffrances de ses patients pendant ses vingt années de pratique de la psychanalyse et la redécouverte de sa propre souffrance d'enfant à travers la pratique de la peinture et une auto-analyse lui donnent une authenticité incomparable. Et ses idées sur la maltraitance vont bien au-delà de ce qu'avaient découvert ses prédécesseurs.

L'enfant : “un faisceau de besoins”

La société, en général, condamne la maltraitance lorsqu'elle cause à un enfant des blessures visibles, lorsqu'elle provoque sa mort ou lorsque l'enfant a été victime d'abus sexuels. Elle ne s'intéresse ainsi le plus souvent qu'à la partie émergée de l'iceberg et elle montre du doigt quelques parents ou individus qui servent de boucs émissaires.

*Enseignant, spécialiste des problèmes liés à la maltraitance des enfants.

Alice Miller

1923 : Naissance d'Alice Miller à Varsovie.

Etudes à Bâle.

1953 : Doctorat de philosophie.

De 1960 à 1980 : Pratique de la psychanalyse, après avoir subi elle-même deux psychanalyses didactiques « sans qu'aucune des deux analystes ait été capable d'ébranler la version de l'enfance heureuse que je pré-tendais avoir vécue ».

1973 : Alice Miller se met à peindre sur les conseils de sa seconde psychanalyste. C'est pour elle un premier éveil « qui lui donne un premier accès à la réalité authentique de ce qu'(a) été (sa) vie [...] J'ai trouvé dans mes tableaux la terreur de ma mère à laquelle j'avais été soumise pendant des années. »

1979 : *Le Drame de l'enfant doué* (Puf). Pour ce livre comme pour les suivants, la date est celle de la première édition en allemand.

1980 : Alice Miller ferme son cabinet de psychanalyste et se consacre entièrement à ses recherches sur l'enfance.

1980 : *C'est pour ton bien* (Aubier).

1981 : *L'Enfant sous terreur* (Aubier).

1985 : *Images d'une enfance* (Aubier).

1986 : Prix Janusz Korczack à New-York.

1987 : Visite à l'Institut parisien de thérapie primale. Rencontre de Janov.

Avril 1987 : Interview à la revue *Psychologie Heute*. Elle y explique son éloignement de la psychanalyse.

1988 : *La Connaissance interdite* (Aubier).

1988 : Quitte l'Association internationale de psychanalyse (IPA) et la Société psychanalytique helvétique.

1988 : *La Souffrance muette de l'enfant* (Aubier).

1990 : *Abattre le mur du silence* (Aubier).

1994 : *L'Avenir du drame de l'enfant doué* (Puf).

1997 : *Chemins de vie* (Flammarion).

Mais pour Alice Miller, la maltraitance commence bien en deçà. Fessées, gifles et tapes, que la société considère le plus souvent comme des moyens légitimes d'éducation¹, en font déjà partie. Et également les carences, c'est-à-dire la non-satisfaction des besoins fondamentaux de l'enfant.

Or, pour Alice Miller, le nouveau-né est « *un faisceau de besoins* » : besoins de nourriture et de soins, d'amour et de contacts sensoriels, de réponse à ses appels et à ses regards, de sécurité et de liberté de mouvement, de compréhension et de sincérité. Pour chacun de ces besoins, il est totalement dépendant des adultes qui l'entourent. Que ceux-ci ne sachent, ne veuillent ou ne puissent satisfaire ces besoins, qu'ils croient nécessaire en plus de frapper l'enfant pour mieux l'éduquer, et la souffrance de l'enfant commence et avec elle le stress dont des recherches actuelles révèlent les effets nocifs sur le cerveau du bébé en formation. Névroses, psychoses et maladies psychosomatiques peuvent en résulter. De plus, « *le corps de l'enfant (battu) apprend, dès sa naissance, qu'il est juste de tourmenter et de punir une innocente créature* » et « *ce message demeure plus fort que le savoir intellectuel acquis par la suite* »².

On comprendra mieux les dommages causés au petit de l'homme si l'on songe qu'il est le seul du règne animal à être traité de cette façon : « *Jamais des parents animaux ne dressent leur petit à la totale négation de son moi afin qu'il devienne un animal comme il faut.* »³

Traumatismes d'enfance et "nature humaine"

Mais les traumatismes subis par l'enfant provoquent aussi, et c'est probablement une des plus grandes découvertes d'Alice Miller, des comportements que la société n'identifie pas comme des maladies et qu'elle croit inhérents à la nature humaine : volonté de puissance et de domination sur les autres, besoin de les écraser, recherche de boucs émissaires, adhésion à des idéologies aberrantes, manque de lucidité et de jugement, soumission passive et aveugle à l'autorité, acceptation résignée de systèmes



sociaux oppressifs et d'usages cruels, violence des hommes et résignation des femmes. Tout cela, montre-t-elle, a probablement sa source non pas dans la "nature humaine" mais dans les traumatismes répétés subis dans l'enfance qui émoussent la sensibilité et l'intuition et perturbent le jugement. Le vide affectif créé par les carences et les traumatismes fait aspirer les uns au pouvoir absolu pour pouvoir se venger de ce qu'ils ont subi et remettre en scène leur enfance à grande échelle, et pousse les autres à adhérer à des idéologies qui leur désignent des boucs émissaires à persécuter comme ils l'ont été eux-mêmes. Ils adhèrent alors pleinement à des discours démagogiques absurdes, mais qui les séduisent parce qu'ils répondent aux aspirations venues du plus profond des malheurs de leur enfance. Comment en verrait-ils le mensonge si depuis leur plus tendre enfance ils ont vécu sous la contrainte et l'hypocrisie ? « Pour souffrir consciemment du manque de liberté, il faut avoir une idée de ce que sont la liberté et le respect de la vie. »⁴ « Pour combattre la cruauté, il faut au moins d'abord la percevoir. »⁵

Aux sources du totalitarisme

C'est ainsi qu'Alice Miller a pu montrer les conséquences catastrophiques des traumatismes d'enfance sur les comportements politiques et l'histoire des nations. Est-ce un hasard si Hitler⁶, Staline⁷, Mao⁸ et Ceausescu⁹ ont pour point commun d'avoir été des enfants battus sans recours ?¹⁰ Quant au charisme qui leur a permis de faire accepter pendant de longues années leur dictature, avec enthousiasme ou résignation, ils le doivent non seulement à leur astuce, à leurs dons d'orateurs, d'organisateurs ou de stratèges, mais aussi aux méthodes et aux principes d'éducation auxquels ont été soumis dans leur enfance les agents actifs ou passifs de leur domination¹¹. La violence exercée sur les enfants rejaillit sur la société, telle est la leçon de tous les livres d'Alice Miller. « Le nationalisme, la xénophobie, le fascisme » sont « un habillage idéologique de la fuite devant la douloureuse vérité de l'enfance. »¹²

Inversement, Sophie et Hans Scholl¹³, deux des jeunes gens qui ont créé le mouvement de la Rose blanche pour

s'opposer à la propagande hitlérienne, ainsi que la plupart des "justes" qui ont sauvé des juifs de l holocauste avaient en commun d'avoir reçu une éducation libérale fondée sur le dialogue.

Alice Miller ne nie pas, bien sûr, les autres éléments, historiques, politiques, économiques, qui sont entrés en jeu dans le développement du nazisme, du stalinisme et du totalitarisme en général. Elle sait très bien que, dans « *la mosaïque des explications* »¹⁴ l'enfance n'est qu'un élément, mais un élément très important. Pour elle, si les adultes contemporains de ces aberrations historiques avaient été, globalement, des enfants respectés dans leur développement, ces phénomènes n'auraient jamais pu prendre une telle ampleur ; ils se seraient heurtés, dans la population, à une plus forte opposition. Plus de lucidité à l'égard des aberrations de ladite idéologie, plus de compassion pour ses victimes et plus d'imagi-



nation pour trouver les moyens efficaces pour la combattre, auraient entravé son développement.

Mais, bien évidemment, tous les enfants battus ne deviennent pas Hitler ou Staline. Le traumatisme subi n'agit pas mécaniquement par un lien de cause à effet. Si l'enfant subit des traumatismes dans un isolement moral complet, sans personne qui lui manifeste de compassion, qui lui fasse sentir qu'il est traité injustement, l'effet du traumatisme est dévastateur et ne laisse à l'enfant que la solution du refoulement et, plus tard, la soupe de sécurité de l'abréaction¹⁵ sur des boucs émissaires : femme, enfants, victimes prises au hasard, ou, s'il a quelques capacités politiques, minorité ethnique ou race déclarée "impure". Par contre, si l'enfant a la chance, ce qui est heureusement fréquent du moins dans les pays où les châtiments corporels ne sont pas pratique courante, de trouver auprès de lui un témoin compatissant et lucide, alors, malgré tous ses malheurs, il peut garder son intégrité, le respect de lui-même et donc le respect des autres. « *Tout criminel a un jour été victime, mais toute victime ne doit pas nécessairement devenir criminelle.* »¹⁶ Pour Alice Miller, c'est à ces témoins secourables, véritables « *filets de sécurité* »¹⁷, que l'humanité, qui a si longtemps et avec une telle cruauté maltraité les enfants, doit précisément d'avoir gardé un peu... d'humanité.

Innocence et liberté

Les idées d'Alice Miller sur l'enfance respectée sont tout aussi nouvelles et, pour certains, choquantes, que ses idées sur l'enfance maltraitée.

En affirmant, en effet, que l'enfant, le nouveau-né, est totalement innocent, elle s'oppose à trois croyances. La croyance familiale que certains enfants naissent "méchants" et pleins de mauvaises dispositions (la "mauvaise graine") et que tout enfant a des qualités et des défauts "innés". L'idée chrétienne, ou plus exactement augustinienne, du péché originel¹⁸. Et enfin, les dogmes psychanalytiques selon lesquels l'enfant est un « *pervers polymorphe* » animé d'une « *pulsion de mort* »¹⁹ ou d'une « *violence fondamentale* »²⁰,

Du dressage maternel aux comportements sociaux et politiques. Françoise Dolto aussi...



“Dresser les enfants” : quel mot inhumain ! Hélas : la rencontre des tiers va trop souvent dans ce sens... “Ah, moi, Madame, le mien il est propre à huit mois, parce que chaque fois que j'ai trouvé ses couches sales, je lui ai flanqué une fessée et maintenant il se le tient pour dit !” Et pourtant, l'enfant a besoin d'avoir ses propres rythmes d'excrétion. Il n'a pas le système nerveux terminé : il ne peut pas retenir ses excréments avant au moins dix-neuf mois pour les filles et vingt-deux mois pour les garçons... S'il le fait, ce n'est qu'en se greffant sur l'humeur de sa mère, en déniant son être de nature.

Les petits d'hommes sont tellement désireux d'avoir avec leur mère une communication interpsychique harmonieuse qu'ils peuvent modifier ou inhiber l'expression de leurs besoins : l'enfant est tellement adaptable au psychisme de l'adulte maternant qu'il arrive à aliéner ses propres rythmes au désir de robotisation que l'adulte lui impose. Cet ordre est bien pire que celui que nous imposons aux animaux domestiques, qui eux naissent “continents”, presque achevés dans leur système nerveux [...]. L'enfant ainsi contrarié, dérythmé, [...] ne saura jamais ce qu'il veut faire : c'est maman qui savait tout pour le caca et le pipi, et c'est malheureusement une métaphore de cet état qui se réalisera ensuite avec les mains, avec le corps, avec l'intelligence et pendant toute sa vie. Il aura toujours besoin d'une loi extérieure, d'appels et d'injonctions extérieures, pour lui dire ce qu'il doit faire. Car il a commencé dans la vie par ne rien savoir de lui-même : c'est sa mère qui savait pour lui... c'est un parasitage. Le cerveau d'une femme commande aux pulsions de besoins dans son bassin à lui.

Ces enfants, élevés ainsi nous les voyons essayer de se coller dans des groupes quand ils sont jeunes : dans un groupe porteur dont ils ne sont qu'un petit élément, comme un enfant dans les bras d'un géant adulte. Alors là, ils savent ce qu'ils veulent : ils veulent comme la troupe. Et l'école ne cherche pas à changer cette éducation de départ : elle ne cherche pas à ce que chacun pense comme il veut. Il faut savoir, penser, dire la même chose. [...] Comme les mères dresseuses au “faire” du bassin, l'école dresse à la langue de bois. »

Françoise Dolto, *La Difficulté de vivre*,
Paris, Éditions de la Seine, 1989.

habité par un « ogre intérieur »²¹, et qui désire tuer son père et coucher avec sa mère (ou vice versa). Alice Miller ne voit là que projections de la violence des adultes sur la simple vitalité de l'enfant.

Elle affirme ensuite, qu'un enfant respecté dans ses besoins fondamentaux et accompagné avec tendresse par des parents qui se respectent eux-mêmes, ne pourra pas devenir meurtrier. « Il est absolument impensable qu'un être qui a reçu des adultes dès le départ amour, tendresse, chaleur, respect, sincérité, protection, et s'est senti guidé par eux, devienne par la suite un meurtrier. »²² « Jamais quelqu'un qui a eu le droit de ressentir ce qui lui a été infligé dans son enfance ne commettra de meurtre. »²³ D'après elle, on surestime le pouvoir de la propagande et de la manipulation. Des hommes respectés et aimés dans leur enfance ne se laissent pas manipuler ni transformer en sadiques assassins. Il faut avoir été soumis à la violence dès la petite enfance pour subir cette transformation. Et elle ajoute dans *Chemins de vie*, faisant allusion au livre de Goldhagen, *Les Bourreaux volontaires de Hitler* : « Je pense que seuls des hommes et des femmes qui ont connu très tôt, dans les premières semaines de leur vie, la violence physique et morale, n'ont pas su ce qu'est l'amour, ont pu devenir des bourreaux volontaires de Hitler. »²⁴

Que devient alors la liberté humaine, s'interrogent les philosophes, si l'homme n'est pas libre de faire le mal ? Le marquis de Sade n'a-t-il pas montré que l'homme vraiment libre a besoin de torturer son prochain, de violer et d'assassiner à tout va ? Face à ces questions, Alice Miller rappelle d'abord que le petit Donatien de Sade a été élevé, de quatre à dix ans, chez son oncle Jacques-François de Sade, abbé libertin, chez qui sa sensibilité d'enfant a pu être marquée de telle façon qu'elle ait conditionné la conception assez particulière qu'il avait de la liberté. Elle affirme également que quelqu'un qui réagit sous l'influence de traumatismes extérieurs subis dans l'enfance n'est nullement libre ; qu'il est même, à la lettre, « aliéné », c'est-à-dire autre que lui-même ou sous l'influence d'un autre. Pour être libre, il faut agir selon ses propres sentiments et ses propres idées, ce qui n'est possible qu'aux adultes dont l'affection et l'intelli-



Dessin de Plantu paru en 1992 dans *Le Monde*, au moment de la guerre en Bosnie, repris et commenté par l'auteur, après la guerre au Kosovo, dans son recueil *L'année 1999*, Paris, Seuil, 98 F.

gence ont été suffisamment respectées dans leur enfance, fût-ce par une seule personne, et ont pu ainsi s'épanouir. Dans le cas contraire, l'individu est le jouet de pulsions²⁵ réactionnelles qu'il croit et que l'on croit spontanées, mais qui n'ont rien à voir avec la liberté. « L'absence d'émotion qu'Himmler appelait liberté est en fait une atrophie morale. Un homme cruel et destructeur n'est pas libre. Il est aliéné par son enfance. »²⁶ L'enfant qui s'est trop bien adapté aux besoins parentaux « ne peut se fier à ses propres sentiments, n'en a aucune expérience, ne connaît pas ses vrais besoins. Il est, au plus haut degré, étranger à lui-même »²⁷.

Or, ce que montrent les études actuelles sur le nouveau-né, c'est que toute sa volonté "égoïste" de vivre porte vers autrui : vers le sein de sa mère pour s'alimenter, vers les visages en général qui sont les premières formes qui l'attirent et qu'il peut reconnaître. Autrement dit, chez le nouveau-né, vouloir être et vouloir être avec, vouloir entrer en relation, sont un seul et même mouvement parce qu'il ne peut se passer de relation avec autrui. Si les adultes qui entourent l'enfant répondent positivement à ce mouvement, tout son épanouissement porte à l'empathie avec les autres et les petits conflits dus au mimétisme et à l'envie resteront sans conséquences si ses parents savent les lui faire dépasser sans lui faire croire qu'il est "méchant" ou "égoïste". Sa liberté consistera à obéir à ce mouvement venu, paradoxalement, du

plus profond de son “égoïsme”. Plus ses besoins fondamentaux seront respectés, y compris son besoin de liberté et d'autonomie, plus il sera lui-même et moins il risquera d'être victime du mimétisme, du conformisme, du grégarisme ou de la propagande des systèmes autoritaires qui lui paraîtront inacceptables. Les rencontres plus difficiles qu'il pourra faire au cours de sa vie se dérouleront sur le fond de compréhension et d'intelligence des autres, acquis dans l'enfance, et il aura les capacités pour les dépasser.

Affaires d'adultes et affaires de gosses

Mais les découvertes d'Alice Miller suscitent d'autres résistances que des résistances théoriques ou philosophiques. La société a pris pendant des millénaires le parti de l'adulte contre l'enfant. « *Dans les dix commandements il est écrit : “Tu honoreras ton père et ta mère”, mais nulle part il n'est écrit : “Respecte ton enfant de manière à ce qu'il puisse par la suite se respecter lui-même et respecter les autres.* »²⁸ Il existe un « *front commun contre la vérité de la souffrance infligée aux enfants* »²⁹. Et bien qu'un changement se soit produit depuis peu, cette attitude est encore très répandue, même dans les pays démocratiques où pourtant, et ce n'est pas un hasard, le sort des enfants s'est beaucoup adouci. Nous avons gardé, profondément ancrée en nous, une tendance à mépriser, à tourner en dérision l'enfance et souvent notre propre enfance. Beaucoup de gens préfèrent ne pas y penser et même, c'est symptomatique, n'aiment pas voir des photos d'eux enfants. Considérer la manière dont les enfants sont traités comme un élément qui peut engendrer guerres et dictatures paraît à beaucoup dérisoire et ridicule, « *obscène* » même pour Claude Lanzmann³⁰. La grande politique, affaire d'adultes sérieux, ne peut pas s'expliquer par des “histoires de gosses” !

La réalité qu'Alice Miller voit derrière ce mépris et cette condescendance, c'est le refus de la plupart des hommes de se retourner, pour les affronter, vers les souffrances de leur propre enfance. Ces souffrances ont été souvent si grandes,

même si l'on n'a pas été un enfant maltraité, au sens juridique du terme, qu'ils préfèrent regarder ailleurs et ne pas se confronter à la vérité, c'est-à-dire, écrit Alice Miller, aux « *faits de notre histoire individuelle et collective* »³¹. « *Le dédain de l'adulte pour les sentiments de l'enfant produit des enfants adaptés et silencieux qui donnent à leur tour des adultes dédaigneux et aveugles.* »³² Et, face à notre enfance, nous utilisons toutes sortes de « *mécanismes de défense : le déni [...] de nos propres souffrances, la rationalisation (“Je dois une éducation à mon enfant”), le déplacement (“Ce n'est pas mon père, mais mon fils, qui m'a fait du mal”), l'idéalisation (“Les coups de mon père m'ont fait du bien”), etc., et surtout le mécanisme du retournement de la souffrance passive en comportement actif* »³³ (faire subir à d'autres ce qu'on a soi-même subi). Pourtant, « *c'est précisément savoir qui et ce qui nous a dés-axés qui nous rendrait libres.* »³⁴

Pour qui croit à la valeur de la non-violence, la lecture d'Alice Miller est une source de réflexion. Elle fait prendre conscience d'une manière radicale de la nécessité de renoncer à la première des violences, celle que l'enfant subit dès sa naissance et parfois même dès le stade intra-utérin, car cette violence n'est pas seulement une violence ponctuelle, mais crée une source de violence dans l'enfant frappé. Et il serait paradoxal que nous qui essayons de lutter contre la violence négligions la violence spécifique exercée sur les êtres humains les plus faibles et les plus dépendants, d'autant plus que cette violence spécifique est peut-être une des sources principales de la violence en général.

Informer sur la non-violence est certes utile et nécessaire. Mais peut-on espérer que cette information ait des effets durables si chaque enfant qui naît est transformé en source de violence compulsionnelle par l'éducation qu'il reçoit ?

De nombreux indices semblent montrer que les zones de la planète où se déroulent les conflits les plus meurtriers et les plus cruels sont aussi celles où les enfants subissent, parfois dès le berceau, un dressage violent infligé en toute bonne conscience par leurs parents, notamment pour leur apprendre la propreté. Beaucoup d'enfants subissent ainsi une éducation comparable à celle que préconisait le docteur Schreber aux femmes allemandes de la fin du XIX^e siècle et

Mon médecin le sait-il ?

- Les personnes victimes d'un grand manque d'affection pendant l'enfance consomment moitié plus de médicaments que les autres.
- La proportion des accidents de travail et la survenue de difficultés d'argent se révèlent plus élevées chez les adultes perturbés affectivement pendant leur jeunesse.
- Par rapport à une personne n'ayant connu ni problème affectif ni choc dans son enfance, un individu fume 2,4 fois plus de cigarettes par jour et boit 1,9 fois plus de vin (ou d'équivalent en alcool) s'il a subi la mésentente de ses parents.
- Les inégalités de santé observées en fonction de la condition sociale sont trois fois moins importantes que celles associées aux problèmes affectifs vécus avant l'âge de la majorité. Ainsi, les ouvriers déclarent 22 % de plus de maladies que les cadres, mais l'écart entre ceux ayant connu un manque affectif et les autres atteint 71 %.

Problèmes de l'enfance, statut social et santé des adultes,
Georges Menahem, CREDES, juin 1994.

du début du XX^e. La violence étant ainsi "engrammée" dans leur cerveau dès leur première années, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, devenus adultes, ils la mettent en pratique sans états d'âme ?

Ne faudrait-il donc pas agir sur le plan national et international, par exemple auprès de l'Unicef et des ONG, pour que les parents et futurs parents, à l'occasion des visites pré-natales et des naissances par exemple, aient l'occasion de réfléchir aux dangers de toute violence physique et psychologique sur les enfants et aux moyens d'éduquer sans frapper ?

Alice Miller fait prendre conscience aussi, et ce n'est pas son moindre mérite à une époque où il y aurait bien des raisons de désespérer, que, comme l'écrivait le philosophe Paul Ricœur, « *la bonté est plus profondément enfouie que le mal dans le cœur humain [...] la destination au bien est plus "originale" que le penchant au mal, aussi radical soit-il* ». Évitons donc d'anéantir cette bonté à coups de violence éducative !

- 1) Voir plus loin *Réflexions sur la bonne fessée*.
- 2) Alice Miller, *Chemins de vie*, Paris, Flammarion, 1998, p. 236.
- 3) Alice Miller, *Abattre le mur du silence*, Paris, Aubier, p. 109.
- 4) *Ibid.*, p. 111.
- 5) Alice Miller, *La Souffrance muette de l'enfant*, Paris, Aubier, p. 61.
- 6) Alice Miller, *C'est pour ton bien*, Paris, Aubier, p. 169 à 228.
- 7) Alice Miller, *La Souffrance muette de l'enfant*, op. cit., p. 70 à 76.
- 8) Alice Miller, *Chemins de vie*, op. cit., p. 224.
- 9) Alice Miller, *Abattre le mur du silence*, op. cit., p. 126 à 146.
- 10) Il faut ajouter à cette liste Jean-Marie Le Pen qui se vante d'avoir été battu à coups de pied par son père (*Le Nouvel Observateur*, 17-23 décembre 1998) et qui est un chaud partisan des châtiments corporels.
- 11) Il est intéressant de rapprocher les analyses d'Alice Miller de celles d'Emmanuel Todd dans *Le Fou et le prolétaire* (Laffont, 1979). L'auteur y établit sur la base de faits sociologiques (taux de suicides, de maladies mentales, d'accidents de la route...) que l'adhésion aux idéologies totalitaires est une véritable maladie mentale collective qui prend sa source dans une éducation répressive.
- 12) Alice Miller, *L'Avenir du drame de l'enfant doué*, Paris, Puf, p. 101.
- 13) Alice Miller, *L'Enfant sous terreur*, Paris, Aubier, p. 28.
- 14) Alice Miller, *Chemins de vie*, op. cit., p. 245.
- 15) Abréaction : réaction d'extériorisation par laquelle une personne se libère d'un refoulement affectif (*Robert*).
- 16) Alice Miller, *La Connaissance interdite*, Paris, Aubier, p. 171.
- 17) Alice Miller, *Abattre le mur du silence*, op. cit., p. 174.
- 18) Cf. encadré pp. 68-69.
- 19) Sigmund Freud
- 20) Jean Bergeret, *La Violence et la vie*, Paris, Payot, 1994.
- 21) Christiane Olivier, *L'Ogre intérieur*, Paris, Fayard, 1998.
- 22) Alice Miller, *La Connaissance interdite*, op. cit., p. 37.
- 23) *Ibid.*, p. 35.
- 24) Alice Miller, *Chemins de vie*, op. cit., p. 237.
- 25) Compulsion : impossibilité de ne pas accomplir un acte, lorsque ce non-accomplissement est cause d'angoisse et de culpabilité (*Robert*).
- 26) *Ibid.*, p. 232.
- 27) Alice Miller, *Abattre le mur du silence*, op. cit., p. 13.
- 28) Alice Miller, *L'Enfant sous terreur*, op. cit., p. 353.
- 29) *Ibid.*, p. 348.
- 30) Ron Rosenbaum, *Pourquoi Hitler? Enquête sur l'origine du mal*, Paris, J.-C. Lattès, p. 18.
- 31) Alice Miller, *Abattre le mur du silence*, op. cit., p. 206.
- 32) Alice Miller, *Images d'une enfance*, Paris, Aubier, p. 34.
- 33) Alice Miller, *L'Avenir du drame de l'enfant doué*, op. cit., p. 72.
- 34) *Ibid.*, p. 57.

Et si je répondais ?

Questionnaire sur les châtiments corporels

Le but de ce questionnaire est de prolonger la réflexion sur la petite enfance chez les lecteurs d'ANV. Il porte à la fois sur les réactions à ce numéro et sur les sanctions que les lecteurs ont pu subir dans leur petite enfance, disons de 0 à 7 ans, de la part de leurs parents. Une synthèse des réponses sera présentée dans un des prochains numéros.

1. Sexe : M - F

2. Âge.

3. Milieu social d'origine : paysan, ouvrier, employé, militaire, enseignant, profession de santé, cadre supérieur ou autre :

4. Profession actuelle :

5. De quelle manière étiez-vous puni en cas de désobéissance ? (châtiments corporels : martinet, fessées, gifles, etc. ; châtiments psychologiques : reproches, privations, éloignement, menaces, rupture de la communication, etc. ; aucune punition mais discussion).

6. Avez-vous été battu (coups, fessées, gifles) :

— souvent ?

— violemment ?

— pendant une brève période ou sur plusieurs années ?

— par qui ?

7. Avez-vous l'impression que la manière dont on vous faisait obéir vous a été profitable ?

8. Les sanctions que vous avez subies pendant votre petite enfance ont-elles agi, à votre avis, sur votre personnalité en bien ou en mal ?

9. Si vous avez été battu, avez-vous subi cette épreuve dans un état d'isolement psychologique total ou avez-vous pu rencontrer quelqu'un qui vous manifeste de la compréhension ?

10. Voyez-vous un rapport entre la manière dont vous avez été élevé et votre opinion actuelle sur les châtiments corporels ?

11. Partagez-vous la condamnation sans réserve des châtiments corporels que formulent Alice Miller ? Oui. En partie. Pas du tout.

12. Quels sont les points que vous ne partagez pas dans cette condamnation ? Pourquoi ?¹

Merci d'adresser vos réponses sur cette page ou sur papier libre à Olivier Maurel, La Cibonne 83220 Le Pradet.

¹⁾ Olivier Maurel, qui effectue un travail de recherche à ce sujet, serait aussi très reconnaissant pour tout témoignage de lecteur d'ANV susceptible d'éclairer le rapport entre violence parentale et violence collective ou individuelle, notamment dans les régions et les pays du monde où éclatent fréquemment des conflits violents.

Bonnes pages d'Alice Miller

Du refoulement à la guerre

« **L**a production d'armements, le commerce des armes et, finalement, la guerre sont un terrain idéal pour abréagir¹ la rage meurtrière et refoulée, qui n'a jamais eu le droit d'être ressentie, sur des êtres innocents et avec un complet déni de ses origines.

Ce qui était jadis interdit, la guerre l'autorise. La seule idée de l'ennemi suffit pour que la haine restée sous pression pendant des années, pour que les sentiments de destruction aveugles, démesurés, sans limites du petit enfant — sentiments qui, n'ayant jamais été éprouvés, n'ont pu être ni corrigés, ni contrôlés — puissent se décharger sous des formes acceptables. Dans ce processus, ces sentiments n'ont absolument pas besoin d'accéder à la conscience.

Un pilote de chasse américain, par exemple, auquel on demandait, pendant la guerre du Golfe, comment il se sentait au retour de sa mission de bombardement répondit : « *Impec. J'ai bien fait mon travail. — C'est tout ?* » Le journaliste voulait savoir. « — *Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir d'autre ?* » répliqua le soldat surpris. Si cet homme avait été capable de sentir les choses, si ses sentiments n'avaient pas été pétrifiés en lui depuis longtemps, il aurait partagé la peur, l'impuissance et la colère de ceux qu'il bombardait. Peut-être, de cette façon, aurait-il ressenti son ancienne impuissance d'enfant, livré sans défense aux coups et à la fureur des adultes. Alors il aurait pu voir le lien entre les humiliations vécues à l'aube de la vie et la satisfaction de ne plus être une victime impuissante, mais de pouvoir menacer les autres avec des bombes. Bien sûr, il n'aurait plus été un soldat idéal, mais un homme conscient, capable d'aider les autres à percer à jour la folie généralisée dont ils sont devenus les rouages inconscients.

Avec les autres, il aurait pu jouer un rôle pour empêcher les guerres à l'avenir. Malheureusement, comme la plupart des gens n'ont appris qu'à détruire la vie et à être détruits par les autres, et n'ont jamais pu laisser grandir leur amour de la vie parce qu'on ne leur en a jamais donné l'occasion, on continue à accepter les guerres. »

1) Abréagir : extérioriser par des actes des sentiments refoulés.

Alice Miller, *Abattre le mur du silence*, Paris, Aubier, 1991, p. 199-200. (édition originale en allemand : 1990)



Maltraitance, démocratie et nationalisme

« **L**es hommes et les femmes qui ont découvert leur passé, ont appris à tirer au clair leurs sentiments et à explorer leurs vraies raisons, ne sont plus astreints à transférer leur haine sur des innocents pour épargner ceux qui l'ont vraiment méritée. Ils sont capables de haïr le haïssable et d'aimer ce qui est digne d'être aimé. Osant savoir qui a mérité leur colère, ils trouveront leur chemin dans la réalité, sans plus sombrer dans l'aveuglement de l'enfant maltraité qui doit ménager ses parents et, de ce fait, a besoin de boucs émissaires.

L'avenir de la démocratie dépend de cette démarche individuelle. En appeler à l'amour et à la raison restera vain tant que nous nous interdirons de tirer au clair nos sentiments

d'enfant. Il est vain de tenter de combattre la haine par des arguments : il faut comprendre où est sa source et employer des outils permettant de l'éteindre. »

Alice Miller, *L'Avenir du drame de l'enfant doué*, Paris, Puf, 1996, p. 105 (édition originale en allemand : 1994)



Des raisons d'espérer

« Néanmoins, on commence à sortir de l'ignorance et à s'apercevoir de la vérité. Les informations quotidiennes des médias sur les mauvais traitements infligés à des enfants contribueront de plus en plus à dénoncer ces foyers de violence qui se cachaient jusqu'à présent dans les familles.

En même temps, quelques individus qui auront eu la chance de grandir dès le départ hors de l'hypocrisie et de la cruauté pourront laisser pressentir à l'humanité ce que les hommes pourraient être en eux-mêmes : critiques, attentifs, sensibles aux autres et exempts du besoin de faire du mal aux autres ou à eux-mêmes.

Cela a non seulement des conséquences d'ordre privé mais des conséquences sociales profondes, car dès lors, on ne fera plus payer ses semblables — ses partenaires, ses subalternes, ni surtout ses propres enfants — pour les péchés des autres. Des êtres qui n'ont pas besoin de redouter leur propre vérité, qui ne sont pas ou plus contraints de protéger leurs parents en se trompant eux-mêmes, ne peuvent pas rejeter la vérité des autres et nier leurs souffrances. Si on ne leur a pas menti quand ils étaient enfants, ils démasqueront sans peine toute forme de mensonge ou d'hypocrisie et ils ne se mettront jamais à son service. Ils ne seront jamais capables, comme les Eichmann d'hier et d'aujourd'hui, de rejeter la responsabilité de leurs actes sur des chiffres abstraits et des ordina-

teurs. Leur pensée, alliée à des sentiments, à des images et à des souvenirs dont ils n'auront pas eu besoin de se couper, les préservera contre cet aveuglement. »

Alice Miller, *Images d'une enfance*, Paris, Aubier, 1987, p. 46 (édition originale en allemand : 1985)



Réflexions sur la "bonne fessée"

« Quelles leçons le bébé retient-il des fessées et autres coups ?

Il retient :

1. Que l'enfant ne mérite pas le respect.
2. Que l'on peut apprendre le bien au moyen d'une punition (ce qui est faux; en réalité, les punitions n'apprennent à l'enfant qu'à vouloir punir à son tour).
3. Qu'il ne faut pas sentir la souffrance, qu'il faut l'ignorer, ce qui est dangereux pour le système immunitaire.
4. Que la violence fait partie de l'amour (leçon qui incite à la perversion).
5. Que la négation des émotions est salutaire (mais c'est le corps qui paie le prix pour cette erreur, souvent beaucoup plus tard).
6. Qu'il ne faut pas se défendre avant l'âge adulte.

C'est le corps qui garde en mémoire toutes les traces nocives des supposées "bonnes fessées". »

Alice Miller, juin 1999.

Regards sur l'œuvre d'Alice Miller

L'enfant au risque de la bientraitance

CHRISTIAN ROBINEAU*



indique l'axe organisateur de sa pensée. Je me contenterai de souligner très succinctement quelques aspects de celle-ci, sans relever dans le détail, faute de place, les innombrables erreurs d'information, contresens théoriques ou confusions méthodologiques dont elle se nourrit — et que reprend à son compte, sans barguigner, Olivier Maurel.

Le plus grand crime de Sigmund Freud selon Alice Miller : avoir découvert que toutes les hystériques devaient leurs symptômes aux abus sexuels de pères pervers, puis avoir refoulé cette vérité pour protéger l'image idéalisée de son propre père (*EST*¹) ; conséquemment, soutenir que tous les récits de maltraitance sont en fait des fantasmes ; contribuer ainsi, et tous les psychanalystes à sa suite, à culpabiliser les enfants, dédouaner les parents — les vrais coupables

'œuvre d'Alice Miller est un vaste tribunal et Olivier Maurel est son greffier. La lancinante récurrence, en effet, des termes judiciaires — victime, coupable, innocent, juge, avocat, témoin, vérité... — dans le vocabulaire privilégié par Alice Miller n'est pas, à mon sens, un hasard mais

*Psychologue clinicien.

—, empêcher de cette manière que soit dévoilée la réalité de la maltraitance.

Peu importe que Freud ait reconnu tout au long de son œuvre l'existence de traumatismes agressivo-sexuels infligés aux enfants, et leurs conséquences pathologiques. Peu importe que les psychanalystes, s'ils ont effectivement pu — mais ni plus ni moins que les autres professionnels de l'enfance et que le reste de la société — dénier la véracité des faits rapportés, tendent parfois aujourd'hui, tout comme d'autres professionnels, à dégainer plus vite que leur ombre le signalement judiciaire au moindre soupçon (dérive en soi problématique). Alice Miller, toute à son réquisitoire, sombre dans le travers même qu'elle dénonce : la cécité idéologique. Pourtant, nul besoin, pour montrer que la maltraitance a effectivement été sous-estimée, voire déniée, de soutenir que la sexualité infantile n'existe pas (*CI*, p. 54), ou d'aviser sans la moindre réserve des chiffres aussi délirants que ceux de Lloyd de Mause, selon lequel « *on estimait déjà, en 1986, que plus de la moitié des femmes américaines avaient subi des abus sexuels dans leur enfance* » (*CI*, p. 76). Nul besoin de prétendre que les récits de maltraitance sont toujours vrais parce qu'ils ne peuvent avoir été inventés, ou d'affirmer que le souvenir des parents maltraitants serait toujours déformé dans le sens d'une idéalisation (ce que mon expérience clinique dément formellement) alors que le souvenir de la maltraitance échapperait, lui — et l'on se demande bien comment ! —, à la déformation et aux reconstructions inconscientes. Nul besoin de disqualifier par avance et de manière fort pernicieuse toute argumentation contradictoire en soutenant que, si l'on est réticent à la vérité millerienne (c'est-à-dire à LA vérité), c'est tout bonnement parce que l'on a soi-même été maltraité et que l'on refuse de s'en souvenir pour protéger l'image idéalisée de ses parents (« *Mais vous ne pensez tout de même pas sérieusement que tous les psychanalystes aient été des enfants maltraités ?* » Je répondis : « *Je ne peux pas le savoir, je ne peux que le supposer* » », *CI*, p. 81).

Alice Miller ne semble pas envisager un instant que fantasme et réalité ne s'excluent en rien ; que, s'il existe une vérité factuelle — celle des tribunaux —, il est aussi une vérité du sujet, qui réside dans le sens pris, pour lui et lui seul, selon son histoire, par les faits ; que, si le thérapeute

« centre sa démarche sur la découverte des traumatismes de la petite enfance » (*EST*, p. 20), il trouvera inévitablement ce qu'il cherche — le patient est bonne pâte —, mais seulement ce qu'il cherche, et restera sourd à ce que le patient lui dit vraiment.

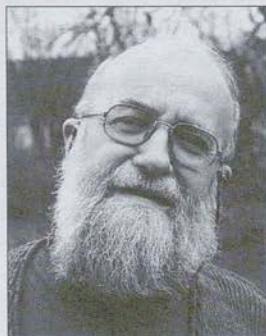
Si parents et psychanalystes sont coupables, l'enfant, lui, est innocent, nous disent en cœur Alice Miller et Olivier Maurel. Certes. Quels que soient, par exemple, les fantasmes incestueux d'un enfant, le passage à l'acte relève exclusivement de la responsabilité de l'adulte. Mais de quelle « innocence » est-il ici question ? « *Le petit enfant est d'abord un récepteur muet de nos projections. Il ne peut pas s'en défendre, il ne peut pas les rendre, nous les interpréter, il ne peut qu'en être le support.* » (*EST*, p. 180) Outre qu'une telle assertion se trouve radicalement contredite par toutes les recherches des vingt dernières années sur les interactions précoces parents-bébé, comment ne pas voir qu'elle enferme l'enfant dans un statut de victime passive, lui dénier toute capacité d'être sujet de sa souffrance, autrement dit de pouvoir être acteur d'un éventuel changement ?

Penser la maltraitance nous confronte inévitablement, tous autant que nous sommes, à ce qui, en nous, adultes, persiste comme ineffaçables traces de nos souffrances d'enfant. Le risque est alors de se précipiter dans une identification sans distance à l'enfant maltraité (identique à celle soulignée par F. Maqueda, dans ce numéro, à propos de l'engagement humanitaire), d'utiliser celui-ci dans une relation purement narcissique (celle pourtant finement analysée jadis par Alice Miller elle-même ; *DED*). Le danger est alors celui du redoublement paradoxal de la maltraitance, par une opération de confusion entre aider l'enfant maltraité et tenter indéfiniment de réparer, radicalement et à jamais, la part infantile maltraitée qui persiste en chacun de nous. Prenons garde à ce que l'enfant, d'objet méprisé de la maltraitance, ne devienne un objet idéalisé — mais toujours un objet — de la bientraitance. ♦

1) Les abréviations renvoient aux ouvrages d'Alice Miller qui seront plus particulièrement cités ou évoqués ici. *DED* : *Le Drame de l'enfant doué* (1979), trad. fr., Paris, Puf, 7e éd., 1993 ; *EST* : *L'Enfant sous terreur* (1981), trad. fr., Paris, Aubier, 1986 ; *CI* : *La Connaissance interdite* (1988), trad. fr., éd. corr., Paris, Aubier, 1997.

Des affirmations essentielles et une thèse discutable

JEAN-MARIE MULLER*



Tout d'abord, je voudrais dire mon accord profond avec Alice Miller lorsqu'elle souligne l'importance décisive de la petite enfance et sur toutes les conséquences de la maltraitance dont les enfants peuvent être les victimes innocentes. Je n'entretiens aucun doute sur les traumatismes que "la pédagogie noire" peut créer durablement chez le petit homme. Je ne doute pas non plus que ce sont en effet les parents qui portent la responsabilité de cette maltraitance. Pour autant que Freud et les psychanalystes se sont refusés à prendre en compte cette maltraitance, à l'occulter par "la théorie des pulsions" en innocentant les parents et culpabilisant les enfants, je suis encore d'accord avec Alice Miller dans sa critique de *cette* approche psychanalytique. Je suis également prêt à accepter sa critique de la théorie du "complexe d'Œdipe", dès lors que celle-ci sert précisément à cette entreprise d'évitement.

Ceci étant dit, j'avoue ne pas pouvoir me laisser convaincre par la thèse qu'elle développe à partir des faits qu'elle établit. Lorsqu'elle récuse la "théorie des pulsions" pour postuler "l'innocence" de l'enfant, elle s'aventure sur un terrain où je ne peux pas la suivre. Son concept d'innocence me semble quelque peu incertain. C'est un postulat qui me semble intenable dès lors qu'elle laisse entendre que cette innocence conférée à l'enfant implique qu'il ne serait soumis à aucune pulsion, à aucun désir de violence. Dire que l'enfant est déjà un être de pulsions et de désirs et que cela déjà l'implique dans des conflits avec son entourage, ce n'est pas dire, comme elle voudrait nous le faire croire tout à fait

*Jean-Marie Muller est l'auteur notamment du *Principe de non-violence qui vient d'être réédité en livre de Poche chez Marabout.*

indûment, que l'enfant est "mauvais" et "méchant" par nature. C'est dire que la nature de l'enfant préfigure déjà ce qui sera la nature de l'homme adulte. Et c'est ici, me semble-t-il, que Kant nous propose une perception de la nature humaine particulièrement pertinente. Kant me semble irrécusable lorsqu'il souligne que, par sa nature, l'homme est à la fois incliné au mal et disposé au bien. Il est à la fois capable de bonté et de méchanceté et c'est précisément dans cette ambivalence que réside sa liberté, et donc sa responsabilité et sa dignité.

Kant désigne "l'amour de soi" — c'est-à-dire l'égoïsme — comme la cause principale de l'inclination à la malveillance de l'homme à l'encontre de l'autre homme. Bien avant René Girard, Kant a souligné que c'est la jalousie qui est le ressort de la rivalité entre les hommes. La violence, c'est le choc de deux égoïsmes, l'affrontement de deux narcissismes, le heurt de deux orgueils. Mais il existe également une disposition naturelle de l'homme à la bienveillance. Cette disposition s'exprime par la conscience morale de l'homme qui l'oblige à récuser son égoïsme pour prêter attention aux besoins de l'autre homme. C'est cette ambivalence qui caractérise l'homme. C'est elle qui fonde sa liberté. Car si l'homme n'était pas capable d'être malveillant, il ne serait pas libre d'être bienveillant. Et dès lors, la question est de savoir quelle part de lui-même l'homme entend cultiver.

Cette inclination naturelle à la malveillance — tout comme cette disposition non moins naturelle à la bienveillance — me semble totalement indépendante du traitement fait à l'enfant. À en croire Alice Miller, l'inclination de l'adulte à la violence ne serait que la séquelle des traumatismes qu'il aurait subis dans son enfance. Ce qui implique le corollaire selon lequel, dès lors qu'il n'aurait subi aucune maltraitance dans son enfance, mais qu'au contraire il aurait bénéficié de l'amour de son entourage, il serait lui-même tout entier disposé à l'amour. Je ne crois pas que l'enfant soit "totalement innocent". J'ai la faiblesse de penser que nous sommes ici en plein réductionnisme psychologiste. Le mystère du mal, qui fait la tragédie de l'existence de l'homme, ne me semble pas pouvoir se laisser expliquer

aussi facilement. Quand bien même l'enfant aurait été aimé et respecté, l'homme qu'il devient est un être de besoins, d'appétits, d'envies, de désirs, de convoitises — les théologiens disent de concupiscences —, donc de pulsions, et il lui sera toujours difficile de surmonter ces pesanteurs de sa nature pour avoir la force de manifester de la bonté à l'égard de l'autre homme. Pour tout dire, je ne crois pas que "le nationalisme, la xénophobie, le fascisme" sont "un habillage idéologique de la fuite devant la douloureuse vérité de l'enfance". Ces trois idéologies fondées sur l'exclusion de l'autre homme rencontrent en chaque individu une complicité naturelle qui s'enracine dans ses "pulsions". Tout en adhérant ainsi à la "théorie des pulsions", je tiens à préciser que, pour ma part, je ne suis pas "freudien" et que je fais une critique radicale de la thèse de Kant sur le sur-moi lorsqu'il prétend que la "conscience morale" n'est que le résultat de l'influence extérieure de l'autorité du père et de la société. Sur ce point, je veux être "kantien" en pensant que la "loi morale" est aussi profondément inscrite dans la nature humaine que la loi de l'égoïsme.

Pour permettre un débat constructif, il me semble donc essentiel de distinguer clairement entre, d'une part, tout ce que dit Alice Miller sur l'importance décisive de la petite enfance et sur toutes les conséquences de la maltraitance des enfants et, d'autre part, les conclusions théoriques qu'elle en tire et la thèse qu'elle échafaude à partir de là. Si cette distinction n'est pas faite, ceux qui contesteront sa thèse seront suspectés, voire accusés de "négationnisme" à l'égard de la souffrance des enfants — ce qui n'est pas acceptable.



Merci Alice,

ISABELLE FILLIOZAT*



C'était il y a bien des années. J'étais assise sur un strapontin dans le métro, je lisais *Le drame de l'enfant doué*, j'allais à ma séance bi-hebdomadaire d'analyse et je pleurais. La foule autour de moi ne m'intimidait pas, les gens n'existaient plus parce que dans ce livre vous me parliez.

Vous me parliez de moi. Vous me révéliez à moi-même. Pour la première fois depuis le début de ma psychanalyse, j'ai pleuré sur le divan, la pertinence de votre démonstration avait eu raison de mes défenses. Après six années de travail sur moi avec des thérapeutes en Analyse Transactionnelle, j'avais en effet décidé d'approfondir la dimension analytique, mais je stagnais sur le divan.

Appartenant à la mouvance de la psychologie dite "humaniste", j'étais déjà acculturée à l'idée que les problèmes des adultes avec eux-mêmes dataient de l'enfance, que les "névroses" étaient des adaptations aux messages conscients et inconscients de nos parents, que la maltraitance laissait des blessures profondes. Je ne mesurais pas encore combien la culture psychanalytique et psychiatrique française pouvait se montrer dans son ensemble résistante à ces analyses, combien étaient nombreux les psy qui protégeaient l'image des parents plutôt que leurs patients, et freinaient l'accès de ces derniers à leurs émotions. Je l'ai découvert depuis. Si aujourd'hui nombre de praticiens prennent la défense des enfants, et osent dénoncer les maltraitances, vous avez à l'époque essuyé beaucoup d'agressivité en osant dire tout haut votre pensée.

*Psychothérapeute, auteure notamment de *L'intelligence du cœur*, Paris, J.-C. Lattés, 1997 — réédité en coll. de poche Marabout, 1999 ; *Au cœur des émotions de l'enfant*, Paris, J.-C. Lattés, 1999.

Vous avez lu un de mes livres et m'avez invitée. Nous avions tant de choses à partager, nous n'arrivions plus à nous quitter. J'ai rencontré une personne sincère, vulnérable, généreuse d'elle-même, authentique... belle. Vous m'avez tout de suite parlé comme à une amie, et depuis ce temps nous nous téléphonons ponctuellement pour partager une idée, une pensée, une émotion...

Vos livres sont pour moi de véritables outils de travail, je les donne à lire à mes clients, votre empathie pour l'enfant qu'ils étaient les aide à découvrir leur vérité.

Encore aujourd'hui, d'aucuns vous accusent d'être simplistes, tentent de ridiculiser votre message, d'en amoindrir la portée... ils se distancient de vous parce qu'ils se distancient d'eux-mêmes. Ils s'entourent de rationalisations, carapacent leurs émotions. Le déni les protège d'une souffrance qu'ils ne sont pas encore prêts à affronter.

Il reste du chemin à parcourir pour que tous se mettent à écouter l'enfant en eux. Continuez d'écrire... ♦

TÉMOIGNAGE RECUEILLI PAR ISABELLE FILLIOZAT

Ce que les livres d'Alice Miller m'ont apporté

J'ai connu le circuit traditionnel de la psychanalyse où les injustices de l'enfance sont traitées comme des fantasmes, à vous rendre fou de ne plus savoir comment vous faire entendre. J'ai perdu des heures de discussions fermées, avec pour étiquette la culpabilité et la violence cachée dans les transferts. J'avais besoin d'être aimé, je me suis senti rejeté et toujours ce souci de voir dans la souffrance des perversions d'ordre sexue

J'ai connu aussi la psychiatrie et son refus de l'écoute des émotions, les jugements qui vous condamnent, l'impossibilité d'évoquer l'enfance et les psychotropes pour seule réponse.

Je me suis senti enfermé comme un coupable, pendant toutes ces années.

Les livres d'Alice Miller m'ont permis de sortir de cette spirale auto-dévalorisante. J'ai trouvé le droit au recul sur cette structure dans laquelle s'était passée mon enfance. Cette femme a mis en mots des événements de vie que j'avais sentis sans oser me l'avouer.

J'a pu remettre en cause cette philosophie de l'amour inconditionnel dans laquelle j'avais baigné et qui m'interdisait une conscience plus responsable de moi.

Que ce soit la famille ou l'école, j'ai pu sentir l'incidence de ces blessures sur mon développement et de cette même influence sur ma vie actuelle.

J'ai trouvé la possibilité d'ouvrir les portes aux émotions de mon enfance. J'ai pu reprendre contact avec la notion de besoin et parler de maltraitance.

Après bien sûr, c'est une question de choix, un choix de vie.

Christophe Gilles

L'éducation du tout-petit dans le respect de ses capacités

Un atout contre la violence

CHANTAL DE TRUCHIS*

* Psychologue de la petite enfance, auteure de L'éveil de votre enfant, Paris, Albin Michel, 1996, édité dans la collection de poche J'ai lu, 1998.



Quand les parents ont un comportement non-violent, l'enfant se développe avec harmonie. Ses peurs et frayeurs sont entendus puis gérées.

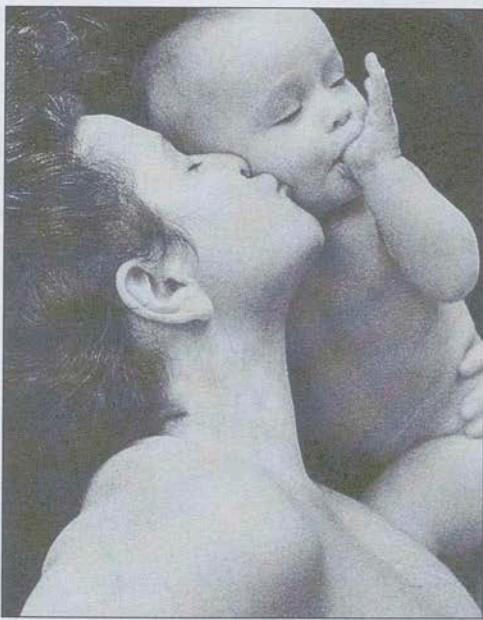
Éduquer le tout-petit dans le respect de ses capacités, le considérer concrètement et au quotidien comme une personne à part entière, doivent toujours être pris au sérieux.

L'enfant qui est bien dans sa peau, confiant dans ses possibilités, organise ses relations plus sur un mode de collaboration que sur un mode de pouvoir, voire de passage à l'acte agressif parce qu'il est inquiet ou se sent agressé. Celui qui est violent souffre le plus souvent d'angoisse, d'infériorité, de ne pouvoir accomplir les capacités qu'il porte en lui, de difficultés de relation ou d'incapacité à se soumettre à la loi, à attendre...

À l'inverse, comme il a été dit, « les comportements non-violents (respect des autres, esprit d'initiative, refus de se soumettre passivement à l'autorité, recherche du bien commun...) ont probablement des pierres d'attente dans la nature humaine. Une éducation visant à les encourager ne consiste donc pas à « redresser » le caractère des enfants, mais au contraire à le respecter et à l'aider à se développer...

Il est possible à travers les attitudes quotidiennes, de permettre aux jeunes enfants de :

- développer ces capacités qu'ils portent tous en eux, dynamisme à se développer, expérimenter, à progresser avec ce qu'ils ont de personnel et d'original ;



— et de canaliser cette énergie.

Fiers de leurs réalisations et confiants en eux, ils auront plus de chances d'aborder le monde extérieur avec curiosité, intérêt, sans attitudes défensives excessives.

Face aux multiples facteurs qui interviennent dans le développement : la personnalité des parents, les événements auxquels la famille entière se trouve confrontée, l'environnement, les facteurs transgénérationnels que nous connaissons mal encore, l'éducation peut essayer de donner à l'enfant dès les premiers moments de sa vie l'occasion de se percevoir comme « bon », dynamique, capable de plus en plus de découvrir et d'expérimenter par lui-même, avec plaisir, donc un peu à distance des adultes et de leur problématique particulière. Il peut développer en lui de réelles compétences motrices, intellectuelles, relationnelles.

En se situant dans une relation de collaboration et non dans une relation de pouvoir, l'adulte accompagne l'enfant dans sa croissance physique et psychique : le bébé porte déjà en lui, un élan qui le pousse à grandir, dans tous les

domaines : physique, intellectuel, affectif, social... le rôle de l'adulte étant de nourrir et de canaliser ces élan pour qu'ils soient organisés et intégrables à la société dans laquelle il vit. L'enfant doit rester une personne à part entière avec ses contours bien définis, non soumis à l'adulte en étant contraint de lui obéir mais participant actif à son développement. Piaget écrit : « *L'enfant tend à se rapprocher de l'état d'homme non en recevant toutes préparées les raisons et les règles de l'action bonne, mais en les conquérant par son effort et ses expériences personnelles.* »

Comment le faire savoir d'une part, y aider les adultes d'autre part ?

Mieux connaître les résultats actuels des observations de jeunes enfants puis observer les siens ou ceux qui nous entourent, permet de se faire une conviction personnelle et d'intervenir dans la vie quotidienne de façon plus « adéquate », ce qui ne supprime pas le besoin d'échanges et souvent de soutien que nous avons tous.

Relation proche et autonomie peuvent aller de pair

Le besoin pour l'enfant de se sentir aimé et reconnu dans ce qu'il est, avec son tempérament et toute son originalité, se vit en deux pôles totalement complémentaires :

- le pôle de l'inter-relation individuelle la plus satisfaisante possible, au cours des soins : toilettes, bains, repas, moments d'amour, de tendresse, d'attention exclusive : la maman est toute à son bébé, dans le calme et la sécurité ; habituellement, rien ne vient rompre ce bien-être et cette confiance mutuelle ;
- le pôle de la libre découverte de soi et de ses capacités. Les travaux d'Emmi Pikler et de la pouponnière de Loczy à Budapest montrent que le jeune enfant, s'il vit dans de bonnes conditions affectives et de sécurité, porte en lui un dynamisme tel qu'il peut développer par lui-même ses capacités motrices et intellectuelles. Ces capacités se développent d'autant mieux que l'enfant peut avoir l'initiative de ses activités, de ses mouvements, de l'expérimentation des divers objets mis à sa disposition.

L'activité libre

Ainsi nous observons que non seulement il n'est pas nécessaire « d'apprendre » à un enfant à se mettre assis, debout, à grimper ou à empiler des cubes, il le fera d'autant mieux qu'il l'aura découvert par lui-même et expérimenté, à son rythme. Et aucun enfant (encore une fois en « bonne condition affective »...) n'arrête de progresser, aucun ne stagne. On sait maintenant qu'un bébé toujours installé par l'adulte dans la position où il se trouve le plus à l'aise : allongé sur le dos quand il est petit, développe très vite une grande activité. Il observe, touche puis saisit les objets ; de lui-même, il essaiera de se retourner du dos sur le ventre ; en expérimentant un grand nombre de positions dont certaines sont assez inhabituelles, il se tiendra sur trois points d'appui puis se mettra assis seul ; il cherchera à se mettre debout puis à se lâcher même si on ne le lui demande pas et même si, seul à la maison, il voit assez rarement d'autres enfants le faire.

Chaque enfant se développe à son propre rythme. Si une acquisition est un peu plus tardive, ce qui n'est pas toujours le cas, on voit qu'elle est harmonieuse : l'important n'est pas la rapidité mais l'harmonie de l'acquisition et on sent la différence entre marcher à onze mois les jambes écartées et en appelant à l'aide quand on est tombé, et marcher à douze ou quatorze, bien droit, en se tenant soi-même quand on en sent

le besoin ou en se laissant tomber par terre doucement, quand on est fatigué.

Ces enfants montrent qu'il existe une capacité d'auto régulation qui fait qu'ils ne se mettent pas d'eux-mêmes dans des situations qu'ils ne maîtrisent pas ; ainsi, ils tombent peu, se font rarement mal, et ils cherchent eux-mêmes à faire face à la difficulté puisqu'ils n'ont pas découvert l'activité avec l'aide permanente d'un adulte proche. On voit aussi qu'ils sont capables d'alterner les moments d'activité et les moments de repos où ils étendent leur corps, restent immobiles ou semblent rêver, où le corps entier se détend, puis ils reprennent leur activité.

Harmonie et confiance en soi

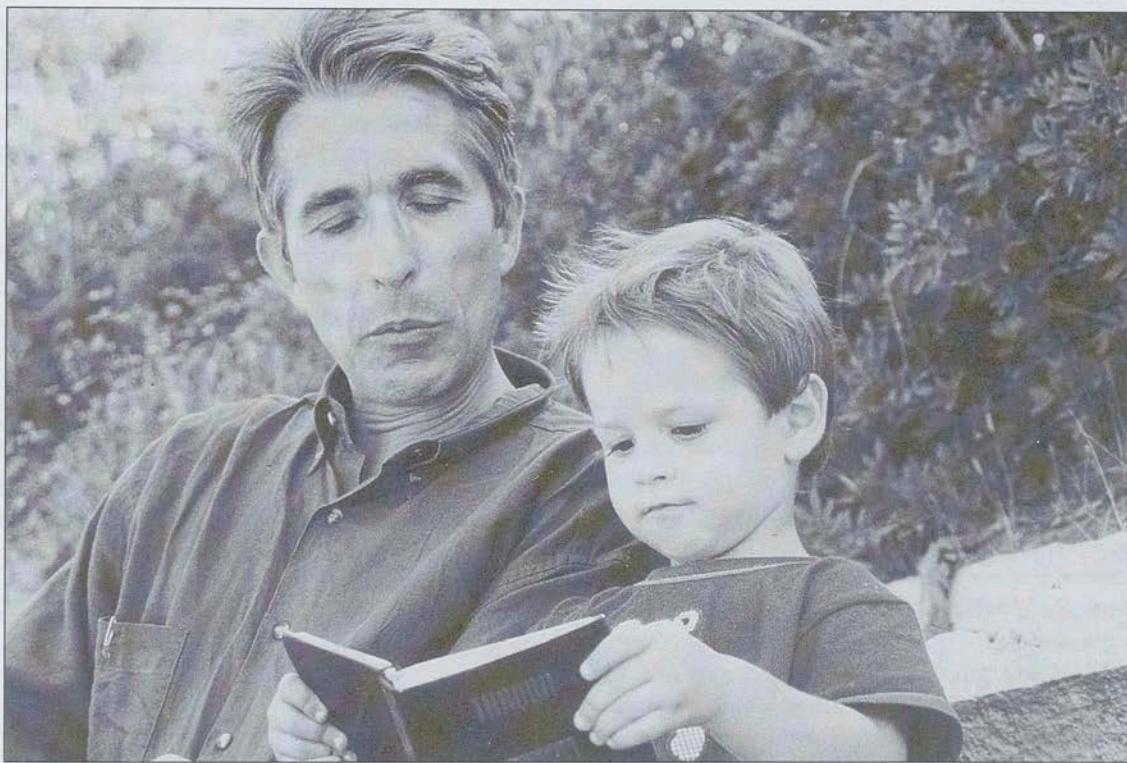
Les enfants élevés ainsi dans la liberté de mouvement, frappent par l'harmonie de leurs gestes qui sont calmes et sûrs, par leur équilibre et la qualité de leur schéma corporel. Ils n'ont pas de sentiments d'échec mais une bonne image d'eux-mêmes puisque personne ne leur donne des objectifs qu'ils ne peuvent atteindre, leur objectif à eux c'est d'explorer, de chercher à connaître, à comprendre et au fur et à mesure qu'ils explorent, leurs possibilités s'améliorant, ils sont amenés à explorer plus loin et ne s'arrêtent jamais. Ils ont confiance dans leurs possibilités et demandent rarement l'aide des adultes.

Ils acquièrent aussi cette extraordinaire capacité à « être seul en présence de l'autre », c'est-à-dire qu'ils sentent la présence et en sont manifestement heureux mais sans être dépendants, ils s'activent seuls, sans demander d'aide ni d'approbation, avec une concentration et un plaisir qui surprennent les observateurs...mais qui émerveillent toujours ! Ce regard de l'adulte et toute la tendresse qu'on y met, même si elle est discrète, est essentielle bien sûr. « *L'enfant a besoin d'être regardé comme l'adulte a besoin d'être écouté* » écrit Myriam David.

En les regardant, on sent comment le développement de l'intelligence s'enracine dans cette activité qu'on appelle sensori-motrice, et comment tout le corps y participe. À travers



La tendresse. L'enfant revit avec sa poupée ce qu'il éprouve (DR)



Malgré l'étonnement de son père, cet enfant de 4 ans découvre des dessins qui l'intéressent dans un guide bleu (photo F. V.)

toutes ces expériences non interrompues par l'adulte et où il se garde d'intervenir, on voit comment le bébé se constitue des représentations mentales, la présence, l'absence de l'objet qui vient de disparaître, la permanence de l'existence puisqu'il le retrouve, les odeurs, les formes, les goûts, le toucher, etc.

On peut observer aussi toute la richesse des émotions, exprimées sans contrainte pendant ces activités : jubilation, étonnement, rage, apaisement...

Il est utile de savoir cela et de le faire connaître et découvrir aux parents chez leur enfant. Car les mots prennent leur sens fort : l'enfant est bien une personne à part entière à qui nous pouvons faire confiance (et ceci est aussi vrai pour les enfants handicapés, à un rythme différent) à condition

d'avoir les attitudes qui conviennent et d'aménager l'environnement pour qu'il ait de quoi investir ses capacités en progression permanente.

Si l'enfant peut ainsi développer lui-même ses capacités intellectuelles et motrices, il a très besoin de l'adulte pour mettre de l'ordre dans ses émotions et pour intégrer ses capacités — et lui-même — au monde matériel et social dans lequel il vit.

Faire confiance à ses capacités de développement, veut dire aussi faire confiance à la façon dont il va pouvoir canaliser ses énergies, différer la satisfaction de ses envies, dominer ses impulsions, respecter les autres..., tout ce qu'il ne peut réussir sans l'aide bienveillante, mais assez « rigoureuse », des adultes qui l'entourent.

Mettre de l'ordre dans ses émotions

Le petit enfant a besoin d'être reconnu dans ses émotions telles qu'elles sont, ses grands plaisirs, peurs, tristesses, désarroi... Avoir le droit de les exprimer, d'être « entendu » accepté, en même temps que l'adulte aide à les comprendre et à les contrôler, en essayant de mettre des mots sur ce qui est ressenti, sur ce qui vient de ou va se produire... Ceci est bien connu depuis les publications de Françoise Dolto mais pas toujours simple à réaliser concrètement.

Deux exemples montreront que la parole ne suffit pas : elle doit être soutenue par l'échange corporel, le regard, se situer dans une relation simple et vraie, ce qui demande de la part de l'adulte beaucoup de calme et de force intérieure.

Aider un enfant à se rassembler

C'est l'heure de la toilette, David a 8 mois, c'est un petit garçon très tonique et souvent agité. Sa maman le pose sur la table de change, allongé, en lui disant ce qu'elle va faire ; il est agité, se tourne sur le ventre puis rapidement, il se met assis, bouge les jambes ; il essaie de tirer ses cheveux puis son tee-shirt, il ne l'écoute pas mais rit très fort, un peu crispé. Elle le laisse faire un court moment en limitant un peu le geste qui est désagréable pour elle et comme il continue, elle lui prend doucement mais fermement les deux mains en le regardant bien en face et en racontant ce qui se passe : « non je ne veux pas que tu me fasses mal ». Elle le sent se détendre un peu, lâche une main, pose la sienne sur la cuisse de David qui est ainsi un peu tenu... elle retrouve son regard, ils communiquent par onomatopées mais elle ne relâche pas son attention, il la regarde comme se demandant que choisir : remuer encore très fort en poussant ces cris rauques, ou détendre son corps, « abandonner le combat » et laisser sa maman enlever la couche... elle patiente, respire, met ses mains de chaque côté de son abdomen en le regardant toujours ; doucement elle l'allonge, tient encore ses épaules... « calme-toi, on est bien tous les deux... tu vas être bien dans l'eau tout à l'heure »...

Il se détend, pose une main sur celle de sa maman, joue à la frapper mais pas très fort puis leurs deux mains sont en contact, ils se regardent. Il bouge un peu mais se laisse déshabiller sans difficulté ; sans le quitter des yeux, elle fait la toilette nécessaire avant d'aller dans la baignoire où il reste immobile un court moment avant de remuer tranquillement les bras et de regarder l'eau bouger.

On voit comment cet enfant avait besoin de se « rassembler », de sentir son corps comme « uniifié », « contenu », mais aussi d'y être aidé. Il a alors pu se « contenir », sorte de premier contrôle de son corps. Il a pu se retrouver détendu et à l'aise dans la relation avec sa maman.

Bien sentir ce déroulement peut être utile, car certains enfants tout à fait normaux manifestent ce genre de comportement. Si on ne les aide pas à se « rassembler », ils deviennent insensiblement plus agités, sans que l'on s'en rende bien compte, et peuvent, plus tard, devenir difficiles à supporter. Il appartient aux adultes d'aider l'enfant à faire de ce trop-plein d'énergie, une richesse et non un handicap, à ne pas se laisser déborder par ses pulsions, ses envies, ses colères...

Beaucoup d'enfants expriment dans l'instant et avec force, ce qu'ils ressentent : « T'es méchante, ze t'aimeraï plus zamaïs » quand on leur refuse quelque chose. C'est ce qu'il ressent à cet instant ; ce qu'il dit est vrai, mais ne dure pas. La colère, le chagrin exprimés, il va peut-être bouder un petit moment, mais ce coup de tonnerre ne change rien à l'état permanent de sa confiance et de son amour pour vous. Au contraire : très peu de temps après, libéré de cette émotion, quelque chose d'autre va le captiver ; il est à nouveau disponible, son être le ressent, sans bien sûr pouvoir l'exprimer consciemment. Il est à nouveau en éveil. La satisfaction du bonbon sucré tout de suite « endort » si c'est habituel ; aussitôt dans la bouche, l'enfant n'en ressent plus un grand plaisir, il va chercher autre chose à quémander... C'est ce qu'on a attendu, que l'on s'est représenté qui apporte le plus de plaisir...

Aider un petit enfant à contrôler ses gestes et à tenir compte des autres

Marie-Dominique Fabre, directrice d'une crèche, raconte : « Les enfants savent qu'ils ne doivent pas frapper, mordre, faire mal... mais certains mettent du temps à respecter cette loi. Lorsqu'un enfant en a frappé un autre, nous essayons de voir avec lui ce qui s'est passé. Souvent, en même temps, je prends ses mains dans les miennes, ou son pied, sa bouche s'il a mordu... Et je dis : « tes mains (ou tes pieds, ta bouche...) sont très coquines aujourd'hui, elles embêtent les copains qui ne sont pas d'accord ; et moi non plus je ne suis pas d'accord avec ce que tes mains ont fait »... Alors, je les tiens pour qu'elles ne recommencent pas.

Parfois, je parle aux mains... Après un court instant, je leur demande si elles vont mieux, si elles sont capables de se retenir, de ne pas recommencer... J'explique aux mains (au pied, à la bouche...) pour quoi ils sont faits.

Si c'est un petit qui n'a pas encore la parole, j'énumère pour lui ; si c'est un plus grand, on le dit ensemble. Ainsi, l'adulte établit un contact proche avec l'enfant (c'est peut-être ce qu'il recherchait...) tout en manifestant sa désapprobation.

Et nous allons voir l'enfant agressé : il est important de penser aussi à lui et de lui parler : « tu as raison d'être fâché, en colère, pas content... » et nous l'engageons à le lui dire... « Va lui dire que tu es en colère, fâché, que tu as du chagrin... que tu ne veux pas qu'il touche à ton doudou... »

S'il a du mal, on peut l'aider : « Tu sais parler, tu peux lui dire... comment peux-tu lui dire ?... Que veux-tu lui dire, toi ? » (il peut avoir des gestes, des modes d'expression auxquels nous ne pensons pas).

Ainsi, il n'est pas victime passive, et/ou douloureuse et il découvre une autre voie que la réponse classique des adultes qui ne savent que dire ni que faire : « Défends-toi ! » qui entraîne si facilement la spirale de la bagarre... Il peut se poser comme une personne à part entière, qui prend sa place et la met en évidence ; il y a une égalité entre eux et non un plus fort et un moins fort ; ils peuvent ainsi ne pas être enfermés dans l'émotion ressentie.

S'il est trop petit pour pouvoir s'exprimer, c'est l'adulte qui parle à sa place : « il te dit qu'il n'est pas d'accord... »

Cette suggestion est très précieuse, car elle ne nie pas le conflit mais le situe sur le plan du dialogue, où chacun a totalement sa place ; elle peut éventuellement entraîner des actes de réparation.

Découvrir les lois qui organisent le monde

Ainsi, l'enfant découvre que le monde qui l'entoure est régi par des lois dont on doit tenir compte et/ou auxquelles on doit se soumettre, et qui se diversifient peu à peu : le feu brûle, on ne traverse pas la rue sans donner la main, on met le pyjama pour dormir, on ne frappe pas sa maman, etc. Si les adultes mettent en place un cadre bien défini (il y a ce qui est intangible, en particulier ce qui touche la sécurité et ce qui est variable selon les familles), il reste de bons espaces de liberté où l'enfant a le droit de choisir (quantité de nourriture, couleur du pull, jouer dehors ou dedans...). L'important est que ce soit clair pour l'enfant et toujours tenu à partir du moment où on a dit qu'on l'exigeait. C'est le flou qui est fatigant, inquiétant pour l'enfant qui cherche alors sans cesse jusqu'où il peut aller, ce qui provoque l'agitation et les exigences permanentes. Les deux parents doivent se mettre d'accord et pouvoir supporter l'agressivité, l'opposition, les colères de leur... tout-petit parfois.

Être parent n'est pas facile

Cette dernière proposition ouvre sur la difficulté à être parent. Tout ce qui vient d'être dit est relativement simple, pourquoi donc est-ce si peu appliqué ? Pourquoi voit-on autant d'agitation, de violence, d'échec scolaire ou d'insertion dans la société ?

Pour pouvoir écouter ses enfants, leur permettre de développer leurs capacités propres à leur rythme, tout en étant fermes et en résistant à leurs colères et à leurs exigences, il

Quand les parents divorcent

I l vaut mieux parler aux enfants au plus tôt, même de nos hésitations et surtout les écouter. Nous avons peur de les insécuriser en évoquant nos propres incertitudes. En réalité, l'expérience montre qu'être mis face à une décision de divorce sans l'avoir vu venir déstabilise davantage que de pouvoir partager avec ses parents. Parlez avec votre cœur, votre enfant se sentira sécurisé. Il verra que vous le prenez en compte. Vous le tenez au courant. Il ne le vivra pas comme une décision hâtive et incompréhensible. Il souffrira, bien entendu, mais il aura la permission de souffrir à haute voix plutôt que d'étouffer son inquiétude dans le silence.

Ce n'est pas pour éviter aux enfants de souffrir qu'on ne leur dit rien mais pour éviter de faire face à leurs émotions... comme à leurs réflexions (im)pertinentes. Nous n'osons pas affronter le regard de nos enfants, leur jugement.

Plutôt que de leur mentir, si nous utilisions leur regard pour ne pas commettre d'impair ?

Derrière l'hésitation se dissimule souvent un sentiment de culpabilité vis-à-vis de l'enfant. La croyance dans l'idée qu'un divorce perturbe gravement les enfants est tenace. Il est indéniablement préférable de vivre avec un papa et une maman qui s'aiment et ont une relation harmonieuse. Mais quand ils ne s'aiment pas ou plus ? Quand ils se disputent, se fâchent, se méprisent ou se détruisent ?

Nombre d'adultes racontent en psychothérapie combien ils ont souffert des dissensions entre leurs parents, de leurs disputes, de leurs jeux de pouvoir, de la souffrance qu'ils s'infligeaient... et leur en veulent de ne pas avoir eu le courage de se séparer, de s'être soumis devant des actes ou des paroles inacceptables, ils leur en veulent de cette image négative du couple. Ils en ont été marqués profondément, cela a rendu leurs relations amoureuses difficiles.

Quand tout a été tenté pour réconcilier le couple, quand l'amour n'est pas au rendez-vous, la séparation peut être libératrice pour tous. La question n'est donc pas de savoir si le divorce est destructeur en soi, mais : comment se séparer dans un climat de communication et de respect mutuel ? C'est l'impossibilité d'en parler ou d'exprimer ses émotions, sa colère ou sa tristesse, ses peurs, qui détruit.

Extrait du livre d'Isabelle Filiozat, *Au cœur des émotions de l'enfant*, Paris, J.-C. Lattès, 1999, pp. 282-283.

faut être relativement libre d'angoisses, de doutes sur ses capacités personnelles, avoir confiance en soi, être « heureux » en somme. Devant la force avec laquelle certains enfants expriment leurs envies et leurs désaccords, il faut beaucoup de « force » aux adultes pour y résister : être en éveil, très présent à ce qui se passe, ne pas oublier ce qu'on a dit la veille ou le matin...

S'il est important de bien connaître les « besoins », au sens fort, des enfants, il est nécessaire aussi de réfléchir à la capacité qu'ont les adultes d'en tenir compte. Un très grand nombre de parents et d'adultes en situation d'éducation sont fragilisés par leur passé ou par leurs conditions de vie actuelles : manque de confiance en soi, isolement affectif, manque de communication, pauvreté de leurs objectifs dans la vie autres que leur survie matérielle ou leur standing (*cf. Le souci contemporain*, C. Delsol).

Besoin d'ouverture et de dialogue

L'enfermement sur soi et sur son environnement entraîne une crispation sur les enfants, et une grande difficulté à leur résister quand ils manifestent de l'opposition, de la colère. La menace de ne plus, ou d'être moins aimé de son enfant, déstabilise le parent s'il n'est pas assez confiant en lui et dans ses relations affectives. Et les parents en difficulté avec leur enfant sont tellement blessés par cet échec que beaucoup ne peuvent faire la démarche d'être aidés, c'est trop blessant. Ils ont besoin, d'abord, de retrouver un début d'estime d'eux-mêmes, de reconnaissance par la société.

Vouloir aider les enfants est donc inseparable d'aider les adultes dans l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, dans leurs relations affectives et dans leur projet de vie. Qu'ils passent d'un état d'enfant à un réel état d'adulte pouvant assumer des responsabilités, affronter les oppositions sans se sentir atteints.

Et les professionnels doivent être attentifs à une notion dont on commence à prendre conscience : l'établissement de la relation de mère, de père (ce qu'on appelle maintenant la « parentalité ») est un processus extrêmement intime, fragile

et qui pourrait bien être gêné dans son déroulement par le regard de ces professionnels (dont je suis...) qui souhaitent sincèrement aider.

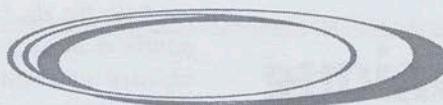
Il y a de grandes précautions à prendre pour permettre d'être soi-même (il y a mille façons d'être mère, d'être père, d'être parents à deux) plutôt qu'à vouloir les rapprocher d'un modèle dont nous penserions sincèrement qu'il est le « bon » pour les enfants.

Aider les parents veut dire respecter très réellement l'inconnu qui est en eux, et qu'ils vont développer avec leurs enfants dans une relation absolument unique, découvrir avec délicatesse et leur renvoyer de façon positive ce qu'ils sont, les soutenir dans leur chemin... tout en montrant ce que nous observons des besoins de leurs enfants.

Si la plupart des adultes avaient les mêmes besoins que les enfants : être entourés, réconfortés sans que l'on en oublie pour autant les exigences ? ◆

« Il ne s'agit plus de savoir si nous voulons des enfants mais si nous désirons être des parents. Être parent, c'est ressentir la souffrance de son enfant, mais c'est également y répondre de manière structurante, et rester un adulte ».

Lu dans *Enfant abusé, enfant médisé*,
Suzanne Robert-Ouvray, DDB, 1998



OFFREZ-VOUS UN ABONNEMENT À ANV

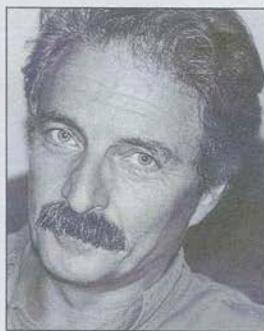
(199 F, voir en dernière page)

VOUS IREZ MIEUX, ET NOUS AUSSI !

Les effets traumatiques de la purification ethnique chez l'enfant

FRANCIS MAQUEDA*

*Psychologue clinicien, psychothérapeute, chargé d'enseignement aux Facultés catholiques de Lyon et chargé de mission à Handicap International (14, avenue Berthelot, ERAC, 69361 Lyon Cedex 07). Auteur de : Carnets d'un psy dans l'humanitaire. Paysage de l'autre, Toulouse, ÉRÈS, 1998 (recensé dans ANV n° 112) ; Traumatismes de guerre. Actualités cliniques et humanitaires (sous la direction de F. Maqueda), Hommes et Perspectives, 1999.



Quand l'urgence humanitaire n'est pas d'abord pensée comme une rencontre réelle avec des personnes traumatisées, les enfants souffrent plus que les autres de dépression.

À la fin de l'année 1992, Handicap International confie à deux psychothérapeutes, Alain Devaux, psychiatre et Francis Maqueda, psychologue, le soin d'imaginer un dispositif de soutien psychologique à des milliers de réfugiés, regroupés sur la Côte Dalmate. Ce dispositif, démarré dans l'urgence avec trois intervenants-psy, emploiera jusqu'à quarante professionnels du soin psychique (dont des ex-Yougoslaves de toutes "nationalités"), non loin de sa clôture en mars 1996. Cette urgence fut certes décrite globalement comme celle qui devait améliorer les conditions matérielles d'accueil des personnes réfugiées et déplacées. Mais plus précisément, il y avait urgence aussi à replacer les personnes dans leur activité de parler, de penser, d'expliquer, de trouver du sens, d'écrire, de théoriser ; urgence à les aider à redécouvrir qu'elles portaient en elles et pouvaient transmettre des contenus aussi sensibles qui élaborent et combattent les risques de mort psychique. Henri Michaux écrivait « ou la parole ou la mort ». Il indiquait par là qu'un être humain, même profondément meurtri, peut être restauré par une parole.

Histoire de Clara

Clara a les yeux verts, les cheveux blonds et le teint mat. Clara est une petite fille de cinq ans, très belle, en 1993, sur l'île de Brac, en face de Split, sur la côte adriatique. Dans l'hôtel du petit village touristique où elle est hébergée avec sa famille, Clara s'impose à l'équipe de Handicap International, en charge des réfugiés.

Hyper-active, souvent agressive, Clara s'impose, Clara se cache, Clara surgit puis disparaît. Clara observe tout ce qui se passe, notamment chez les adultes mais elle observe à la dérobée. Protégeant sa petite sœur de deux ans, en la tenant derrière elle, Clara erre sur le port ou se poste dans des coins, des interstices, elle habite provisoirement des zones d'ombre, dont elle s'éloigne dès qu'elle est vue. Clara ne parle pas aux adultes, leur montrant seulement un visage triste et renfermé. Avec les autres enfants, par contre, Clara peut être gaie, parfois même joueuse.

Clara a trois frères et sœurs, dont elle est l'aînée. Elle habitait avec ses parents, à la périphérie de Vukovar, dans un petit village, en direction d'Osijek. Pendant le siège de Vukovar, ils auraient vécu trois mois, terrés dans une cave. Après le siège, ils ont été évacués par la Croix-Rouge, accueillis quelques mois à Zagreb, puis orientés sur le centre de Bol, sur l'île de Brac. Cette famille qui condense toutes les horreurs du conflit yougoslave, alimente les rumeurs et concentre souvent toutes les inquiétudes de la petite communauté de réfugiés de l'hôtel.

L'urgence et l'activisme mis en question

Confrontée à de telles situations l'intervention humanitaire nécessite une grande prudence. En effet, parmi les images médiatiques dont notre monde se nourrit en cette fin de siècle, la figure de l'intervenant humanitaire se détache de manière significative. Face aux catastrophes naturelles qui frappent plus particulièrement les populations les plus pauvres et face à la barbarie des conflits qui brutalisent et déciment les groupes et les personnes les plus démunies, notre conscience s'apaiserait à la vue de cette nouvelle image salvatrice qu'est l'intervenant humanitaire. Pour peu que le fonctionnement des interventions humanitaires apparaisse comme opératoire, il est vite justifié par l'urgence des situations dans lesquelles il se déroule la plupart du temps. Peu de choses sont dites, peu d'interrogations sont levées sur le sens de ces interventions ; presque rien n'est évoqué d'une éventuelle "sur-violence" que l'intervention

humanitaire infligerait "à son insu" aux populations qu'elle serait censée aider.

L'urgence, quand elle n'est pas pensée comme une rencontre avec d'autres hommes, risque d'exclure l'humain de son champ d'action et de pensée. Il est vrai cependant que le bénéfice narcissique que "le sauveur humanitaire" réalise pour soi-même et pour ses mandataires semble être parfois assez fort pour justifier les interventions les plus disparates. Il est vrai aussi, que la puissance des médias fait que nous sommes de plus en plus mêlés au monde, ou à l'idéologie de la mondialisation, au point que nous serions tous pareils à minima, voire en voie d'homogénéisation, au point aussi que "ici et là-bas" se contamineraient et s'interpénétreraient.

Pendant ce temps l'humanité s'expose de plus en plus comme porteuse de déliaison, de destruction, de déshumanisation. La violence provoque de l'incrédulité à laquelle succèdent le plus souvent la stupeur et l'effroi. Pour s'en défendre l'activisme de la réparation immédiate occupe bien souvent seul le devant de la scène.

Ne soyons pas naïfs, la violence est une constante dans l'histoire de l'Homme ; Freud soulignait l'existence de sentiments de rivalité, violents, conduisant à une tendance à l'agression, ou indiquait les effets dévastateurs du narcissisme des petites différences. Les errements du monde contemporain qui en découlent sollicitent les psychologues et les psychiatres pour qu'ils interviennent, assez souvent en urgence, auprès des personnes traumatisées et victimes de ces événements. Les spécialistes en "victimologie" fleurissent, peu conscients des effets hautement pervers de la victimisation quand la personne traumatisée n'est pas accompagnée à se départir de ce statut de victime. Alors qu'il est incontestable que le travail thérapeutique se fonde sur la souffrance des traumatisés et la reconnaissance du préjudice, la position annexe qui en découle — celle de témoin — est envahie pour des raisons militantes par des procédures insidieuses d'exacerbation du témoignage. Cependant les choses ne sont évidemment pas si simples. Dans un ouvrage récent¹ j'ai plaidé pour le temps nécessaire à l'élaboration du compromis, à la réorganisation complexe des défenses étayantes, pour penser le traumatisme psychique, en soulignant le risque de la capture de "l'autre souffrant" que l'action urgente produit et peut-être recherche. Le temps nécessaire à retrouver est la condition pour que la **mémoire** se reconstruise. Or, dans l'expérience traumatique, la mémoire devient impossible parce qu'elle n'est plus que torturante. Des troubles importants de l'**identité** en découlent, des régressions, voire une suspension du développement chez les enfants, témoignent de la violence de l'effraction traumatique. Souvent les plaintes et les désordres somatiques viennent au premier plan : le corps devient l'ultime recours pour faire signe au lieu de faire sens.

Dans les cas de "purification ethnique" sur lesquels j'ai travaillé dans la supervision des soignants-volontaires recevant des personnes réfugiées en ex-Yougoslavie (de 1992 à 1996), on constate d'abord que les sujets traumatisés sont soumis à une violence délibérée destructrice de l'enveloppe psychique par rupture des liens permanents entretenus entre les faits psychiques et les univers référentiels.



Karol, un homme de Vukovar, raconte que, dans l'obscurité de l'entrepôt-prison où lui et ses compagnons étaient entassés après le siège puis la prise de la ville, il reconnaît dans le changement de tour de garde la voix de son voisin de palier le plus proche. Au matin, ce dernier lui a asséné plusieurs coups de crosse de son fusil sur la tête, parce que Karol faisait état de ce voisinage pour tenter d'obtenir une libération... Ailleurs, des enfants d'un village de Bosnie centrale nous transmettront leur stupeur : celle d'avoir découvert que leur instituteur était le principal meneur d'un groupe d'agresseurs qui organisait, sur la place du village, la déportation de leurs pères.

L'atteinte à la confiance et aux liens est donc majeure et il serait dangereux d'ailleurs de présenter les personnes uniquement comme homogènes ou identiques car elles sont frappées en particulier et ceci dans un moment propre de leur histoire.

On constate par ailleurs que dans ces situations, le souvenir obsédant et envahissant de l'acte traumatisque vient prendre la place de la vie psychique. Une grande partie de l'énergie psychique est détournée des relations avec les autres et redéployée dans le domaine de l'individu et de son traumatisme. Le discours, les préoccupations du sujet rabâchent sans cesse l'histoire traumatisante, sans qu'il y ait de temps ni de place pour les apprentissages et les affects. La fonction de la **mémoire** est dévoyée, elle n'est plus l'appareil qui permet de restituer le passé mais, perturbée par le traumatisme, devient l'outil grâce auquel le passé destitue le présent. Aussi, une partie des changements de personnalité évoqués par l'entourage des traumatisés psychiques sont-ils à mettre sur le compte de cette occupation du champ psychique par la reviviscence. La ou les séquences traumatisantes semblent incrustées dans le psychisme sous leur forme sensorielle originale. Ce que les personnes relataient donne l'impression qu'elles sont comme au cinéma, avec en plus les odeurs, les goûts et la peur. C'est cette sensorialité qui rend les souvenirs traumatisques "réels et présents" et cela explique l'apparition d'un effroi qui tient plus à la peur qu'à l'angoisse.

Ainsi Clara, qui répétera inlassablement des centaines de fois, en noir et blanc, le même dessin de l'événement traumatisant, sans qu'elle puisse y mettre une seule parole de commentaire. La stéréotypie du dessin ouvrant d'ailleurs à des hésitations de diagnostic de la part des soignants compatriotes de l'enfant, pris sans doute eux-mêmes dans les effets désymbolisants de l'effraction traumatisante et tentant de la dénier, ou plutôt se montrant inhibés à penser autre chose que des catégories nosographiques connues, comme pour se protéger de cette irruption du "réel" dans le dessin (on peut d'ailleurs voir là, une certaine violence du diagnostic). J'ajouterais que ce réel sidérant s'impose tellement qu'il arrive à faire penser que les personnes traumatisées sont sous influence.

Ne pas ajouter encore de la violence

La question de la position du thérapeute se pose au regard de cette influence, tant il peut être aussi identifié par le sujet traumatisé comme un agresseur potentiel si cette

position est vécue comme un "faire dire". Il faut bien se représenter que le simple fait de poser des questions, ou même d'interpréter, peut être vécu comme une forme de manipulation mentale propre à l'agresseur. Aussi des relations d'alliance sont-elles à rechercher hors de l'excessive compassion ou de l'empathie manichéenne pour faire vivre un début de re-solidarisation citoyenne qui permettra au sujet traumatisé de percevoir que le thérapeute partage, à la fois quelque chose de la situation traumatogène et une opinion commune sur l'intentionnalité de l'agresseur. Ceci peut lui permettre de vérifier que tout n'a pas été atteint par la logique de l'effraction traumatisante et qu'il peut, en tant que sujet, se relier à un autre sujet semblable et différent, sans que tous et tout soient soumis à l'identification à la théorie du persécuteur. Dans ces conditions, le travail psychologique humanitaire demande de très grandes précautions pour ne pas surajouter de la violence. L'élaboration d'un cadre pour penser les soins s'avère plus que nécessaire.

En ex-Yougoslavie, nous avons très vite ressenti le souci d'élaborer un dispositif qui devait à la fois intervenir dans l'urgence mais indiquer aussi une continuité, au risque de nous effrayer nous-mêmes dans l'idée que nous étions là pour longtemps et de choquer la plupart des réfugiés ancrés dans l'idée violemment qu'ils étaient là pour peu de temps. Ce dispositif devait permettre que chacun retrouve *a minima* une position de sujet car celle-ci avait été entamée. En effet, nous croisions essentiellement des femmes et des vieillards (les hommes étaient restés au front et/ou gardaient les maisons), errant dans les couloirs d'hôtel et dans les allées des centres de vacances, ou "réfugiés" dans leur chambre, sidérés, morcelés, craignant chacun de lire dans le regard de l'autre le signe de sa propre détresse. Des enfants, beaucoup d'enfants jouaient mais surtout prenaient soin de leur mère déprimée en s'occupant par exemple d'aller chercher les repas au restaurant collectif. Parfois, ils tapaient dans un ballon ou dessinaient et faisaient de la peinture mais les bénévoles, inquiets, nous disaient être débordés par le contenu de certains dessins. Les adolescents erraient aussi, tardaient à se constituer en groupe et, quand ils le faisaient, ils étaient comme partout suspectés de conduites marginales ou délictuelles. Enfin,

quelques bébés naissaient dans ces camps et pendaient aux bras de femmes dont le regard souvent évitait de croiser celui de leur enfant.

Aussi, pour ne pas heurter le traumatisme de plein fouet, avons-nous donné une indication forte : celle de travailler dans des groupes, en utilisant les médiations. Peu à peu, pour ces enfants et les adultes, un travail plus individualisé, voire familial, a pu être mené.

Avant de revenir de façon plus précise sur cette petite fille en particulier, je voudrais répéter d'une manière générale que, dans ces situations-là, la mémoire des personnes traumatisées est prise au piège comme si une ombre venait se poser pour toujours sur le sujet, en le figeant sur place. Cette mémoire ne parvient pas à se détacher des événements vécus et se met alors à répéter les mêmes situations de manière très réaliste. Constamment, les mêmes souvenirs reviennent, inaltérables et les adultes et les enfants, affectés par la violence, revivent l'invivable, sont la proie des cauchemars éveillés ou ne parviennent pas à s'endormir, par peur que les images de scènes vécues viennent perturber leur sommeil. Dans ces conditions, les informations nouvelles sont balayées et l'apprentissage devient impossible. Les enfants en outre font l'expérience d'un double traumatisme, le leur et celui de leurs parents, et nous savons, nous cliniciens, combien ils peuvent avoir à porter la dépression de leurs parents.

La maman de Clara serait d'origine serbe ; elle aussi a les yeux très verts et elle a dû être très belle. Maintenant, elle est excessivement pâle, les yeux cernés, très triste, renfermée, distante, n'apparaissant que très peu dans les lieux communautaires mis à sa disposition. Aussi ne vient-elle pas souvent prendre ses repas avec les autres réfugiés dans la salle à manger. Sa manière de s'habiller dénote un grand abandon d'elle-même. Elle s'occupe peu de ses quatre enfants qui vont et viennent ça et là, sans qu'elle en prenne garde.

Son mari, Croate, plus âgé qu'elle, se lève à l'aube, s'absente toute la journée ; il arpente la plage où il ramasse des coquillages qu'il assemble en colliers et en boucles d'oreille. Il se poste parfois à l'entrée de l'hôtel pour essayer

de les vendre. Sa femme ne porte jamais les fruits de son artisanat. Sur lui, les versions diffèrent. Certains disent qu'il a fui Vukovar au début du siège et a retrouvé sa famille à Zagreb quelques mois plus tard ; d'autres disent qu'il a combattu pendant le siège. Les quelques autres hommes de l'hôtel l'évitent, en parlent comme d'un marginal aux limites de la folie. Un jour, il aurait menacé de mort sa femme et ses enfants, disant qu'il se suiciderait après les avoir tués. Quand on s'adresse à lui, ce qui est très difficile, ses paroles sont très vite revendicatives et radicales ; il se présente comme un combattant contre les agresseurs serbes. À d'autres moments, quand il s'apaise, il évoque un passé de commerçant ; il aurait voyagé en Europe, notamment en France, dont il connaît un peu la langue. À partir de là, quelques liens bien fragiles vont s'établir avec une psychologue de Handicap International. Ceci lui permettra d'évoquer la dépression de sa femme et les sévices sexuels qu'elle aurait subis de la part des agresseurs, en présence de sa fille Clara.

En tous cas, ni lui ni sa femme ne participeront aux activités mises en place par Handicap International pour les réfugiés et, notamment, aux groupes. Ils repousseront aussi les offres d'entretiens individuels ou familiaux proposés par les psychologues. La mère de Clara n'acceptera "d'être approchée" qu'en présence d'une vieille dame/réfugiée, seule personne dont elle tolérera la compagnie "médiatrice" ; mais ce lien assuré *a minima*, que nous tiendrons à respecter, permettra de maintenir un contact suffisant.

Il a fallu du temps pour que Clara...

Clara, quant à elle, pourra être approchée de manière identiquement détournée. Dans ses surgissements inopinés, elle fait de brèves incursions dans la chambre d'un couple de retraités/réfugiés, au moment où les volontaires Handicap International leur rendent visite. Elle s'empare furtivement de gâteaux secs que lui offre cette grand-mère et s'esquive rapidement ensuite. Peu à peu, à travers ce lien entre Clara et la vieille dame, les psychologues vont lui proposer de participer à l'activité dessin destinée aux enfants de son âge.

Clara va, en fait, investir l'activité au point d'en assurer progressivement l'ouverture et la fermeture, comme si ce contrôle du cadre horaire lui en permettait la maîtrise ou en éloignait tout risque d'intrusion. Toutefois, elle s'y est comportée longtemps de manière énigmatique et renfermée, montrant des difficultés à tenir en place. Alors que les autres enfants racontaient des histoires pour les illustrer ensuite, Clara, pendant plusieurs mois, va répéter inlassablement le même type de dessin, plusieurs fois par séance. Cette répétition qui pu apparaître comme mortifère fit craindre, un moment, à une psychiatre bosniaque réfugiée que Clara fût prise dans des effets psychotisants, tant les dessins apparaissaient comme primitifs et sidérant la pensée associative. Il semblerait cependant que l'énoncé du traumatisme dans cet hyper-réalisme qu'il expose et qui submerge peut se présenter, en fait, comme un "faux psychotisant". En tout cas, il peut induire chez celui (le thérapeute) qui reçoit son énoncé répétitif, un arrêt de la pensée qui peut lui faire évoquer ce que le sujet psychotique produit quand il attaque les formes symboliques et obérit la métaphore.

Les dessins de Clara vont se présenter de la manière suivante : une ligne droite coupe verticalement la feuille, ou deux grosses lignes avec éventuellement une ligne pointillée au milieu : on devine une route, ce qu'elle confirmera plus tard. Sur cette ligne, ou ces lignes, il y a une forme allongée avec parfois un rond à côté, soit éloigné, soit séparé par un trait. Plusieurs semaines s'écouleront avant qu'elle ne dise qu'il s'agit d'un grand-père mort, avec sa tête coupée. Autour du même dessin ou sur ce même dessin, viendront parfois des impacts de ballons/obus tombés puis des croix ou un cimetière qui borde les lignes, où se trouveraient un grand-père et une grand-mère. Plus tard encore, des formes incisives, marquant leurs impacts, hachureront les lignes, jusqu'à faire émerger la représentation d'un visage, divisé par une croix, avec différents signes, très petits dans chaque partie. Autour du visage, des impacts... Clara n'en donnera jamais d'explications, les quelques interrogations prudentes des intervenants ne faisant que redoubler sa compulsion à répéter inlassablement, frénétiquement, les mêmes dessins, ou à se sauver provisoirement du lieu de l'activité. Une



Le dessin peut faire advenir une parole libératrice
(photo Handicap International)

seule et même parole viendra quelquefois : « *Papa ne voulait pas qu'on parte tout de suite.* » Toutefois, il est clair que la petite fille retrouve une scène, des épisodes traumatiques et que, progressivement, elle en reconstruit la représentation. Cependant, les animateurs de cette activité percevront bien qu'il fallait continuer à accompagner Clara dans ce travail, sans pour autant être trop intrusifs. Il leur fallait aussi tenir

compte de la particularité de ce travail humanitaire. En effet, il se déroulait dans un lieu de refuge commun à de nombreuses familles, éclatées pour la plupart, toutes aussi souffrantes, ce qui faisait caisse de résonance de tous les problèmes. Ils ne pouvaient, à ce moment-là, mobiliser une excessive attention à Clara, objet déjà de beaucoup d'inquiétude. Ils étaient, cependant, plus attentifs aux mouvements de "rapprochement psychique" que la mère de Clara semblait opérer en direction de sa fille. En effet, elle commencera alors à venir sur la terrasse, près de la salle de dessin et s'installera pour tricoter, toujours à l'écart des autres femmes d'ailleurs.

Lentement, elle fera de brèves incursions dans la salle de dessin, se penchant sur ceux de sa fille, sans jamais faire de commentaires, sinon celui du "bien" fait aux enfants dans cette activité. Au bout d'un an, elle recommencera à se maquiller puis à s'habiller plus coquettement et à porter plus d'attention à la tenue vestimentaire de ses enfants. Les dessins répétitifs de Clara vont alors se raréfier et elle va commencer à faire comme les autres enfants : raconter une histoire et l'illustrer. Clara va pouvoir tolérer alors l'investissement régulier d'entretiens avec une collègue locale dont elle semblait apprécier la présence. Cette dernière saura élaborer avec elle un vécu traumatique où Clara aurait assisté à la mort de ses grands-parents, fauchés par un obus sur la route qui menait à leur maison. Ce fut un travail extrêmement douloureux où la distance fut dure à mobiliser pour ne pas empiéter sur la relation très fragilisée à la mère, mais Clara put progressivement séparer sa propre dépression de celle de sa mère. C'est sans doute parce que cette collègue participait à un groupe de supervision, assuré par un thérapeute local que nous avions sollicité, qu'elle tint sa place dans ce processus de restauration (ce groupe ne s'adressait qu'aux thérapeutes et interprètes locaux, pour leur permettre leur propre reconstruction. Nous voulions indiquer par là qu'ils étaient aussi acteurs des soins).

L'année suivante, Clara put aller à l'école. Elle apprivoisa ce nouveau lieu à sa manière, en le soumettant à ses "va et vient" itératifs. C'est cependant en s'appuyant sur la relation à sa thérapeute qu'elle put investir de nouveaux appren-

tissages, sans doute moins prise dans une angoisse catastrophique qui rendait le deuil inélaborable. Sa mère, quant à elle, donnera naissance à une nouvelle petite fille, peu avant le départ de l'équipe de Handicap International, au début de 1996. Elle la prénommera "Jadranska" : "l'Adriatique".

Il serait illusoire de penser que Clara (et sa famille) aient pu être durablement "réparés psychiquement" par cette écoute humanitaire et thérapeutique relativement courte (trois ans), au regard des traumatismes qu'ils ont subis. La rencontre, dans un contexte humanitaire, avec des personnes confrontées à des situations de guerre, est une expérience qui met en jeu les limites de l'activité soignante. La guerre, cette guerre en particulier, occasionne des ruptures des liens sociaux, des liens générationnels, des liens de filiation et des liens des personnes à l'intérieur d'elles-mêmes. Le propre des attaques ethniques est de placer chaque sujet dans une injonction paradoxale. L'autre le reconnaît en lui dénier son droit à l'existence, et ceci dans un même mouvement.

De telles blessures psychiques sont en fait difficilement cicatrisables. Ce début de restauration psychique qu'a entrepris Clara et celui, plus balbutiant, de ses parents, entretient simplement cet espoir qu'ils puissent trouver un sens porté par eux, hors d'une position qui ne serait que celle de victimes. Un travail de re-élaboration psychique demeurera nécessaire pour eux. Plus globalement, il est toujours impérieux qu'une reconnaissance juridique et internationale du traumatisme puisse exister. Sans cela, le risque serait, hors de ces deux conditions, que ces personnes se maintiennent dans l'exacerbation de leur rôle de victimes et ne s'installent que dans des positions masochistes et revendicatrices, voire s'abîment durablement dans des pathologies dépressives graves. ◆

¹⁾ Francis Maqueda, *Carnets d'un psy dans l'humanitaire. Paysage de l'autre*, Toulouse, ÉRÈS, 1998 (prix Psychologie 1998). Et sous la direction de Francis Maqueda, *Traumatismes de guerre. Actualités cliniques et humanitaires*, Hommes et Perspectives, 1999.

La prévention de la maltraitance en périnatalité

SYLVAIN MISSONNIER*
CHRISTIAN ROBINEAU**

*Docteur en psychologie, Maternité du Centre hospitalier de Versailles. A notamment contribué à Ph. Mazet, S. Lebovici (dir.), Psychiatrie périnatale, Paris, Puf, 1998, et à P. Ben Soussan (dir.), Un bébé est battu, Ramonville, Érès, 1998. E-mail : sylmisso@imaginet.fr.

**Psychologue clinicien, Accueil thérapeutique parents-bébé Les Pépinières, Centre médico-psycho-pédagogique du Centre hospitalier de Versailles. Mène actuellement, pour l'Institut de recherche sur la résolution non-violente des conflits (IRNC), une étude sur la dimension psychologique de l'intervention civile. E-mail : christian.robineau@wanadoo.fr.

Les deux auteurs sont membres fondateurs de L'Escabelle, association pluridisciplinaire de recherche et de formation sur la prévention et le soin de l'enfant jeune ou à naître et de sa famille, dont le groupe de travail sur la prévention de la maltraitance est animé par la docteure Alice Viñas.



La périnatalité est l'un des moments privilégiés où la maltraitance peut être efficacement prévenue, dans le cadre d'une collaboration en réseau.

Maltraitance, prévention, périnatalité : trois axes de pratiques et de recherches pour lesquels les professionnels comme le grand public ont depuis deux décennies manifesté un intérêt croissant, et dont la convergence semble à posteriori aller de soi.

La maltraitance, malgré les travaux pionniers de A. Tardieu (pédiatre) en 1860, de P. Parisot (juriste) et L. Caussade (pédiatre) en 1929, ou les premières mesures légales de protection de l'enfance à la fin du XIX^e siècle, a dû attendre la fin des années 70 pour se voir progressivement prise en compte par les professionnels et les pouvoirs publics, aiguillonnés en cela notamment par des pédiatres, essentiellement américains et français. Après le temps de la normalité sociale, de l'indifférence ou du déni, vint alors le temps de la dénonciation. Celle-ci fut — et parfois demeure — nécessaire à la sensibilisation de l'opinion publique, mais certaines de ses dérives médiatisées n'ont pas été sans effets

pervers quant à une compréhension non réductrice de situations toujours complexes et douloureuses pour l'ensemble de leurs protagonistes (enfants, parents, soignants, enseignants, travailleurs sociaux, acteurs du monde judiciaire, etc.). Quoi qu'il en soit, la réalité de la maltraitance paraissant aujourd'hui un peu mieux (re)connue — du moins dans la plupart des pays industrialisés —, peut venir le temps de la prévention.

Pré-venir : venir « avant ». Avant que les situations conflictuelles ne se cristallisent jusqu'à ne plus pouvoir se « résoudre » que dans l'indéfinie répétition d'une violence auto-entretenue. Cette logique incitant à « venir » toujours plus « avant », il était inévitable que l'esquif de la prévention de la maltraitance abordât un jour en terre périnatale. La maigreur persistante des bibliographies sur le sujet en témoigne pourtant : le choc n'en finit pas d'être rude. Si la conjugaison récente des intérêts pour les interactions précoces parents/fœtus/bébé, les « compétences » du nourrisson, les dispositifs thérapeutiques familiaux, la compréhension des processus de répétition transgénérationnels ou l'affinement des expériences de réseaux pluridisciplinaires laisse augurer d'un développement des pratiques en ce domaine, il demeure psychiquement coûteux de se confronter à l'ordinaire de l'impensable : l'idéalité du bébé merveilleux ou de l'ineffable félicité des parents comblés ne cesse en effet, quoi que l'on fasse, de se fracasser sur la cauchemardesque réalité de la petite fille de dix mois violée par son père, du nourrisson bercé trop près du mur un soir d'alcoolisation éperdue ou, moins spectaculaire mais tout aussi tragique, de ces parents si enclos dans leur détresse sociale et affective que leur enfant n'est plus pour eux qu'un objet encombrant auquel ils ne peuvent prêter même l'attention concédée au chien de la maison.

Le pari de la démarche préventive, du moins dans ses aspects primaire et secondaire¹, est de se situer en amont de ces figures du pathétique. Nous voudrions ainsi montrer *a)* en quoi la prévention de la maltraitance trouve dans la périnatalité l'un de ses terrains privilégiés ; *b)* en quoi elle doit s'inscrire, loin de sa dramatisation médiatique, dans le travail plus global et quotidien de la prévention des signes

« ordinaires » de souffrance en périnatalité² ; *c)* en quoi elle ne peut trouver sa pleine réalisation que dans une collaboration en réseau pluridisciplinaire. Notre argumentation s'appuiera sur une présentation détaillée de la maltraitance en périnatalité, peu familière au grand public (ceci justifiant le côté parfois très didactique de notre propos, que nous prions par avance le lecteur de bien vouloir excuser).

I / La périnatalité

1 — La parentalité

La parentalité se définit comme « *l'ensemble des représentations, des affects et des comportements du sujet en relation avec son ou ses enfants, que ceux-ci soient nés, en cours de gestation ou non encore conçus* »³. Même si une « photographie » de cette constellation individuelle peut être effectuée à un moment donné, cette notion se réfère avant tout à un processus : le « devenir parent ». Ce développement traverse l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte, et conjugue indissociablement une histoire adaptative biologique unique et des interactions avec un environnement social et culturel spécifique.

« L'attente et l'arrivée d'un enfant [...] sont pour les parents [...] des moments de réorganisation psychique massive. »

S. M. et C. R.

La parentalité englobe — éventuellement — la synergie biologiquement féconde de deux évolutions singulières : celles d'un devenir mère et d'un devenir père⁴. Quand elle se produit, cette alliance biopsychique génère un point de contact entre deux arbres généalogiques. La nouvelle lignée parentale s'enracine dans l'histoire des générations successives des deux lignées grand-parentales. Dans cette cascade des générations, « *le programme conscient est toujours infiltré de traits inconscients qui vont faire retour dans cet étranger familier : l'enfant* »⁵. De fait, cette infiltration

intergénérationnelle⁶ se cristallise électivement pendant la période périnatale.

2 — Parentalité et périnatalité

Le terme de périnatalité a ici un sens chronologique distinct de celui usité habituellement en périnatalogie où il désigne « *16 semaines, qui s'étendent de la 28^e semaine de vie intra-utérine au 7^e jour de vie postnatale* »⁷.

Dans le champ de la santé mentale, la notion chronologique propre de périnatalité se définira comme un segment du processus intergénérationnel de parentalité présent, sous différentes formes évolutives, à chaque âge de la vie chez tout un chacun⁸. Dans le cadre de ce *continuum*, la périnatalité englobera la période comprise entre l'hypothétique projet parental d'enfant et la fin de la deuxième année du nourrisson.

Selon cette conception, la périnatalité constitue seulement une séquence du processus de parentalité, mais ô combien générique : elle vient mettre à jour l'interrogation sur les origines et donc la place de la violence fondamentale (*voir paragraphes II et III*).

II / La maltraitance en périnatalité

1 — Définitions et chiffres

Définir la maltraitance est œuvre peu aisée. Variables historiquement, géographiquement, culturellement, ses limites en effet sont modulées par l'évolution du statut de l'enfant dans la société, les traditions éducatives, le degré de tolérance sociale à la violence, les systèmes idéologiques des professionnels et les connaissances que ceux-ci acquièrent progressivement, etc. Le risque est alors d'osciller entre deux définitions : l'une qui englobe toutes les atteintes à l'intégrité physique ou psychique (notamment celles trouvant leurs sources dans les registres économique, politique, social, sanitaire, etc.) mais qui « *interdit d'appréhender concrètement les problèmes de dépistage, de signalement, de prise en charge et de prévention* »⁹ ; l'autre, plus limitati-

ve, ne mettant l'accent que sur les aspects les plus spectaculaires de la maltraitance.

Nous retiendrons ici, pour imparfaite qu'elle soit, la distinction proposée par l'ODAS, qui tend aujourd'hui à faire référence¹⁰. L'enfant maltraité est ainsi celui qui est « *victime de violences physiques, cruauté mentale, abus sexuels, négligences lourdes ayant des conséquences graves sur son développement physique et psychologique* ». L'enfant en risque est celui « *qui connaît des conditions d'existence qui risquent de mettre en danger sa santé, sa sécurité, sa moralité, son éducation, ou son entretien, mais qui n'est pas pour autant maltraité* ». Le groupe des enfants en danger est constitué par l'*« ensemble des enfants maltraités et des enfants en risque »*.

Malgré les multiples problèmes théoriques, méthodologiques et pratiques que pose une quantification vraisemblable de la maltraitance, les efforts intensifs menés depuis cinq ans pour construire un dispositif de repérage crédible commencent à porter leurs fruits, et les chiffres annuellement fournis par l'ODAS (*cf. encadré, page 52*) tendent vers une fiabilité de plus en plus grande¹¹.

Il faut pourtant souligner que les données propres à la période périnatale manquent encore singulièrement de finesse : *a)* à l'exception de l'étude de J.-Y. Diquelou à Draguignan¹², aucun élément n'est disponible, à notre connaissance, à propos des maltraitances anténatales (non reconnues par la loi) ; *b)* les chiffres annuels de l'ODAS sont fournis tous âges confondus ; *c)* certains actes sont difficilement repérables, soit en raison du caractère secret de leur contexte même — ainsi le néonaticide¹³ est-il souvent commis par la mère après un accouchement clandestin —, soit en raison de la difficulté à identifier les causes des faits observés — ainsi des « morts inexplicées » du nourrisson — ou les faits eux-mêmes — les abus sexuels, par exemple, laissent le plus souvent peu de traces matérielles ; *d)* les chiffres disponibles en la matière sont issus d'études étrangères, ou datées, ou trop locales pour prétendre à la généralisation, et fortement contradictoires dans leurs résultats. Ces manques témoignent, à eux seuls, du caractère encore largement inexploré du champ de recherche et de pratiques ici présenté.

Enfance en danger : statistiques

TABLEAU 1 : Évolution des signalements (France métropolitaine)

| | 1994 | 1995 | 1996 | 1997 | 1998 |
|---|--------|--------|--------|--------|--------|
| Enfants maltraités | 17 000 | 20 000 | 21 000 | 21 000 | 19 000 |
| Enfants en risque | 41 000 | 45 000 | 53 000 | 61 000 | 64 000 |
| Total des enfants en danger | 58 000 | 65 000 | 74 000 | 82 000 | 83 000 |
| Transmissions judiciaires | 31 000 | 36 000 | 42 000 | 49 500 | 49 000 |
| Pourcentage Transmissions/signalements | 53 % | 55 % | 57 % | 60 % | 59 % |

TABLEAU 2 : Enfants maltraités selon le type de mauvais traitement principal

| | 1995 | 1996 | 1997 | 1998 |
|------------------------------|--------|--------|--------|--------|
| Violences physiques | 7 000 | 7 500 | 7 000 | 7 000 |
| Abus sexuels | 5 500 | 6 500 | 6 800 | 5 000 |
| Négligences graves | 7 500 | 7 000 | 5 400 | 5 300 |
| Violences psychologiques | | | 1 800 | 1 700 |
| Total des enfants maltraités | 20 000 | 21 000 | 21 000 | 19 000 |

RAPPEL DES DÉFINITIONS

Enfant maltraité : victime de violences physiques, cruauté mentale, abus sexuels, négligences lourdes ayant des conséquences graves sur son développement physique et psychologique.

Enfant en risque : connaît des conditions d'existence qui risquent de mettre en danger sa santé, sa sécurité, sa moralité, son éducation, ou son entretien, mais qui n'est pas pour autant maltraité.

Enfants en danger : enfants maltraités + enfants en risque.

Transmission judiciaire : signalement reçu par l'Aide sociale à l'enfance et transmis au Parquet.

COMMENTAIRES

Ces chiffres rendent compte des signalements administratifs (adressés à l'Aide sociale à l'enfance) et non de ceux directement adressés au Parquet (le nombre total de ceux-ci est inconnu à ce jour). Pour l'année 1998, les données de 80 départements ont pu être exploitées.

La stabilisation puis la baisse récente des signalements pour maltraitance sont surtout liées à la diminution des signalements pour

abus sexuels, dont le nombre avait préalablement fortement cru, en lien avec la surmédiatisation de ce phénomène (affaire Dutroux, notamment).

À l'inverse, le nombre de signalements d'enfants en risque continue d'augmenter, ceci étant à mettre en relation avec deux processus : d'une part, la formation renforcée des professionnels et la sensibilisation de l'opinion publique ; d'autre part, la précarisation et la destructuration croissantes de nombreuses familles.

Par ailleurs, les transmissions judiciaires concernant les cas de maltraitance sont en légère diminution, tandis que celles concernant les enfants en risque sont en constante augmentation, comme si la judiciarisation paraissait l'ultime recours des professionnels quand prévention, aide sociale ou soin sont mis en échec par la désintégration sociale et la précarité des moyens disponibles.

SOURCE : La Lettre de l'Observatoire national de l'enfance en danger, n° 10, septembre 1999. Cette lettre est disponible sur demande à l'Observatoire national de l'action sociale décentralisée (ODAS) : 37, bd Saint-Michel, 75005 Paris. Tél. : 01 44 07 02 52. Fax : 01 44 07 02 62.
E-mail : mailto:com@odas.net. Tous les numéros sont intégralement téléchargeables sur le site de l'ODAS : <http://www.odas.net>.

2 — Sémiologie et processus

En prénatal, nous dirons, avec J.-Y. Diquelou¹⁴, qu'un « *fœtus maltraité ou en risque de maltraitance est celui qui est victime de traumatismes physiques ou chimiques, intentionnellement provoqués, de négligences conduisant à une altération de son développement, ou d'absence d'intérêt ou d'investissement parental compromettant l'environnement affectif lors de sa naissance* ». Hormis certaines situations de maltraitance fœtale avérée (coups portés dans le ventre maternel, mères alcooliques et/ou toxicomanes), il s'agira plutôt d'être vigilant aux facteurs de risque parentaux¹⁵ dont les grands chapitres seront notamment l'âge maternel, la grossesse non déclarée et/ou non suivie, les antécédents de maltraitance chez les parents ou les frères et sœurs, la vulnérabilité psychique, les antécédents psychiatriques, les conditions socio-économiques défavorisées, les grossesses multiples, les pathologies obstétricales pouvant altérer les interactions précoces.

En postnatal, si certaines configurations cliniques sont assez caractéristiques de la maltraitance — par exemple le syndrome de Silverman (fractures multiples et d'âges différents), le syndrome du « bébé secoué » (hémorragies rétiennnes et hématome sous-dural ou sous-arachnoïdien sans lésions traumatiques externes), la présence de maladies sexuellement transmissibles, etc. —, la plupart du temps, les signes n'en sont pas spécifiques. C'est donc à une large gamme d'éléments qu'il faudra simultanément être attentif : *a) les signes de lésions physiques ; b) les signes fonctionnels : troubles de l'alimentation, du sommeil, etc. ; c) l'état somatique général et la dynamique du développement ; d) les modalités comportementales et relationnelles : évitement du contact ou au contraire avidité affective non différenciée selon les personnes auxquelles elle s'adresse, retrait dépressif ou agitation anxieuse ; e) les caractéristiques des interactions parents-bébé : exagérément conflictuelles, discontinues, sollicitées toujours par un seul des partenaires, marquées par l'indifférence ou par des stimulations hyperexistantes, ne laissant pas de place au père ; f) le discours des parents : absence d'empathie et de culpabilité, contradictions entre les parents dans le récit des faits, expression d'un sen-*

timent d'« incompétence » parental ou d'irritation face à un bébé présenté comme « difficile » ; g) les antécédents : pré-maturité, grossesse non suivie, séparations précoces parents-bébé, hospitalisations répétées, morts non expliquées dans la fratrie ; h) la situation familiale : monoparentalité, inoccupation professionnelle, isolement social et familial, etc. (la liste n'est évidemment pas limitative¹⁶).

Comme le souligne justement P. Ben Soussan : « *La maltraitance est toujours le symptôme terrible de la souffrance infantile enclose dans l'adulte devenu géniteur.* »¹⁷ Or l'attente et l'arrivée d'un enfant — notamment le premier — sont pour les parents, individuellement et en tant que couple, des moments de réorganisation psychique massive ouvrant, selon les cas, à une maturation ou à une évolution pathologique plus ou moins sévère. La notion de « transparence psychique » rend compte d'une facette caractéristique de cet état maternel où la censure du refoulement se fait plus lâche et où les souvenirs enfouis affluent à la conscience beaucoup plus facilement que d'ordinaire¹⁸. De manière générale, la grossesse et les premières rencontres avec l'enfant sont pour les deux parents une période de reviviscence intense de leurs conflits infantiles non résolus, de réactivation des représentations qu'ils ont construites au fil du temps concernant la qualité des liens entretenus, enfants, avec leurs propres parents, de mise à l'épreuve de leur possibilité de s'identifier à de « bons » modèles parentaux, notamment face à d'éventuelles complications de la grossesse ou de l'accouchement, à des défaillances de l'environnement familial ou social, ou à certaines caractéristiques du nouveau-né ou de la relation instaurée avec celui-ci (anomalie fœtale, maladie, cris envahissants, difficultés d'alimentation ou de sommeil, etc.). Que l'accumulation des souffrances ainsi réactivées devienne par trop brûlante, et la situation sera mûre pour l'embrasement.

Néanmoins, les fantasmes parentaux de maltraitance, banals en cette période, ne nous semblent pas devoir être interprétés systématiquement comme annonce d'une inéluctable maltraitance de l'enfant qui vient. Si certains peuvent être entendus comme souvenirs plus ou moins masqués de maltraîances infligées aux parents dans leur enfance, d'autres nous

paraissent être davantage l'expression d'une réactivation de la violence fondamentale¹⁹ inhérente à la condition humaine.

Cette notion a fait l'objet de tant de contresens qu'il n'est pas inutile d'en rappeler précisément la définition. Il s'agit, pour Bergeret, d'un instinct, autrement dit d'une tendance universelle et innée, présente ainsi dès les débuts de la vie et dont la visée, purement défensive, est la survie, l'auto-conservation, la protection du sujet face aux menaces que fait peser sur lui son environnement. « *La manifestation de cette violence, [...] même quand elle s'exprime en acte, n'accorde aucune place au plaisir ni à la haine* »²⁰, ni à une quelconque « méchanceté ». L'objet sur lequel elle s'exerce n'est même pas pleinement différencié mais seulement perçu, dans une logique binaire archaïque « lui ou moi », comme un vague « non-soi ». Dans les cas favorables, l'énergie de ce dynamisme vital va se mettre au service des pulsions sexuelles et de l'épanouissement relationnel, et la violence fondamentale va persister comme un héritage archaïque susceptible néanmoins de se manifester à nouveau dans certaines conditions — notamment l'arrivée d'un enfant. À l'inverse, quand le courant violent se voit *secondairement* érotisé, on parlera d'*agressivité*. Celle-ci suppose donc un certain plaisir (inconscient ou non) de la nuisance, elle s'exerce à l'égard d'un objet différencié qui possède une place repérable dans l'imaginaire du sujet, et elle met en jeu l'ambivalence affective, c'est-à-dire la capacité d'aimer et haïr simultanément le même objet²¹.

Ainsi peut être considérée comme résurgence non pathologique et fréquemment réversible (d'autant plus en cas d'étayage adapté) de la violence fondamentale ces « *peurs survenant chez les jeunes mères craignant de ne pouvoir maîtriser, par une opération seulement mentale et sans tomber dans le passage à l'acte, les prises de conscience momentanées d'un secteur imaginaire infanticide existant chez toutes les mères* »²². De même, nous semble-t-il, peut souvent être entendue comme appel à l'aide anticipatoire l'expression de ces dix-sept raisons qu'a une mère de haïr son enfant jadis recensées par D.W. Winnicott²³.

Pour autant, « *si les héritages psychiques sont le gage de la conservation des acquisitions et du potentiel spirituel de*



l'humanité, ils transmettent aussi aux enfants la charge de surmonter les questions restées en souffrance dans l'inconscient de leurs géniteurs et de leurs aïeux »²⁴. L'on peut expliquer de cette manière ce qui est si médiatisé aujourd'hui sous le nom de « *répétition-transgénérationnel-le-de-la-maltraitance* ». N'oublions cependant pas deux choses. D'une part, le concept de transgénérationnel²⁵ ne s'applique pas, loin de là, qu'à la maltraitance. Celle-ci peut être mise en acte, par exemple, lorsque l'enfant est mis en situation d'avoir à incarner, pour ses parents, un aïeul détesté, et voit ainsi déferler sur lui des mouvements haineux et agressifs qui, inconsciemment, s'adressent en fait à un autre. Mais les « *fantômes* », les « *cadavres dans le placard* » ou, plus banalement, les projections parentales sur l'enfant (dont le choix du prénom n'est que l'élément le plus manifeste), la nécessité, pour saisir les conflits inconscients d'un sujet, de

prendre en compte les processus de filiation psychique sur plusieurs générations, tout cela relève de conceptions psychologiques et psychopathologiques très ordinairement utilisées aujourd’hui. D’autre part, soulignons que la répétition de la maltraitance n’est en rien inéluctable : ainsi se justifie notamment l’action préventive.

III / Quelle prévention ?

La prévention et la parentalité ont une frontière commune : l’anticipation. Une stratégie humaniste de prévention cherche à éviter l’actualisation d’un risque potentiel, de même qu’un parent « suffisamment bon » tente de prévenir la survenue d’une dysharmonie développementale. Cette communauté fonctionnelle illustre bien la convergence naturelle des préventions institutionnelle et parentale lors d’une période de charnière où la créativité et la vulnérabilité sont transitoirement amplifiées chez tous les acteurs en présence.

Une anticipation adaptée, gage de périnatalité psychique tempérée, signe une relativement bonne intégration de la violence fondamentale, mise transitoirement en exergue ; la maltraitance est ici positivement anticipée, c'est-à-dire spontanément prévenue. Une anticipation parentale en souffrance par excès, par carence ou par désinvestissement traduit une intégration problématique de la violence fondamentale ; la maltraitance, sous la forme d’une dysharmonie parent/embryon/fœtus/bébé conflictuellement saturée, n’est pas prévenue, elle s’actualise. Comme un deuxième filet, la prévention institutionnelle devrait alors, dans le meilleur des cas, contenir cette anticipation parentale inefficace en se souciant d’emblée de ne pas jeter la base d’une dépendance aliénante ultérieure.

Pour être « sur mesure », cette prévention institutionnelle doit s’adapter aux profils toujours uniques de l’anticipation individuelle et conjugale parentale. En ce sens, une stratégie de prévention presuppose donc d’abord une action d’évaluation « tout venant » de l’anticipation des modifications de la parentalité et de l’accueil du nouveau-né.

1 — En prénatal

Le premier défi d’une prévention des signes de souffrance somatopsychiques de cette anticipation à l’occasion du suivi de grossesse, c’est l’accueil bienveillant du « questionnement parental » verbalisé et/ou agi.

Or, trop souvent, les légitimes et souhaitables angoisses anticipatrices de la violence fondamentale (angoisses faisant fonction de signal et permettant un ajustement) sont ignorées ou *a priori* perçues par les soignants comme les marques d’une agressivité pathologique. Scotomisées, objet d’un racisme ordinaire ou psychiatrisées, ces traces de prévention et d’acuité parentale trouvent trop souvent comme principal obstacle à leur maturation les mécanismes de fermeture défensive des professionnels eux-mêmes²⁶.

Les groupes de préparation à la naissance animés par des soignants sensibilisés à la santé mentale périnatale sont le lieu privilégié de l’élaboration des vertiges existentiels propres à la reviviscence de la violence fondamentale : « *J’ai honte, je fume plus depuis que je suis enceinte !* » ; « *Serai-je capable de m’occuper correctement de mon bébé ? J’ai rêvé plusieurs fois que je le laissais tomber* » ; « *Comment vais-je réagir s’il crie toutes les nuits ? Mon sommeil, c’est sacré !* ». Ces groupes permettent aussi ponctuellement une orientation vers un psychothérapeute quand l’angoisse n’est pas psychologique mais psychopathologique. Toutefois, le paradoxe reste le suivant : bien souvent, les parents qui, de notre point de vue, en auraient le plus besoin ne participent pas à ces groupes. De ce constat, s’impose la nécessité d’une prévention authentiquement « tout venant », c'est-à-dire s’enracinant dans les procédures coutumières du suivi de grossesse (consultations, échographies²⁷) où les formes de détresse explicites mais aussi implicites (demandes masquées) seront prises en compte²⁸.

2 — En postnatal

Selon nous, et en contraste avec bon nombre d’actions préventives engagées²⁹, la prévention postnatale de la maltraitance n’a de sens que comme un projet indissociable

d'une action plus large : l'accompagnement périnatal de la parentalité. Face à la mère, au père, au nouveau-né, le post-partum gagne à être cliniquement appréhendé à la lumière de la période pré-natale et, plus généralement, de l'histoire individuelle, conjugale, familiale, générationnelle. Cette approche périnatale doit, à notre sens, envisager la personne dans sa globalité au prix du dépassement de clivages dogmatiques chez les soignants : psyché/soma, « normal »/pathologique, gynécologues obstétriciens/pédiatres, soignants du pré-natal/soignants du postnatal...

La prévention en post-partum est, elle aussi, un projet collectif mobilisant une myriade de professionnels : elle s'organise autour des soins attentifs de suites de couche, de puériculture et de l'intendance. C'est à partir de ces échanges que les soignants peuvent observer et soutenir la plasticité adaptative de la famille. Toujours singuliers, évolutifs, analysés et formalisés collégialement, ces soins constituent la meilleure trame préventive de la maltraitance.

Dans la plupart des cas, en accord avec les données pré-natales, l'enfant imaginé par les parents, sur la base de leurs propres conflits avec les grands-parents, est suffisamment souple pour négocier l'épreuve de la réalité néonatale. Cependant, avec une fréquence qui légitime notre plaidoyer, un accompagnement psychologique se justifiera quand la confrontation parentale au nouveau-né met en scène une anticipation inadaptée s'inscrivant souvent dans la filiation contraignante de conflits générationnels non résolus.

3 — Les conditions d'existence de cette prévention

La pluridisciplinarité — parfois dans sa féconde conflictualité — constitue selon nous le socle de cette démarche. La collaboration « somaticiens »/« psys » dans les équipes (mais aussi en libéral) offre en effet une promesse préventive si elle matérialise une orientation commune. Cette collaboration ne signifie nullement, dans notre esprit, sous-traitance aux « psys », de la part des « somaticiens », de tout ce qui touche aux avatars psychopathologiques de l'anticipa-

tion. *A contrario*, cet axe préventif révélera sa fertilité s'il est un dénominateur commun que chacun occupera avec un éclairage singulier, reflet de sa formation, de son histoire.

De l'investissement partagé de cette diagonale, pourra naître avant tout une collaboration indirecte (autrement dit visant en premier lieu un soutien de l'équipe) avec le psychologue ou le psychiatre, que celui-ci travaille dans la maternité même ou, par exemple, au sein d'une consultation psychiatrique ou pédopsychiatrique proche. Les conversations téléphoniques ou de couloir, les échanges aux réunions seront la base de la métabolisation quotidienne des ondes de choc de la violence en présence. En proposant, sans l'imposer, une interrogation plus ou moins formalisée sur le vécu des soignants, ce partage pluridisciplinaire permet d'y mettre du sens et de lutter contre l'inertie opératoire défensive du clivage corps/esprit que la haute technicité et des formations biaisées alimentent. De fait, la prise de conscience, toujours à reconquérir, du fait que les soignants sont affectés, dans leur fonctionnement individuel et collectif, par les situations parfois dramatiques qu'ils rencontrent est toujours la condition d'une réponse efficace *parce que* technique et humainement adaptée.

Selon notre expérience, les interventions directes du « psy » auprès des femmes, des familles ne doivent pas se substituer aux soins entrepris ou sanctionner leur éventuel échec. Elles trouvent plutôt leur pertinence à s'inscrire en continuité avec une réflexion pluridisciplinaire en amont qui peut être parfois avantageusement évoquée explicitement par les soignants aux parents, pour éviter ce qui pourrait n'être sans cela qu'un brutal « envoi au psy ». L'action directe de ce dernier devra donc toujours, à notre sens, être inaugurée par une riche moisson d'informations auprès de soignants sensibilisés à la psychologie et à la psychopathologie périnatales de la parentalité. En retour, le travail direct de ce spécialiste prendra, comme pour ses collègues, sa place en relation constante avec le projet commun du service.

Enfin, cette prévention à la maternité — lieu sur lequel nous avons ici centré notre propos — est indissociable d'une sensibilisation et d'une implication de tous les profession-

Bioéthique : la tentation de l'enfant parfait

Les chercheurs mettent actuellement la dernière main à la carte du génome humain (nos quelque 100 000 gènes) : une nouvelle ère commence. Parmi ses bénéficiaires potentiels, les futurs parents. Non seulement ils vont pouvoir repérer les « défauts » des fœtus, mais aussi, un jour, corriger une prédisposition à une maladie comme le cancer du sein, voire « renforcer » certains traits physiques ou comportementaux jugés souhaitables.

Pourquoi les parents ne profiteraient-ils pas à plein de ces technologies pour donner naissance à « l'enfant de leurs rêves », rayonnant de santé et de talents ? Un dangereux fantasme se profile derrière ce bel espoir, affirment des voix parmi les communautés bioéthique et scientifique, les mouvements féministes, les organisations de défense des handicapés. La génétique va-t-elle conduire à de nouvelles formes d'eugénisme ? Si ce terme, lourd de sombres connotations historiques, déifie toute définition simple, il impose de réfléchir aux dangers des tentatives d'« amélioration » génétique de l'espèce humaine.

Aux États-Unis par exemple, les conceptions que les parents ont de leur progéniture sont largement influencées par des intérêts commerciaux. En Chine, les tensions démographiques alimentent un débat sur une loi controversée qui vise à limiter le nombre de handicapés. En Inde, la discrimination culturelle contre les filles conduit les parents aux pires excès pour avoir des garçons. Au Royaume-Uni, patrie de Dolly, les appréhensions en ce qui concerne le clonage humain sont des plus vives. En Allemagne, l'ombre du passé inspire la plus grande prudence dans tout le champ des biotechnologies.

Caprices de parents, culte de la compétition et illusion diverses ne doivent pas nous faire oublier que la personnalité n'est qu'en partie seulement déterminée par le patrimoine génétique.

François Vaillant, d'après *Le Courier de l'Unesco* de septembre 1999

nels concernés (membres des équipes de néonatalogie³⁰, de pédiatrie, de lieux d'accueil, de pédopsychiatrie, de psychiatrie, médecins de ville, intervenants de l'Aide sociale à l'enfance (ASE), justice, police, politiques (conseil général en particulier)...). Cette prévention « tout venant » ne se réalisera qu'en réseau. ◆

1) On différencie classiquement la prévention *primaire*, qui vise à améliorer le milieu de vie afin d'éviter l'apparition d'une pathologie, la prévention *secondaire*, qui consiste en un dépistage le plus précoce possible des troubles ayant que ceux-ci ne s'organisent sur un mode fixé, et la prévention *tertiaire*, dont le but est de réduire les séquelles d'une pathologie, sa chronicisation ou son retentissement sur l'entourage du sujet.

2) Cf. Collectif, *Signes de souffrance en périnatalité*, Actes de la journée d'étude de L'Escabelle, Versailles, 15 octobre 1999, à paraître début 2000.

3) S. Stoleru, M. Moralès-Huet, *Psychothérapies mère-nourrisson dans les familles à problèmes multiples*, Paris, Puf, 1989, p. 49.

4) S. Missonnier, article « Parentalité », Glossaire, in M. Soulé, L. Gouraud, S. Missonnier, M.-J. Soubieux et al., *L'Échographie de la grossesse : les enjeux de la relation*, Ramonville, Érès/Star film, 1999, pp. 275-276.

5) M. Bydlowski, « Devenir mère pour la première fois », *Gynécologie et psychosomatique*, 1991, n° 1, p. 24.

6) S. Lebovici, « Les liens intergénérationnels (transmission, conflits). Les interactions fantasmatisques », in S. Lebovici, F. Weil-Halpern, *Psychopathologie du bébé*, Paris, Puf, 1989, pp. 141-148.

7) C. Régnier, « La périnatalogie en France en 1994 », *Archives de pédiatrie*, 1995, n° 2, p. 105.

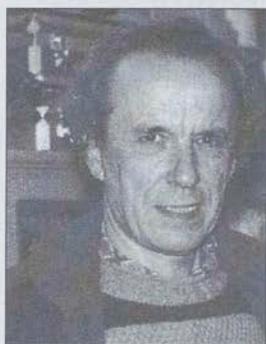
8) S. Missonnier, article « Parentalité », op. cit.

- 9) M. Manciaux et al., *Enfances en danger*, Paris, Fleurus, 1997, p. 156. Ce volumineux ouvrage est, à notre connaissance, la synthèse la plus complète publiée à ce jour sur les multiples aspects du problème de la maltraitance.
- 10) Observatoire national de l'action sociale décentralisée, *L'Observation de l'enfance en danger : guide méthodologique*, Paris, ODAS Éditeur, 1994.
- 11) Pour une évaluation de l'état actuel du dispositif de repérage, cf. E. Bellamy, M. Gabel, H. Padieu, *Protection de l'enfance : mieux connaître les circuits, mieux comprendre les dangers*, Paris, ODAS/SNATEM, 1999. Sur les obstacles méthodologiques à une quantification de la maltraitance, cf. M. Manciaux et al., *Enfances en danger*, op. cit., chap. 3 et 4.
- 12) J.-Y. Diquelou, « La prévention de la maltraitance précoce des nourrissons, la prise en charge en milieu obstétrical », in *Maternité de l'an 2000, qu'en sera-t-il ?*, Euroforum, Paris-Bercy, 28 et 29 septembre 1995.
- 13) Néonaticide : meurtre ou assassinat d'un enfant de moins de trois jours.
- 14) J.-Y. Diquelou, « La prévention de la maltraitance précoce des nourrissons, la prise en charge en milieu obstétrical », op. cit.
- 15) On trouvera une revue détaillée de ces « clignotants » dans S. Missonnier, « Parents, nouveau-nés, soignants entre créativité et vulnérabilité », in S. Mimoun (dir.), *Traité de gynécologie-obstétrique psychosomatique*, Paris, Flammarion, 1999, pp. 257-271.
- 16) Sur ces aspects sémiologiques, cf. M. Manciaux et al., *Enfances en danger*, op. cit., chap. 5, et M. Lamour, M. Barraco, *Souffrances autour du berceau*, Paris, Gaëtan Morin, 1998.
- 17) P. Ben Soussan, « Le petit enfant est battu sur son tutu tout nu », in *Un bébé est battu*, Ramonville, Érès, 1998, p. 21. Faute de place, nous nous cantonnerons, dans cet article, à la maltraitance familiale. Ceci ne doit pas faire oublier la maltraitance institutionnelle et, notamment, la surviolence parfois causée par l'intervention des structures thérapeutiques, d'aide sociale ou judiciaires. Un effort massif reste en effet à accomplir dans ce domaine. Cf. par exemple M. Vial-Courmont, « La maltraitance institutionnelle du nouveau-né », in M. Gabel et al., *Maltraitances institutionnelles*, Paris, Fleurus, 1998, pp. 179-193.
- 18) M. Bydlowski, « La transparence psychique due à la grossesse », in *La Dette de vie*, Paris, Puf, 1997, pp. 91-99.
- 19) J. Bergeret, *La Violence fondamentale*, Paris, Dunod, 1984.
- 20) J. Bergeret, « Les destins de la violence en psychopathologie », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 1995, n° 18, p. 23.
- 21) Deux remarques susceptibles d'intéresser spécialement les lecteurs d'ANV : d'une part, cette différenciation violence/agressivité conduit très logiquement Bergeret — l'un des rares psychanalystes à s'être intéressés, même marginalement, à la non-violence — à considérer Gandhi non comme « agressif » mais comme « violent », aucun plaisir n'étant apparemment retiré par celui-ci des souffrances qu'il s'inflige (grèves de la faim, par exemple) ou de celles causées à ses adversaires (cf. J. Bergeret, *La Violence et la vie*, Paris, Payot, 1994, pp. 93-95) ; d'autre part, certains rapprochements seraient à étudier entre le couple violence/agressivité chez Bergeret et d'autres oppositions plus familières aux lecteurs de cette revue : agressivité bénigne/agressivité maligne (E. Fromm), combativité/agressivité (D. Van Caneghem, reprise par J. Semelin), agressivité/violence (J.-M. Muller). Notons que les termes de ce dernier binôme sont utilisés en des sens quasi inverses de ceux proposés par Bergeret (pour autant que les modèles théoriques utilisés soient comparables).
- 22) J. Bergeret, *La Violence fondamentale*, op. cit., p. 173.
- 23) D.W. Winnicott, « La haine dans le contre-transfert » (1947), trad. fr. in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1983, p. 56. Cf. également F. Sirol, « La haine pour le fœtus », in M. Soulé et al., *L'Échographie de la grossesse : les enjeux de la relation*, op. cit., pp. 189-213.
- 24) S. Tisseron, « La psychanalyse à l'épreuve des générations », in S. Tisseron (dir.), *Le Psychisme à l'épreuve des générations*, Paris, Dunod, 1997, p. 3.
- 25) Cf. l'utile mise en perspective qu'en a proposée B. Golse, « Le concept de transgénérationnel », *Le Carnet psy*, 1995, n° 6, pp. 10-16.
- 26) S. Missonnier, « Eloge de l'angoisse », in M. Dugnat (dir.), *Grossesse et naissance : le passage*, Ramonville, Érès, 1997, pp. 61-82.
- 27) Cf. M. Soulé, L. Gouraud, S. Missonnier, M.-J. Soubieux et al., *L'Échographie de la grossesse : les enjeux de la relation*, op. cit.
- 28) Dans ce contexte, on comprendra aisément l'importance cruciale du facteur de risque « grossesse non suivie et/ou non déclarée » pour notre sujet. Une recherche ciblée sur ce « clignotant » est actuellement en cours dans la maternité de notre hôpital.
- 29) Outre le travail de J.-Y. Diquelou, soulignons une remarquable exception, en Belgique : C. Marneffe, « La maltraitance dans la petite enfance : une prévention dès avant la naissance » in M. Robin, I. Casati, D. Candilis-Huisman (dir.), *La Construction des liens familiaux pendant la première enfance. Approches francophones*, Paris, Puf, 1995, pp. 269-286.
- 30) En cas d'hospitalisation et de transfert du bébé, la collaboration maternité/néonatalogie est un maillon essentiel d'un réseau préventif de la maltraitance précoce. Ce type de séparation néonatale et les séjours en néonatalogie sont des facteurs de risque établis de maltraitance parentale précoce.

La souffrance des enfants

Histoire d'une découverte et de sa négation

OLIVIER MAUREL*



Des enfants ont toujours été maltraitée, mais les résistances persistent à travers les âges pour innocenter les adultes auteurs de ces souffrances.

« Pour reconnaître et intégrer une vérité monstrueuse concernant notre passé collectif, il nous faudra beaucoup de temps, comme dans une thérapie. Car nous risquons, sans cela, de voir le refoulement se renforcer encore. Nous aurons besoin encore longtemps d'illusions, d'étais, de bâquilles pour nous permettre d'affronter successivement de nouveaux aspects douloureux de la vérité, jusqu'à ce que nous puissions percevoir enfin, sans rien dissimuler, la situation de l'enfant telle qu'elle est. »

Alice Miller, *Abattre le mur du silence*, p. 18.

La plupart des enfants ont été, pendant des millénaires, cruellement maltraités. Et leur souffrance était souvent considérée avec indifférence par les adultes, et même justifiée et entretenue par eux. L'attitude des adultes à l'égard de l'excision ou des mariages forcés dans les pays où on les pratique donne une idée de ce comportement. La mise à jour progressive de cette souffrance s'est heurtée à des résistances opiniâtres. Toutes sortes de stratégies ont été utilisées pour endiguer ces révélations, pour innocenter les responsables de ces souffrances et pour retourner l'accusation contre les enfants eux-mêmes. C'est

*Enseignant, spécialiste des problèmes liés à la maltraitance des enfants.

l'histoire d'une partie de cette découverte progressive que cet article ébauche.

La souffrance des enfants : géologie du continent ignoré

Les primates les plus proches de nous, s'ils ont été élevés eux-mêmes dans de bonnes conditions, respectent instinctivement les besoins de leurs petits et tolèrent leur turbulence. Nos ancêtres lointains ont dû en faire autant avant de devenir tout à fait des hommes.

Le malheur des enfants a sans doute commencé au moment où l'adaptation aux règles culturelles complexes créées par les hommes pour leur survie est devenue la norme. Les adultes ont alors infligé aux enfants toutes sortes de sévices : rites d'initiation, mutilations diverses, dont de nombreuses sexuelles (subincision, castration, émasculation, infibulation, excision, clitoridectomie, circoncision — ces quatre dernières toujours en usage avec l'assentiment bienveillant des mères et des pères), déformations physiques, immobilisation forcée (dans des maillots serrés ou, en Chine, dans des jarres emplies de sable), et, dans presque toutes les sociétés, sacrifices d'enfants¹. Mais aussi violences "éducatives" (parmi lesquelles coups de bâton, de verge, de férule, de fouets, de pied, de poing, fessées, gifles, tirages d'oreilles ou de cheveux², enfermement, humiliations diverses). Sans compter, bien sûr : infanticides, expositions, abandons, prostitution, esclavage, travail forcé, abus sexuels, mise en nourrice souvent équivalente à une mise à mort, violences sadiques et toutes les carences liées à ces traitements. Aucune autre fraction de l'humanité, même pas les femmes ni les esclaves, n'a été soumise à de tels traitements³.

Avec le développement des civilisations gréco-latines et judéo-chrétiennes, ont disparu peu à peu mutilations et sacrifices rituels (sauf l'excision et la circoncision encore largement pratiquées). Mais les châtiments corporels sont encore en usage. Quant aux abus sexuels, ils sont longtemps restés la partie la plus secrète, mais non la moins importante, du continent de la souffrance des enfants.

Rousseau et les punitions corporelles

Jean-Jacques Rousseau, auteur du livre de pédagogie le plus marquant du XVIII^e siècle, *Émile*, conseillait aux précepteurs de « *n'infliger aucune espèce de châtiment aux enfants* », non pas pour épargner leur sensibilité, mais parce que l'enfant, « *dépourvu de toute moralité dans ses actions, ne peut rien faire qui soit moralement mal, et qui mérite ni châtiment ni réprimande* » (*Émile*, Garnier, p. 81). Mais dans une note du même chapitre, il écrit : « *On ne doit jamais souffrir qu'un enfant se joue aux grandes personnes comme avec ses inférieurs, ni même comme avec ses égaux. S'il osait frapper sérieusement quelqu'un, fût-ce son laquais, fût-ce le bourreau, faites qu'on lui rende toujours ses coups avec usure et de manière à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vu d'imprudentes gouvernantes animier la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laisser battre elles-mêmes, et rire de ses faibles coups, sans songer qu'ils étaient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, et que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand* » (id., p. 89).

L'influence de Rousseau a été très bénéfique dans trois domaines. Il a longuement critiqué la coutume plurimillénaire (Pline l'Ancien — 23-79 ap. J.-C. - la dénonçait déjà) du maillot qui emprisonnait les membres et interdisait à l'enfant tout mouvement, mais qui était très commode pour les mères ou les nourrices : l'enfant exigeait moins de surveillance et on pouvait même le suspendre à un clou ! Il a également critiqué l'habitude prise par les mères de ne pas allaiter leur enfant elle-même et de le mettre en nourrice (*Émile*, livre I) ce qui entraînait la mort d'un grand nombre d'enfants. Et enfin, en racontant son enfance dans les *Confessions*, il a ouvert la voie à de nombreuses autobiographies qui ont permis de mieux comprendre l'importance de l'enfance dans la formation de la personnalité.

Avant Rousseau, l'enfant était considéré comme un animal et un être corrompu par le péché. Elisabeth Badinter le rappelle dans *L'Amour en plus* à travers une série de citations :

François de Sales (1567-1622) : « *Non seulement en notre naissance, mais encore pendant notre enfance, nous sommes comme des bêtes privées de raison, de discours et de jugement.* »

Bérulle (1575-1629) : « *L'état enfantin est l'état le plus vil et le plus abject de la nature humaine, après la mort.* »

Bossuet (1627-1704) : « *L'enfance est la vie d'une bête.* »

Et Jacqueline Pascal (1625-1661) exigeait des petites filles de Port-Royal dont elle s'occupait qu'elles disent en s'habillant : « *Je reconnaiss, mon Dieu, que le besoin que j'ai de ces habits est une preuve de la corruption que j'ai héritée de mes premiers pères.* »

O. M.

Histoire d'une exploration

Ce n'est qu'à partir de la première moitié du XVII^e siècle que se manifestent quelques signes spécifiques d'attention à la souffrance et au malheur des enfants, à commencer par les plus visibles.

En 1638, saint Vincent de Paul, choqué par le sort des **enfants abandonnés**, crée l'hôpital des Enfants trouvés.

Au XVIII^e siècle, quelques médecins s'apitoient sur le sort souvent lamentable des enfants **mis en nourrice**, c'est-à-dire pour la plupart condamnés à mort à brève échéance⁴ et Rousseau dénonce l'usage du **maillot** qui contraint l'enfant à l'immobilité.

En 1840, le docteur Villermé révèle les conditions effroyables dans lesquelles travaillent des milliers d'enfants souvent très jeunes, et une première loi réglementant le **travail des enfants** est votée en 1841. Il faudra cependant attendre plus de trente ans pour que les lois de 1874 sur l'inspection du travail commencent à la faire respecter.

Mais il faut s'attarder sur le cas des **abus sexuels** et des **sévices** prétendus éducatifs infligés aux enfants, car c'est leur révélation qui se heurte à la plus forte résistance.

En 1856⁵, pour la première fois, semble-t-il, un médecin, Adolphe Toulmouche, professeur de médecine et de pharmacologie à Rennes, écrit un long article sur les abus sexuels infligés aux enfants. Il affirme qu'ils sont « extrêmement fréquents dans les grands centres de population et même dans les campagnes ». Mais cet article n'est vraisemblablement lu que par une minorité de médecins.

Quatre ans plus tard, en 1860, Ambroise Tardieu (1818-1879), médecin légiste, traite de trente-deux cas de **sévices** (dont un cas d'abus sexuel) **exercés** sur des enfants, souvent par **leurs propres parents** (dans vingt et un cas). Les victimes sont souvent très jeunes et les sévices qu'elles ont subis susceptibles d'entraîner la mort. Tardieu est le premier à mettre en lumière ce que l'on retrouve constamment dans les cas de ce genre : 1) la société et les médecins praticiens préfèrent nier la réalité de ce qu'ils observent ; 2) les enfants

eux-mêmes nient ce qu'ils ont subi pour protéger leurs parents ; 3) les parents pervers affirment qu'ils ne font là qu'exercer leurs droits parentaux ; 4) l'enfant, d'après les parents, a mérité ce traitement en raison de ses mauvaises dispositions. Par la suite, Tardieu, dans les rééditions de son *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs* a abordé les problème des viols d'enfants. Les chiffres qu'il cite, certainement très inférieurs à la réalité (9 125 cas de viols ou tentatives de viol sur enfants de 1858 à 1869), montrent que l'importance du phénomène commence à être prise en compte. Mais déjà, une tendance négatrice se manifeste ; on soupçonne les enfants de vouloir extorquer de l'argent à la personne qu'ils accusent. Tardieu répond que les traces laissées sur les corps des enfants sont irréfutables. De plus, il signale que les enfants qui accusent leur père le font avec beaucoup de réticence et de crainte.

Au cours du quart de siècle suivant, probablement en réaction contre cette première étude, les déclarations de médecins se multiplient pour mettre en garde les tribunaux contre les accusations de viol ou de mauvais traitements formulées par des enfants. Jeffrey Moussaïeff Masson en cite un grand nombre.

En revanche, en 1886, un autre médecin légiste, Alexandre Lacassagne (1834-1924) note que, dans les cours d'assises, **un tiers des affaires est constitué par des abus sexuels sur enfants**.

La même année, Paul Bernard (1828-1886), autre médecin légiste, insiste dans son livre *Des attentats à la pudeur sur les petites filles* sur plusieurs faits : 1) les enfants peuvent subir des agressions sexuelles dès l'âge de quatre ans ; 2) quand ces agressions ont lieu, les parents restent silencieux ; 3) un très grand nombre d'abus sont commis à l'intérieur de la famille ; 4) le niveau d'instruction des agresseurs s'accroît (autrement dit, on s'aperçoit que l'abus sexuel ne se limite pas aux « classes dangereuses ») ; 5) il faut croire à la véracité des dires des enfants.

L'année suivante, un autre médecin, Auguste Motet, n'en dénonce pas moins de nouveau « les faux témoignages des enfants devant la justice ».

L'enfant à travers le vocabulaire

Le vocabulaire de la langue française pour désigner les enfants abonde en termes méprisants et péjoratifs. Plusieurs sont scatalogiques, d'autres assimilent les enfants à des animaux.

Gamin : deux origines possibles : alémanique gammel : jeune homme dégingandé, vaurien; provençal gammo : rachitique, rabougrì. Premier emploi connu : 1765 (d'après le *Dictionnaire historique de la langue française*, Robert, 1992, auquel cet encadré doit l'essentiel de ses données).

Galopin : gamin qui court les rues (très péjoratif à l'époque où il apparaît, 1671).

Lardon, petit morceau de lard, date de 1878.

Gosse, dont une des étymologies proposées est "jeune chien", existe depuis 1796.

Chiard est attesté depuis 1530.

Drôle, dont le sens est péjoratif (mauvais drôle, garnement) date du XVIII^e siècle.

Salé et **petit salé** datent du XIX^e siècle.

Marmot, qui a d'abord désigné un singe, désigne un petit enfant, d'abord une fillette depuis 1633, et un petit garçon depuis 1668.

Merdeux est employé depuis le XVIII^e siècle.

Mioche désigne un jeune garçon (1721), puis un tout petit enfant (1801).

Môme (1821) a probablement pour origine les sons peu articulés que fait entendre l'enfant.

Morceux (1662).

Moutard qui vient d'un mot désignant la chèvre sans cornes, désigne un petit garçon depuis 1827.

Pisseuse, pour désigner une petite fille, date de 1552.

En 1887, les **châtiments corporels** sont mis officiellement hors la loi à l'école maternelle et primaire en France "même s'ils n'ont aucune gravité". Ce qui ne signifie pas qu'ils n'y soient plus employés, y compris de nos jours, et souvent avec l'approbation des parents.

Freud face aux abus sexuels : "séduction" ou "fantasmes"

C'est dix ans plus tard que Freud intervient dans ce débat. Il avait suivi les cours de Charcot à Paris du 3 octobre 1885 au 28 février 1886 et était informé du débat sur les abus sexuels et les sévices sur les enfants.

Le 1^{er} janvier 1896, après avoir étudié dix-huit cas d'hystérie, il écrit à son ami Fliess que les névroses sont produites par des abus sexuels subis dans l'enfance. C'est la première

fois, semble-t-il, qu'une affection mentale d'un adulte est attribuée à des traumatismes d'enfance. Le 21 avril suivant, il expose le résultat de ses travaux devant la Société de psychiatrie et de neurologie de Vienne : « *Accueil glacial de la part des imbéciles* », écrit-il, alors qu'il avait le sentiment d'indiquer à ses collègues « *la solution d'un problème plusieurs fois millénaire, une source du Nil* ».

La même année, deux psychiatres allemands prétendent que Freud a pris au sérieux des "fantasmes" et des "contes" caractéristiques des hystériques, et des « *radotages paranoïdes* [...] sans aucune signification ou entièrement inventés

.

Mais Freud, quelques mois encore, reste ferme sur ses positions : « *L'hystérie me semble de plus en plus le résultat de la perversion du séducteur, l'hérédité de plus en plus une séduction par le père* » (Lettre du 6 décembre 1896).

Le 11 février 1897, dans une lettre censurée plus tard par sa fille Anna, Freud conclut que, d'après certains symptômes

observables chez son frère et chez quelques-unes de ses sœurs, même son propre père avait dû se rendre coupable de "séduction". Mais ces sortes de faits, à cause même de leur fréquence, éveillent en lui quelque suspicion.

Et le 21 septembre 1897, il explique à Fliess qu'il ne croit plus à la théorie de la séduction à cause notamment de « *la surprise de constater que, dans chacun des cas, il fallait accuser le père (y compris le mien), de perversion* » (l'incident entre parenthèses a été supprimée dans l'édition de 1950 des lettres à Fliess par Anna Freud).

Toutefois, à deux reprises, le 12 et le 22 décembre 1897, Freud revient dans des lettres à la théorie de la séduction. Il suggère même que la devise de la psychanalyse pourrait être un vers de Goethe : « *Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, pauvre enfant ?* » (passage également supprimé dans la correspondance de Freud).

Après cette ultime hésitation, Freud choisit définitivement son camp en 1905. Dans une contribution au livre de Löwenfeld, *Vie sexuelle et névrose*, puis dans *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Freud renie publiquement la théorie de la séduction. Les abus sexuels réels deviennent fantasmes d'enfants ou mensonges d'hystériques. Quant aux pères violeurs, Freud les innocentie avec un manque de lucidité confondant : « *Le père a effectivement, par ses caresses innocentes, éveillé dans la toute petite enfance la sexualité de la petite fille (la même chose vaut pour le petit garçon et sa mère). Ce sont ces mêmes pères tendres qui s'efforcent plus tard de déshabiter l'enfant de la masturbation, dont ils étaient devenus la cause sans le vouloir* » (séance de la Société psychanalytique de Vienne du 24 janvier 1912).

C'est la naissance, fondée sur la négation des abus sexuels, de la théorie de la sexualité infantile et du complexe d'Œdipe qui devait avoir l'avenir que l'on sait⁶. À partir de ce moment, et au fur et à mesure de son extension, la psychanalyse va jouer le double rôle de révélatrice de l'âme humaine et de négatrice de la principale source de ses malheurs⁷.

Au même moment, la dénonciation des présumés mensonges des enfants et des femmes "hystériques" se poursuit. Mais en 1907, un pas de plus est franchi par Karl Abraham,

disciple allemand de Freud. Il écrit qu'"*un enfant prédisposé à l'hystérie*" éprouve un "*désir inconscient de traumatisme sexuel*". La même année, Iwan Bloch, psychanalyste allemand, déclare : « *Bien souvent, il ne s'agit pas de "séduction" des enfants, mais la provocation vient plutôt des enfants eux-mêmes.* »

Le complexe d'Œdipe ou comment faire retomber la faute du père sur le fils

On sait que, pour Freud, tout enfant est porteur du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire d'un attachement érotique au parent du sexe opposé et donc d'une jalousie qui peut le pousser à souhaiter la mort du parent de son propre sexe. Freud a créé ce complexe à partir de sa conception de la sexualité infantile et du mythe d'Œdipe où ce personnage est poussé par le destin à tuer son père et à épouser sa mère.

Mais l'histoire d'Œdipe ne commence pas avec le parricide et l'inceste. Et Freud a laissé de côté tout le début de l'histoire. On y apprend qu'en réalité (c'est Marie Balmay qui le rappelle dans *L'Homme aux statues* (Livre de poche) « *la première faute est celle du père* ». Laïos, en effet, le père d'Œdipe, alors qu'il s'était réfugié auprès du roi Pélops, tomba amoureux de Chrysippe, le fils de celui-ci, l'enleva et le viola, ce qui lui valut la malédiction de Pélops et provoqua le suicide de Chrysippe. Ainsi, à l'origine du malheur d'Œdipe qui, lui, est innocent puisqu'il ignore que c'est son père qu'il tue et que c'est sa mère qu'il épouse, il y a la quadruple faute du père qui a violé et Chrysippe et les lois de l'hospitalité, qui a provoqué le suicide de Chrysippe, qui, malgré la malédiction prononcée contre lui, a engendré un fils et, une fois ce fils né, l'a exposé pour échapper à la malédiction.

Mais de cette lourde culpabilité du père, Freud ne dit mot. Et depuis qu'il a inventé ce complexe, tout enfant doit être considéré comme potentiellement parricide et incestueux.

O. M.

Après la guerre de 1914-1918, et réfléchissant sur elle, Freud charge l'enfant, en plus de la pulsion sexuelle, de la **pulsion de mort** qui peut se retourner contre lui ou contre les autres.

Prolongement des hésitations de Freud chez ses successeurs

Certains psychanalystes, plus attentifs à la souffrance de leurs patients, ne s'aveuglent pas. En 1932, Sandor Ferenczi, disciple et ami le plus proche de Freud, revient à la théorie de la séduction et fait remonter la névrose aux abus sexuels subis dans l'enfance. Il soutient que le complexe d'Œdipe pourrait bien être le résultat d'actes réels commis par des adultes, c'est-à-dire de passions violentes à l'égard de l'enfant, qui alors développe une fixation, non par désir (comme le soutenait Freud) mais par peur. « *Mon père et ma mère me tueront si je ne les aime pas et ne m'identifie pas à leurs désirs.* » En septembre 1932, il expose ses idées lors du douzième Congrès international de psychanalyse, à Wiesbaden : « *On ne pourra jamais insister assez sur l'importance du traumatisme sexuel comme facteur pathogène. [...] L'objection, à savoir qu'il s'agissait de fantasmes de l'enfant lui-même, c'est-à-dire de mensonges hystériques, perd malheureusement de sa force, par suite du nombre considérable de patients, en analyse, qui avouent eux-mêmes des voies de fait sur des enfants.* » Cette déclaration reçoit un accueil uniformément négatif. Freud et ses amis font obstruction à sa publication en anglais et souhaitent que ce texte soit supprimé : « *Moins on en dira sur toute cette affaire, mieux cela vaudra.* »

Le 28 août 1933, après la mort de Ferenczi (qui lui évite probablement l'exclusion du mouvement psychanalytique), Freud écrit à Eitingon que Ferenczi prend « *pour des révélations [...] les fantasmes des patients sur leur enfance* »⁸.

Avec Mélanie Klein, des sommets sont atteints dans la dénonciation de la « *cruauté du nourrisson* » et des fantasmes du bébé de neuf mois. Le bébé désire dévorer le corps de sa mère ; il s'attend à y trouver « *le pénis du père, des excré-*

ments et des enfants, tous ces éléments étant assimilés à des substances comestibles... Les excréments (ceux du bébé) sont transformés dans ses fantasmes en armes dangereuses : uriner équivaut à découper, poignarder, brûler, noyer [...], les matières fécales sont assimilées à des armes et à des projectiles... » (*Essais de psychanalyse*, p. 263). Pour elle, ce sont les haines, les craintes, la méfiance de l'enfant qui ont tendance à créer dans son inconscient des images parentales effrayantes et exigeantes. « *La dureté des parents ou l'absence d'amour de leur part* » ont certes « *des conséquences également préjudiciables* » mais qui n'ont rien à voir, d'après elle, avec les haines que peut éprouver l'enfant et qui ne sont que le fruit de ses fantasmes (*L'amour et la haine*). Pour Anna Freud également, les traumatismes sont « *non pathogènes* ».

En 1956, nouveau sursaut de lucidité de la part d'un psychanalyste. Robert Fliess, fils de Wilhelm Fliess, l'ami de Freud, écrit dans *Erogenity and Libido* que « *la levée de l'amnésie fait découvrir beaucoup plus fréquemment que les écrits de Freud ne permettent de le supposer, des souvenirs dont on ne peut mettre en doute l'authenticité* ». Plus tard, en 1973, il fait dans *Symbol, Dream and Psychosis*, un plaidoyer pour un retour à la première théorie de Freud, celle de la séduction. Sa thèse est que tous les névrosés graves ont été séduits sexuellement ou traumatisés de quelque autre manière dans leur première enfance par un parent psychotique. Il croit que cela se produit à un âge très tendre, avant quatre ans.

Mais la tendance accusatrice persiste. Le psychologue français d'origine autrichienne Paul Diel (1893-1972), qui a remis partiellement en cause la psychanalyse, considère cependant, dans *Les Principes de l'éducation et de la rééducation* (Payot, 1961) que « *la faute essentielle n'est pas exclusivement imputable aux parents. Elle est inscrite dans la nature humaine* » (autrement dit : dans l'enfant). Et, ne pouvant sans doute plus les nier, il n'évoque qu'avec force réticences des traumatismes possibles : « *On peut admettre qu'il existe des atteintes traumatisantes normalement insurmontables même si le terrain psychique n'est pas morbide. Elles peuvent être de nature sexuelle. Mais elles sont trop*

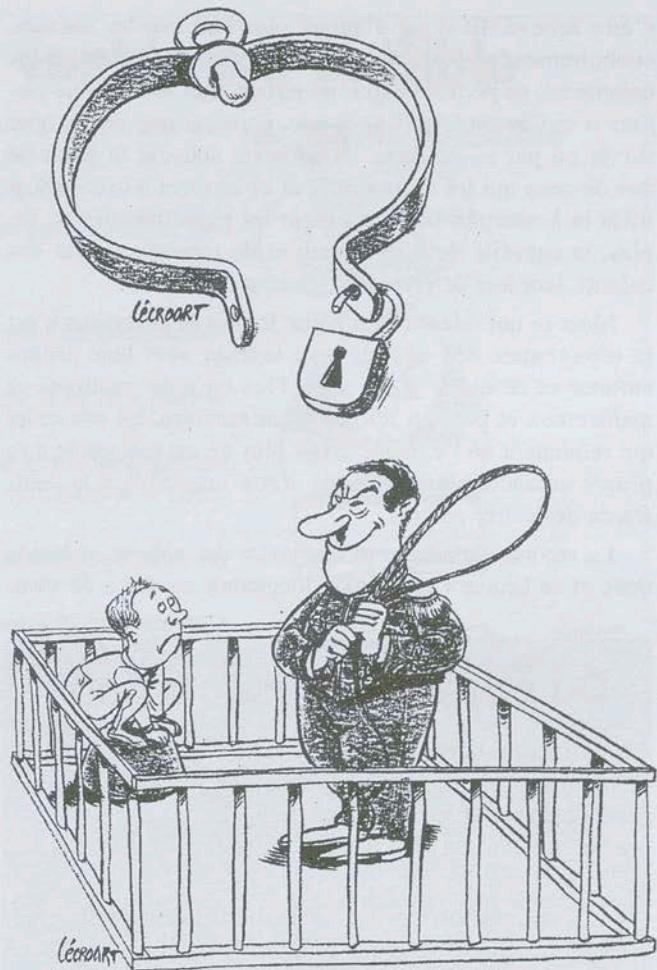
rares [!] pour justifier une doctrine généralisante et une technique curative exclusivement fondée sur leur dépistage. » Pour lui, tout le mal vient de la « fausse motivation » qui fait que l'enfant se juge « toujours grondé » et « ne sent pas la continue répétition de sa propre faute provocatrice ».

En 1962, Henry Kempe, professeur de pédiatrie à Denver (Colorado), identifie le « syndrome de l'enfant battu », et son article a un grand retentissement.

En 1970, un psychanalyste reprend la thèse freudienne de l'enfant « pervers polymorphe » en l'aggravant encore : « L'enfant que l'on peut en gros estimer normal est presque totalement égocentrique, avide, sale, d'un tempérament violent. Il a des comportements destructeurs, à forte composante sexuelle. Il s'impose grossièrement, n'a aucun sens de la réalité — si ce n'est sous une forme primitive, aucune sensibilité et, en ce qui concerne son attitude à l'égard de la société (représentée par sa famille), il se montre opportuniste, sans scrupule, dominateur et sadique. Si nous nous tournons maintenant vers la personnalité criminelle, que nous qualifions de psychopathe, nous constatons que beaucoup des traits que nous venons de nommer peuvent subsister, dans certaines circonstances, jusqu'à la vie adulte. Par rapport aux critères sociaux de l'adulte, le petit enfant normal est purement et simplement le criminel né » (Edward Glover, *The Roots of crime*, New York, 1970).

En 1977, un nouveau pan de la souffrance des enfants et de la cruauté des adultes à leur égard est révélé, en Allemagne, par Katharina Rutschky dans son livre *Schwarze Pädagogik* (Pédagogie noire). Elle y révèle les conseils donnés par les pédagogues allemands depuis le XVIII^e siècle de battre les enfants dès le berceau pour s'assurer leur soumission et corriger leurs « mauvaises dispositions ». C'est peut-être le premier livre qui remette en cause la violence éducative des parents.

Mais ce n'est qu'en 1978 qu'est publiée la seconde recherche française, après celle de Tardieu, cent vingt ans plus tôt, sur « les jeunes enfants victimes de mauvais traitements ». Et ce n'est que depuis une dizaine d'années que l'on commence à prendre en compte la souffrance de



l'enfant malade. Auparavant, on estimait que « l'enfant ne sent pas la douleur, [...] il la sent moins que nous, [...] il l'oublie rapidement, [...] la douleur forme l'homme, [...] la souffrance anoblit, [...] il ne faut pas aller contre la volonté de Dieu »⁹.

Ce n'est donc qu'aux tout derniers siècles qu'on a commencé à prendre conscience, très progressivement, des souffrances spécifiques infligées aux enfants, et de leur qualité de personne humaine à part entière. Ce processus est loin

d'être achevé. Et il est d'autant plus lent que les enfants, contrairement aux esclaves, aux femmes ou aux populations colonisées, ne peuvent exprimer eux-mêmes leur révolte (*in-fans* = qui ne parle pas !) et que, pour assurer leur propre survie ou par mimétisme, ils adoptent souvent le point de vue de ceux qui les tourmentent et en arrivent à trouver justifiés et à accepter volontairement les pires traitements. De plus, la capacité de refoulement et de rebondissement des enfants, leur joie de vivre font souvent illusion.

Mais ce qui ralentit sans doute le plus ce processus c'est la répugnance des adultes à se tourner vers leur propre enfance et ce qu'ils y ont subi. Plus on a été maltraité et malheureux et plus on refoule, pour survivre, les souvenirs qui remontent de l'enfance. Mais plus on est insensible à sa propre enfance, plus on risque d'être insensible à la souffrance des autres enfants.

La reconnaissance de la souffrance des enfants se heurte donc et se heurtera sans doute longtemps encore à de vives

Du côté des associations

- **Éduquer sans frapper** (7, rue Liancourt, 75014 Paris) a pour objectif de faire interdire les punitions corporelles et promeut les actions qui permettent aux familles de réfléchir sur leurs pratiques éducatives.
- **L'Association contre la mutilation des enfants** (AME, 50, boulevard Jean-Jaurès, 92100 Boulogne-Billancourt) lutte contre l'excision et la circoncision.
- **L'Union française pour le sauvetage de l'enfance** (UFSE, 53, rue Réaumur, 75002 Paris) accueille toutes personnes ayant subi des maltraîances dans leur enfance, pour les conseiller psychologiquement.
- **Allo enfance maltraitée**, numéro vert gratuit : **08 00 05 41 41**.

résistances. Il faudra beaucoup de temps pour que l'on reconnaisse vraiment que l'enfance est le centre, la source de l'existence humaine, qui continue, durant toute la vie de l'homme devenu adulte, à diffuser la sève nourricière ou les poisons reçus dans les toutes premières années de la vie. Comme le dit Alice Miller, de même que, quatre siècles après la découverte de Copernic, on continue à affirmer que « *le soleil se lève* », il faudra bien du temps pour que l'on reconnaisse enfin que l'enfance est le centre de la vie adulte, son noyau vital (ou mortifère !), et qu'on en tire toutes les conséquences.

Mais la prise de conscience de la place de l'enfance dans la vie humaine recèle aussi un espoir. Si l'on parvient à ce que la condition des enfants s'améliore partout dans le monde, il est possible que bien des comportements humains attribués à la "nature humaine", s'atténuent et, peut-être, disparaissent.

En particulier, plusieurs formes de violence peuvent être réduites si les besoins des enfants sont réellement pris en compte.

La violence émanant des sentiments des individus (haine, rancœur, éventuel sadisme), dans la mesure où elle est causée par des traumatismes d'enfance, peut être en grande partie tarie.

La violence par soumission à l'autorité peut être réduite si les enfants ne sont plus soumis à des châtiments corporels dont le but est précisément de leur apprendre l'obéissance.

La violence due aux manipulations par la propagande peut être atténuée chez des individus respectés dans leur enfance et qui, sachant par expérience ce que c'est que le respect, sont mieux à même de déchiffrer la démagogie de discours leur désignant des boucs émissaires.

La violence due au manque de compassion à l'égard des victimes d'un système social ou de minorités opprimées peut disparaître chez des individus qui, ayant bénéficié de compassion dans leur enfance, sont capables d'en éprouver à leur tour.

Enfin, **la violence mimétique** risque moins d'emporter des individus dont l'intégrité a été respectée dans leur enfance et donc plus autonomes.

Châtiments corporels vantés par la Bible

Les proverbes, dont certains remontent à un passé très lointain, confirment que l'usage de battre les enfants est certainement plurimillénaire et universel.

- Grèce ancienne : Qui n'a pas été bien fouetté n'a pas été bien élevé.
- Chine : Si tu aimes ton fils, donne-lui le fouet, si tu ne l'aimes pas, donne-lui des sucreries.
- Israël (Ancien Testament) :
 - Qui aime son fils lui prodigue le fouet, plus tard ce fils sera sa consolation (Ecclésiastique, 30, 1).
 - Cajole ton enfant, il te causera des surprises ; joue avec lui, il te fera pleurer (*Id.* 30, 9).
 - Fais-lui courber l'échine pendant sa jeunesse, meurtris-lui les côtes tant qu'il est enfant de crainte que, révolté, il ne te désobéisse et que tu n'en éprouves de la peine (*Id.* 30, 12).
 - Qui épargne la baguette hait son fils, qui l'aime prodigue la correction (Proverbes, 13, 24).
 - Tant qu'il y a de l'espoir, châtie ton fils, mais ne va pas jusqu'à le faire mourir ! (*Id.* 19, 18).
 - La folie est ancrée au cœur de l'enfant, le fouet bien appliqué l'en délivre (*Id.* 22, 15).
 - Ne ménage pas à l'enfant la correction, si tu le frappes de la baguette il n'en mourra pas !
 - Frappe-le de la baguette et tu délivreras son âme du shéol (de l'Enfer) (*Id.* 23, 13-14).
 - Baguette et réprimande procurent la sagesse, l'enfant laissé à lui-même est la honte de sa mère (*Id.* 29, 15).
 - Corrige ton fils, il t'épargnera toute inquiétude et fera les délices de ton âme (*Id.* 29, 17).
 - Le *Deutéronome*, un des livres les plus anciens de la Bible, est plus radical encore : Lorsqu'un homme a un fils rebelle et révolté, qui n'écoute ni son père ni sa mère s'ils lui font la leçon, alors son père et sa mère s'empareront de lui et l'amèneront aux anciens de la ville [...] tous les hommes de sa ville le lapideront et il mourra (22, 18-20).

Jésus à un comportement novateur à l'égard des enfants, non seulement il dit du bien d'eux (Mt. 10, 16) mais c'est eux qui symbolisent les authentiques disciples (Mt. 19, 14). Le secret de la vraie grandeur est de se faire petit comme un enfant (Mt. 18, 4). Heureux quiconque accueille un enfant (Mt. 18, 5), mais malheur à celui qui en scandalise ou en méprise un (Mt. 18, 6-10). ◆

UNE ACTIVITÉ HÉRÉDITAIRE



l'iranger

Une des manières les plus efficaces de promouvoir la non-violence est peut-être de travailler à réduire autant qu'on le peut la violence et les carences infligées aux enfants. ◆

1) Un exemple parmi des milliers d'autres illustre bien à la fois les proportions que pouvaient prendre les sacrifices d'enfants, la cruauté des usages qui étaient censés les remplacer ou les atténuer et la difficulté qu'ont eue les autorités à les faire disparaître, souvent à une date récente. « Selon une coutume ancienne répandue dans toute l'île de Madagascar avec des variantes suivant les tribus, tout enfant né un jour fady (tabou) était mis à

mort; chaque semaine comportant un, deux et même trois jours tabou, on aboutissait à un génocide que Radama I (1821) a tenté d'arrêter, mais qui ne prit fin qu'avec Gallieni. [...] Chez les Merina et les Tsimihety, une chance de survie était donnée à l'enfant né malencontreusement un jour fady s'il échappait au piétinement des zébus à leur sortie du parc : c'est là en effet que l'enfant était exposé sous le regard des parents anxieux, psalmodiant des incantations. Si l'enfant demeurait sauf, le tabou était levé et la mère en était quitte pour ses moments de terreur. Toutefois, le risque de mort étant très grand, on pouvait y substituer l'amputation de la dernière phalange de l'auriculaire gauche : le caractère néfaste attaché à l'enfant disparaissait : il avait payé lui-même son tribut. » Ainsi, « Rainilaiarivony, premier ministre, époux des trois dernières reines, [...] était né un jour fady » et avait subi cette mutilation. *Histoire des mœurs*, Pléiade, I, pp. 546-547. De même, à la naissance de jumeaux, il était d'usage d'en sacrifier un. Cette coutume ayant été interdite, il est encore fréquent aujourd'hui qu'on abandonne un des jumeaux.

2) Si l'on trouve abusif de considérer ces dernières pratiques éducatives comme des cruautés et des humiliations, qu'on essaie simplement d'appliquer l'une d'entre elles à un adulte ou à un vieillard et on verra comment réagit une personne humaine à ce traitement. L'idée que l'enfant est une personne humaine est d'ailleurs récente. Mais l'enfant de la préhistoire, de l'Antiquité ou du Moyen Âge était biologiquement programmé exactement de la même façon que l'enfant du XX^e siècle. Les dégâts provoqués par les mauvais traitements étaient donc les mêmes.

3) Alors qu'existe le mot *misogynie*, il n'existe aucun mot pour désigner ces comportements et les sentiments, notamment d'indifférence et souvent de

mépris, qui les accompagnaient. Pire : on a nommé amour des enfants (pédérastie — au sens propre *erastès* : amour et *paidos* : enfant — et pédophilie — même sens) deux formes d'abus sexuels impliquant en réalité une relation de pouvoir de l'adulte sur l'enfant. Peut-être faudrait-il créer le mot *misopédie* pour désigner le mépris et l'indifférence à l'égard des enfants.

4) Lire à ce sujet *L'Amour en plus* d'Élisabeth Badinter (Paris, Flammarion, 1980).

5) Une grande partie de la chronologie qui suit s'inspire de l'ouvrage très documenté de Jeffrey Moussaïeff Masson, ex-directeur des Archives de Freud : *Le Réel escamoté* (Paris, Aubier, 1984).

6) Lire à ce sujet, en plus de *L'Enfant sous terreur* d'Alice Miller et *Le Réel escamoté* de J. M. Masson (Aubier), *L'Homme aux statues* de Marie Balmay (Paris, Livre de poche, 1994) et *Sigmund, fils de Jacob* de Marianne Käß (Gallimard).

7) La critique faite ici de la psychanalyse n'exclut pas que nombreux analystes n'obtiennent de bons résultats, par leur intuition et leur personnalité plus que par leur fidélité à l'orthodoxie freudienne.

8) Le livre remarquable de Catherine Bonnet, elle-même psychanalyste, *L'Enfant cassé, l'inceste et la pédophilie*, Paris, Albin Michel, 1999, remet également en cause l'idée de sexualité infantile et marque un net retour aux idées de Sandor Ferenczi, à la lumière des connaissances récemment acquises sur l'inceste et la pédophilie.

9) *Enfances en danger*, Paris, Fleurus, 1997.

L'enfant et le péché originel vus par saint Augustin

Pour de longs siècles, la théologie chrétienne en la personne de saint Augustin élabora une image dramatique de l'enfance. Aussitôt né, l'enfant est symbole de la force du mal, un être imparfait accablé sous le poids du péché originel. Dans *La Cité de Dieu*, saint Augustin explicite longuement ce qu'il entend par "péché de l'enfance". Il décrit le petit de l'homme, ignorant, passionné et capricieux : "Si on lui laissait faire ce qui lui plaît, il n'est pas de crime où on ne le verrait se précipiter." G. Snyders¹ note avec raison que, pour saint Augustin, l'enfance est le témoignage le plus acca-

blant d'une condamnation lancée contre l'ensemble des hommes, car elle manifeste comment la nature humaine corrompue se précipite vers le mal.

La dureté de ces propos nous choque aujourd'hui, peut-être plus encore que les propos de Freud ne heurtaient nos arrière-grands-parents. Nous admettons bien que l'enfant ne soit pas innocent sexuellement, mais nous refusons l'idée d'une culpabilité morale. Comment comprendre les propos terribles tenus par saint Augustin dans ses *Confessions*² : "J'ai été conçu dans l'iniquité [...] c'est dans le péché que ma mère m'a porté [...] où

donc Seigneur, où et quand ai-je été innocent ?" sinon en se référant à la théorie du péché originel, toujours prégnante au XVII^e siècle.

On n'est pas moins surpris de voir l'enfant accusé des plus grands péchés et condamné d'après les normes adultes. Pour saint Augustin, le péché d'un enfant n'est en rien distinct de celui de son père.

Aucune différence de nature, à peine de degré entre les deux : la conscience, la volonté mauvaise ou la préméditation ne changent rien à l'affaire : "N'est-ce pas un péché de convoiter le sein en pleurant, car si je convoitais à présent avec une pareille ardeur un aliment convenable à mon âge, on me raillerait [...] c'était donc une avidité mauvaise puisqu'en grandissant nous l'arrachons et la rejetons."³ Cette homogénéité affirmée sans aucune nuance entre deux états de la vie confirme tout à fait la thèse d'Ariès, selon laquelle on n'eut aucun sentiment de la spécificité de l'enfance avant une date relativement récente de notre histoire. Mais saint Augustin va plus loin encore en opposant l'imperfection enfantine à la perfection vers laquelle tout adulte doit tendre. Non seulement l'enfance n'a aucune valeur, ni spécificité, mais elle est le signe de notre corruption, ce qui nous condamne et dont nous devons nous dégager. La Rédemption passe donc par la lutte contre l'enfance, c'est-à-dire l'annulation d'un état négatif et corrompu.

Pourtant nous gardons, des paroles du Christ, une autre image de l'enfance. Ne proclamait-il pas son innocence quand il conseillait aux adultes de ressembler aux enfants ? Ne leur avait-il pas donné une place d'honneur à ses côtés lorsqu'il disait : "Laissez venir à moi les petits enfants" ?

Saint Augustin traduisait la parole de Jésus, et répondait ainsi : "Non, Seigneur, il n'y a pas d'innocence enfantine." La valeur de l'enfance est toute négative et ne consiste qu'en une absence de vérité

table volonté. La sienne est trop faible pour être vraiment mauvaise et s'opposer consciemment à la volonté de Dieu. "C'est donc une figure de l'humilité que vous avez louée dans la petite taille de l'enfant quand vous avez dit : c'est à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux."⁴ La conséquence d'une telle théorie sera bien sûr une éducation totalement répressive et à contre-courant des désirs de l'enfant.

La nature est si corrompue chez lui que le travail de redressement ne se fera pas sans peine. Saint Augustin justifie par avance toutes les menaces, les verges et les férules. Comme on redresse le jeune arbre avec un tuteur qui oppose sa force droite à celle contraire de la plante, droiture et bonté humaine ne sont que le résultat d'une opposition de forces, c'est-à-dire d'une violence.

La pensée augustinienne régna longtemps dans l'histoire de la pédagogie. Constamment reprise jusqu'à la fin du XVII^e siècle, elle entretint, quoi qu'on dise, une atmosphère de dureté dans la famille et les nouvelles écoles.

Élisabeth Badinter

L'Amour en plus, Paris, Flammarion, 1980,
chapitre 2, pp. 42-45.

1) G. Snyders, *La Pédagogie en France aux XVI^e et XVII^e siècles*, thèse faculté des Lettres et Sciences humaines de l'université de Paris, Puf.

2) *Confessions*, I, chapitre 7.

3) *Ibid.*

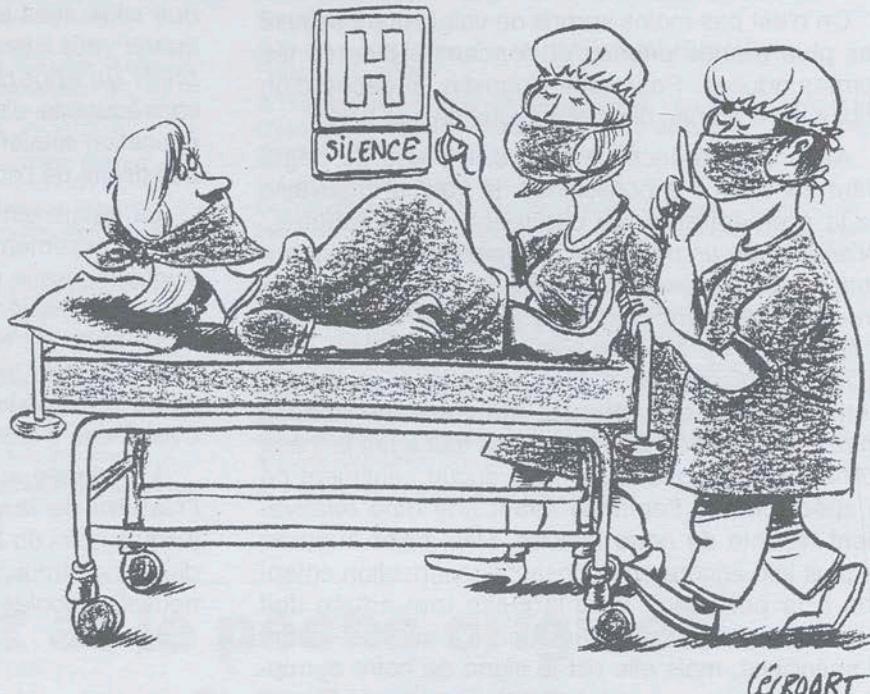
4) *Ibid.*

Naissance sans violence, la fin d'un rêve

Trente ans après le manifeste Leboyer pour une naissance sans violence, nous devons bien constater que les mouvements initiés par cette prise de conscience sont aujourd'hui sérieusement malmenés. Non seulement la maternité de Pithiviers où a travaillé Leboyer a été fermée, comme tant d'autres maternités peu rentables, mais nombre d'alternatives à la violence médicale sont tuées dans l'œuf avec la systématisation des déclenchements d'accouchement, la pérudurale, la césarienne...

J'ai travaillé plusieurs années en milieu hospitalier, où, comme sage-femme, j'ai accueilli plus de mille enfants. Je me suis mise ensuite en libérale durant six ans pour accompagner les naissances à la maison. J'ai alors accompagné plus de 500 couples. Chaque naissance fut pour eux comme pour moi une expérience intense et inoubliable. Chaque fois, j'ai cherché à préserver et à défendre le respect, la compréhension, les émotions vécues. Ces naissances à la maison ont été une véritable alternative au «tout médical». Mais j'abandonne maintenant ma pratique, car pour préserver le choix d'une naissance fortement humaine le combat est devenu trop dur.

Nous étions deux sages-femmes à exercer dans le même cabinet. Nous pouvions travailler en toute sécurité grâce à un plateau technique qui nous était accessible dans un grand hôpital de notre région d'Île-de-France. Cela signifie qu'à la moindre difficulté, au moindre doute sur le déroulement de l'accouchement, il nous était possible d'offrir au couple que nous suivions le même accompa-



Lédroart

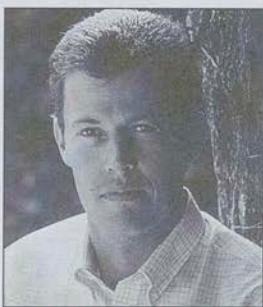
gnement sans violence, en toute sécurité. Or ce plateau technique a été brutalement fermé en avril 97. Nous avons été contraintes de continuer notre pratique «sans filet», car, malgré nos recherches, aucune maternité n'a accepté de travailler avec nous et nos patientes.

C'est pourquoi nous dénonçons la violence de ceux qui n'acceptent pas une conception plus humaine de la naissance, la violence des praticiens qui, dans leurs institutions, agressent les patientes, faisant peu cas de leurs attentes légitimes.

Élisabeth TERDI,
sage-femme

Le défi anti-OMC de José Bové

CHRISTIAN BRUNIER*

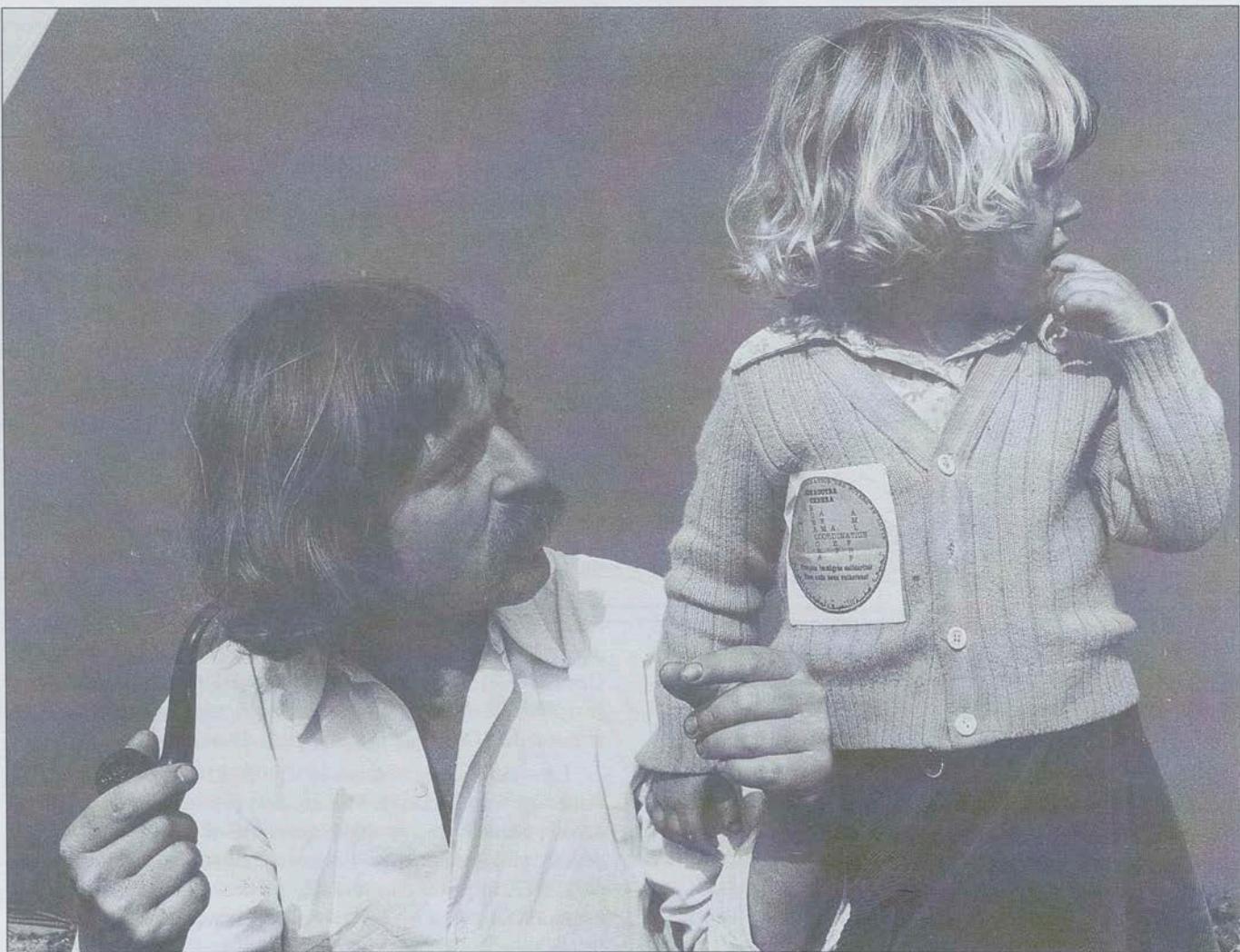


Quand José Bové et ses amis ont investi le McDo de Millau en construction, peut-on parler de violence ou de non-violence ?

L'action du 12 août a suscité un véritable « raz de marée médiatique » selon l'expression de Léon Maillé, l'un des onze inculpés, éleveur avec ses fils de 300 brebis sur le plateau du Larzac mais également l'une des figures emblématiques de la lutte contre l'extension du camp militaire. La déconstruction du restaurant McDonald's de Millau par la Confédération paysanne a provoqué une onde de choc jusqu'à Seattle aux États-Unis qui vient d'accueillir la réunion de l'Organisation mondiale du commerce (OMC).

Le « démontage » selon la Confédération paysanne ou le « saccage » du McDo de Millau selon la terminologie en usage dans la presse locale et nationale entraînait-il dans le registre des actions violentes ou non-violentes ? Le choix des mots situe déjà le débat là où chacune des parties en conflit entend l'y conduire. Le débat sur les moyens utilisés par les amis de José Bové, promu « pourfendeur de la mal-bouffe » et héros de la résistance anti-OMC par les médias, pourrait paraître second par rapport aux enjeux soulevés par cette action d'éclat. Pourtant la classe politique et l'opinion s'interrogent encore sur le point de savoir s'il s'agissait d'une manifestation traditionnelle de la colère paysanne. Les sympathisants de la « Cause des Causses » pourraient se demander s'ils n'assistent pas à l'apparition d'une nouvelle forme d'action non encore labelisée dans le manuel du combat non-violent.

*Membre du Man, ancien militant du Larzac, auteur de nombreux articles sur l'action non-violente et ses fondements.



José Bové, paysan du Larzac, avec sa fille

Photo Christian Brunier

« Enfin, écrit Pierre Georges dans *Le Monde* du 4 octobre 1999, un héros positif. Un faux air de Lech Wałęsa revisité avec moustaches gauloises et bouffarde chauffée au gros cul. l'œil finaud comme il convient à nos légendes rurales. Preux et habile pourfendeur de la « sale bouffe » et des princes noirs de la mondialisation, José Bové est sorti du Causse comme d'autres du bois. »

La guerre des mots

Pour la plupart des médias, il ne fait point de doute que l'action organisée par la Confédération paysanne et le Syndicat des producteurs de lait de brebis (SPLB) fut « violente » comme en témoigne les nombreux articles du *Midi Libre*, de la *Dépêche du Midi*, du *Monde* et de *Libération*. Il

est fait mention de « *saccage* », de « *mise à sac* » ou encore d'« *assaut destructeur* »¹. Dans les premiers jours qui suivent le « *raid larzacien* »², la plupart des quotidiens nationaux puisent leurs informations dans la presse régionale et auprès de l'AFP dont un journaliste a semble-t-il utilisé le premier le mot « *saccage* » pour caractériser l'opération « *coup de poing* » des syndicalistes paysans anti-OMC. Cette bataille de l'information contre l'Organisation mondiale du commerce (OMC) a commencé par une guerre des mots dont la premier round fut hélas remportée par les médias. Le terme « *saccage* » devenu aujourd'hui synonyme de « *pillage* »³ a une puissance évocatrice sans comparaison avec celui de « *démontage* ». Son utilisation de préférence aux termes de dégradations, dommages ou dégâts n'est sûrement pas le fait du hasard, elle répond au besoin du journaliste de provoquer la curiosité du lecteur grâce au « *poids des mots* » et des images associées qu'ils suggèrent. Les expressions à connotation guerrière reprises par la presse ont certainement conduit plus vite qu'ils ne pensaient, les principaux responsables de cette action dans le bureau du juge millavois. Leur mise en examen et les cautions démesurées infligées à cinq des onze inculpés⁴ ont contribué à faire monter d'un cran la mobilisation et la « *médiation du conflit* »⁵.

D'après les responsables de cette action, il s'agissait principalement de déposer devant la sous-préfecture des matériaux du chantier : des cloisons, des pavés pour le sol, des tuyauteries, des dalles de toit en plastique et des lambeaux du panneau de chantier découpé à la tronçonneuse. Ces divers matériaux ont été déchargés sans précaution devant les grilles de la sous-préfecture les rendant inutilisables. Les locaux ont subi diverses dégradations : graffitis, porte d'entrée fractionnée, vitrage fendu, qui pourraient justifier l'emploi de l'expression « *casse* » ou « *déprédatiōn* » mais toujours pas celui de « *saccage* ». Il s'agit véritablement de dégradations n'ayant rien d'irréversible puisque le restaurant a ouvert ses portes au public, comme prévu, le 20 septembre dernier.

Que s'est-il passé en réalité ? Hervé Ott, fondateur du Cun du Larzac⁶ et Thierry Castelbou, membre de la Communauté de l'Arche des Truels font état de « *déborde-*

ments ». Ce dernier s'empresse d'ajouter que si préjudice il y a, ils ne sont que financiers. Il ose la comparaison avec les « *actions non-violentes classiques comme la grève ou le boycott* » qui ont naturellement des conséquences pécuniaires. Il faut cependant reconnaître que cette forme d'action n'est pas « *classique* » et que dans une grève ou un boycott non-violent, les manifestants s'en tiennent à la consigne que donnait Gandhi au lancement de la campagne de désobéissance civile de 1919 : « *Nous affirmons en outre que, dans ce combat, nous nous abstiendrons de toute violence contre la vie, les personnes et les biens* »⁷. Ce fut le cas des grèves polonaises de 1980 qui allaient consacrer l'apparition sur la scène internationale puis la reconnaissance du syndicat *Solidarnosc*. De même, le boycott des agrumes *Outspan* organisé en France par le Mouvement anti-apartheid ne donna pas lieu à des scènes de pillage et personne à ma connaissance n'a volé une orange à l'étalage.

Agir au grand jour

Défaire un édifice en construction n'est pas à proprement parler une technique « *violente* » si le démontage s'opère « *proprement* » selon l'expression du principal instigateur de cette action. À l'inverse, bâtir ou occuper un édifice illégal est une pratique courante au sein des mouvements sociaux se référant à la non-violence, que l'on songe aux occupations⁸ de Droit au logement (DAL) : la construction de la « *bergerie reproche* » de la Blaquièrē. L'intention des organisateurs était très claire, José Bové s'en était expliqué auprès des Renseignements généraux dans la semaine précédent les événements. Les services de police voulaient limiter les dégâts et avaient proposé que les manifestants s'en prennent symboliquement au panneau de chantier. « *Je lui ai dit que cela était hors de question, et que l'on prendrait les portes et les fenêtres du McDo. Une heure après le policier me rappelle en me disant que ce n'est pas possible de prendre les portes et les fenêtres sans tout casser. J'ai répété que si ce n'est pas possible, nous démonterions les cloisons à l'intérieur et que, de toute façon cela ne ferait pas des millions de dégâts* »⁹.

On retrouve dans la préparation de l'action les principales caractéristiques des actions non-violentes de confrontation, l'intention non destructrice des organisateurs est affichée et la négociation avec les fonctionnaires de police est entamée. Dans les quelques jours qui précèdent la date fatidique, la manifestation devant le restaurant McDonald's est de toutes les conversations sur le plateau du Larzac et annoncée par voie de presse. C'est probablement cette volonté d'agir au grand jour qui est la plus ambiguë. En effet, l'annonce publique de la manifestation lui confère un caractère familial et bon enfant mais elle peut attirer des personnes étrangères à l'action non-violente voire des provocateurs professionnels. Il semblerait que les organisateurs, sans doute par excès de confiance en eux, compte tenu de leur longue expérience de lutte aient négligé cet aspect et n'aient pas suffisamment maîtrisé l'opération de démontage à laquelle un certain nombre de jeunes gens inconnus des Larzaciens ont pris une part active. D'après l'un des acteurs de la manifestation, 20 à 30 % des personnes présentes devant le McDo de Millau n'appartenaient à aucune des organisations invitantes.

Cette constatation nous renvoie à une autre page de la lutte du Larzac où la communication n'avait pas dérapé. Afin de dénoncer les manœuvres de l'armée qui tentait d'acheter des terres en sous-main, les paysans décident d'occuper l'antenne du génie-domaines du camp de la Cavalerie. Cette action commando est préparée dans ses moindres détails, il s'agit d'accumuler les preuves de la spéculation foncière et de détruire environ cinq cents dossiers relatifs à l'extension du camp. L'opération est menée avec une précision d'orfèvre dans la plus grande discréetion, sans violences, elle bouscule les soldats en faction et panique les officiers de permanence. Au final, vingt-deux paysans et résidents sont condamnés à de lourdes peines (entre six mois de prison avec sursis et trois mois ferme) qui remettent à la une de tous les journaux « *l'affaire Larzac* ». Ce coup de force a parfaitement atteint son objectif en attirant l'attention des médias et de l'opinion sur les tractations déloyales de l'armée et en resserrant la communauté larzacienne minée par les rumeurs. Parmi les vingt-deux figure un certain José

Bové, objecteur insoumis, récemment installé à Montredon, hameau exproprié se trouvant dans le périmètre de tir du futur camp. Cette action illégale mais légitime vaut au « *Robin des Causses* » de passer trois semaines en prison, il s'en souviendra vingt-trois ans plus tard en entrant dans la prison de Villeneuve-lès-Maguelonne.

Dans ce cas précis, la destruction des archives des Domaines n'a pas porté ombrage à la lutte des paysans dont le caractère non-violent a été maintes fois rappelé au tribunal. Il en fut de même après la manifestation du 12 août mais avec un décalage d'environ huit jours, semaine pendant laquelle la presse amplifia les dégâts en « *saccages* ». Après l'incarcération de José Bové qui se livre à la justice, le 19 août, son avocat, maître François Roux, précise devant les télévisions, l'adhésion de son client aux formes de lutte de la non-violence active. Le 23 août, la Confédération paysanne réagit enfin et insiste dans un communiqué de presse sur le caractère non-violent de cette action qui « *fut conduite paisiblement, sans violence contre les personnes, et sans saccage envers les biens (démontage et dépôt des matériaux à la sous-préfecture)* ».

L'AOC de la violence

Peut-on qualifier les dégâts causés dans ce temple de la « *McBouffe* » comme un acte de violence ? La perception que nos concitoyens ont de la violence oblige à répondre positivement à cette interrogation. Pourtant, nombreuses sont les situations d'injustice qui ne sont pas identifiées comme étant des violences, ainsi en est-il, de notre point de vue, de l'exclusion sociale et de l'écrasement des pays du Sud sous le poids de la dette extérieure pour ne prendre que deux exemples. En revanche tout acte qui détériore ou endommage des matériaux ou des marchandises est assimilé à des violences, que cela consiste à brûler des véhicules les soirs de réveillon, à briser les vitres d'une perception ou à dévaster les bureaux d'une ministre de l'environnement et de l'aménagement du territoire¹⁰. L'abus du mot violence prête aujourd'hui à plus de confusions encore que celui de non-violence.

La mal-bouffe a fait son entrée sociale

« Force est de constater que la rentrée sociale cette année n'a été faite ni par la CFDT de Nicole Notat ni par la CGT de Bernard Thibault, mais par José Bové sur un thème nouveau, la mal-bouffe. »

Henri Vacquin, sociologue,
Le Journal de dimanche, 20 octobre 1999

Quotidiennement, les médias recourent à l'expression d'origine policière de « *violences urbaines* » pour qualifier des actes de délinquance dans nos cités. De même, les « *violences scolaires* » caractérisent des agressions et des délits extrêmement différents, généralement attribués à des élèves, commises dans ou à proximité immédiate des enceintes scolaires. La part réelle de ce que l'on pourrait qualifier de « violence », en toute rigueur de terme, serait selon un spécialiste de l'ordre de 2 % des signalements¹¹. L'ensemble des faits de violence relèvent essentiellement de la notion d'incivilités (injures, bousculades, déprédatations...), se situant entre le chahut étudiant en le vandalisme gratuit. Si l'on ne veut pas se laisser entraîner sur le terrain de ceux dont l'approche des conflits s'enracine dans un sentiment de peur, alors il est nécessaire de repréciser ce que nous entendons par violence. L'inflation des usages de ce mot-valise fortement chargé émotionnellement nous invite à en définir, donc à en limiter le sens, comme désignant des « *atteintes à l'intégrité physique ou psychique des personnes qui en sont les victimes* ». Une acceptation plus large est proposée par Christian Mellon et Jacques Sémelin dans le *Que sais-je ?* consacré à *La non-violence* : « *tout ce qui est ressenti comme portant atteinte aux droits fondamentaux de la personne humaine* »¹². Dans cette définition, la visée destructrice et la capacité de nuire intentionnellement à autrui qui est au centre d'une définition rigoureuse de la violence s'efface au profit d'une conception englobant des violences dites « structurelles » résultant de l'injustice économique, sociale ou politique, « *mère de toutes les violences* » selon la formu-

le de l'archevêque de Recife, Dom Helder Camara. Les dommages consécutifs à l'action de rétorsion de la Confédération paysanne contre la surtaxation du roquefort aux États-Unis rentrent difficilement dans l'AOC (appellation d'origine contrôlée) de la « violence » des théoriciens de l'action non-violente.

Des œuvres de mort

De guerre lasse contre les mots qui brouillent parfois la signification des actions humaines, nous voudrions confronter les exemples de « *sabotages non-violents* » à l'action du 12 août. Les plus célèbres exemples remontent aux années soixante-dix durant la guerre du Vietnam. Les frères Berrigan avaient endommagé des soutes à bombes s'inspirant du verset biblique : « *martelant leurs épées, ils en feront des socs, de leurs lances, ils feront des serpes. On ne brandira plus l'épée nation contre nation, on n'apprendra plus à se battre* »¹³. Cette action retentissante et illégale les avaient conduits à de longs séjours en prison. Plusieurs années ont passé avant que quatre anglaises se rappellent à notre souvenir et mettent à exécution un plan comparable. Le 29 juin 1996, les militantes du groupe « *Semences d'espoir* » d'inspiration quaker pénètrent sur la base de Warton et endommagent des avions Hawk promis à la dictature indonésienne. Alors que trois d'entre elles risquaient dix ans de prison pour avoir rendu inutilisables des commandes de largage et martelé le nez des avions de combat, elles furent relaxés en septembre dernier, au motif que « *c'est un acte légal de désarmer un équipement militaire s'il est montré qu'il servira à rompre la loi internationale, notamment à perpétrer un génocide au Timor-Est* ». Cette jurisprudence récente peut inspirer les groupes préconisant l'action directe non-violente et la désobéissance civile. Les juges anglais ont reconnu qu'un « *sujet de sa gracieuse majesté* » ne dérogeait pas aux lois britanniques s'il se revendiquait d'une loi supérieure, en l'occurrence le droit humanitaire, pour faire obstacle à des œuvres de mort. Comment ne pas faire le parallèle avec les opérations commando de

Greenpeace contre les essais nucléaires français en Polynésie en 1972 et en 1995, l'intrépidité de ses militants pour entraver le transport des déchets nucléaires à la Hague ?

De même, l'intrusion « destructive » de trois militants de la Confédération paysanne dans un entrepôt de semences transgéniques de la société *Novartis*, le 18 février 1998, action réitérée à Montpellier dans une serre de plants de riz transgéniques du CIRAD¹⁴ s'apparente au « martelage » des *Hawk* britanniques. « *Ne faut-il pas détruire ce qui sème la mort ? Non pour des intérêts particuliers mais pour le bien de tous* », s'interroge Thierry Castelbou¹⁵. Les aliments issus des biotechnologies impliquent une responsabilité humaine des chercheurs et des dirigeants des firmes agro-alimentaires, s'y opposer par des « *actions musclées* », sans violences contre les personnes est légitime, pour autant que ces protestations soulèvent un véritable débat de société et ne répondent pas à des intérêts corporatistes ou privés. Jean-Paul Basset, correspondant régional du *Monde*, témoin des événements, montre pourquoi la Confédération paysanne est en phase avec l'opinion : « *C'est la première fois depuis la vénérable lutte du Larzac qu'un mouvement paysan incarne le rôle de porte-parole des intérêts d'une collectivité qui le dépasse. C'est pourquoi on assiste à l'affirmation d'un étonnant mouvement de solidarité autour de José Bové, hier parfait inconnu, aujourd'hui héros national de la résistance contre l'importation de viandes de bœuf nourris aux hormones de croissance et les OGM imprévisibles* »¹⁶.

« Je reste en prison »

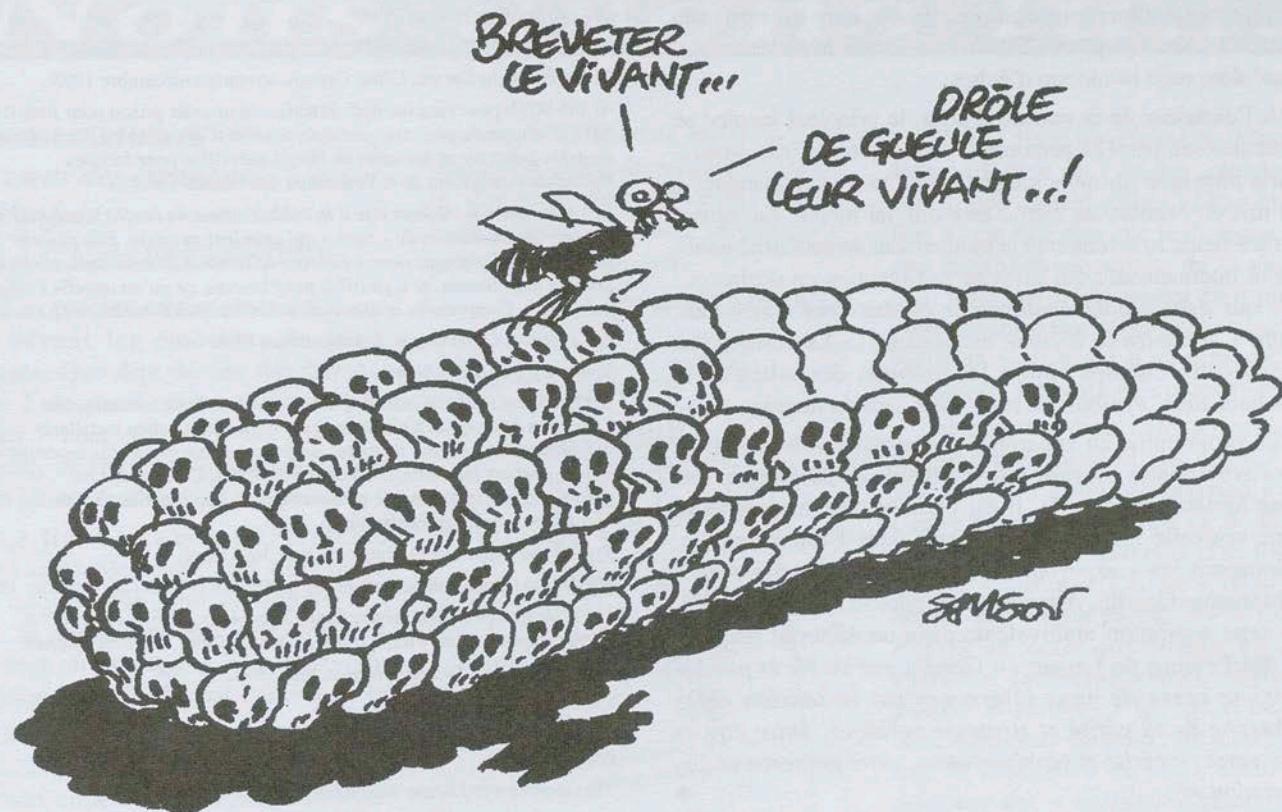
Un autre lecture des événements peut être faite sous l'angle de la désobéissance civile bien qu'il ne soit pas sûr que les syndicalistes paysans aient voulu se situer d'emblée dans cette problématique.

En effet, l'action « *totalement illégale mais totalement légitime* »¹⁷ des agriculteurs et éleveurs aveyronnais s'inscrit dans le cadre de la désobéissance civile définie comme « *une transgression publique et collective d'une disposition s'imposant à tout citoyen* ». Les auteurs du *Que sais-je ?*

font la distinction entre la « *désobéissance civile directe qui vise la modification ou l'abrogation d'une loi particulière* » et la « *désobéissance civile indirecte* » où le passage par l'illégalité est un prétexte pour « *obtenir un changement sur un autre point* ». S'attachant au caractère symbolique de l'installation d'un McDo sur leurs terres, les militants de la Confédération paysanne ont bravé la légalité à visage découvert pour dénoncer en bloc les « *nécrotechnologies* », les sanctions douanières des États-Unis contre la France et le « *diktat de l'OMC* ». Les derniers développements consécutifs à la détention provisoire de José Bové apportent un éclairage nouveau à cette hypothèse. De sa cellule, José Bové fait savoir le 26 août à son défenseur qu'il n'acceptera pas une mise en liberté sous caution. Après trois semaines de détention provisoire, la chambre d'accusation de Montpellier se prononce sur la demande de « *référé-liberté* » introduite par M^e François Roux. José ne cède sur rien : « *Nous avons mené cette action syndicale contraire à la loi, mais légitime à nos yeux car nous sommes à la fois victimes et otages du marché* »¹⁸. La décision des juges intervient le 2 septembre alors il demande à son avocat de faire la déclaration suivante : « *Si la lutte contre l'Organisation mondiale du commerce, si la lutte pour une nourriture saine et une agriculture propre nécessitent que des paysans soient en prison, alors je reste en prison* »¹⁹.

Cinq jours de plus

Dans un tohu-bohu médiatique indescriptible, celui qui est devenu le « *caïd de la prison* » défie avec panache la justice de son pays. Cette décision courageuse fait monter au « *40^{me} étage* » la notoriété du personnage que Lionel Jospin adoube en ces termes : « *Nous restons un peuple avec ses origines gauloises. Chaque fois qu'il y a des mouvements, il y a des personnalités qui émergent [...]. Là surgit une personnalité, vigoureuse, forte, avec sa radicalité qui émane de notre peuple* »²⁰. En militant aguerri de la non-violence, José Bové ne pouvait pas ignorer l'essai d'Henri-David Thoreau, pionnier de la désobéissance civile qui,



méditant sur son emprisonnement, écrivit : « *Sous un gouvernement qui emprisonne quiconque injustement, la véritable place d'un homme juste est aussi en prison* »²¹. Ce nouveau défi du leader paysan s'ajoutant à celui de brandir ses poings menottés au sortir du palais va se retourner contre ses juges. « *La fonction du défi est d'amener la répression à défendre un indéfendable abus de droit, ce qui la met en porte à faux* » précise Simone Panter-Brick dans sa remarquable analyse des campagnes de désobéissance civile gandhiennes²². Les soutiens se démultiplient de tous côtés, les hommes politiques et responsables syndicaux réclament alors à l'unisson la libération immédiate de José Bové. Certains journalistes qui n'ont rien compris aux ressorts de la désobéissance civile se demandent même s'il n'y a pas « *comme une posture* »²³.

L'influence d'un homme emprisonné dont la cause est juste est d'une force insoupçonnable, répond Thoreau à ses détracteurs : « *Ceux-là ignorent de combien la vérité est plus forte que l'erreur, de combien plus d'éloquence et d'efficacité est doué dans sa lutte contre l'injustice l'homme qui l'a éprouvée un peu dans sa personne même.* » En choisissant d'endurer la prison cinq jours de plus avant d'accepter le versement de la caution de 105 000 F par son comité de soutien, aux conditions fixées par lui, José a actionné un des ressorts essentiels ce mode extrême de non-coopération. « *Je vois la prison comme une partie effective des tactiques non-violentes qui réellement font appel à toutes sortes de gens et devraient devenir une politique* » constatait Philip Berrigan après de fréquents séjours dans les centrales américaines²⁴.

Ces cinq jours ont tout changé, ils ont mis en orbite la Confédération paysanne dont les idées n'avaient pas jusqu'alors reçu beaucoup d'échos.

À l'extérieur de la maison d'arrêt, le principal inculpé se savait soutenu par 421 personnes revendiquant « leur participation physique au démontage du McDo » et demandant à être mis en examen au même titre que lui-même. En retrouvant les siens, José remercia le mouvement de solidarité nationale et internationale qui favorisa sa libération en déclarant : « Je suis dehors pour continuer le combat contre la « malbouffe » et contre la logique mondialiste. » Le combat des hommes des champs contre les homme, des villes de la mondialisation, symbolisée par l'OMC, est en marche...

Le programme en apparence « destructif » des syndicalistes aveyronnais est peut-être le prélude au développement d'une agriculture durable, il est certainement annonciateur d'une nouvelle manière d'intervenir dans l'espace public, prolongeant les « expérimentations avec la non-violence » du Mahatma Gandhi. Alice Monier, épouse de José, synthétise cette aspiration ambivalente dans un éditorial du journal des Paysans du Larzac : « *Gandhi par sa vie et par ses écrits, ne cesse de nous interroger sur la tension entre recherche de la vérité et stratégie politique, entre être et agir, entre sincérité et représentation, entre présence et distanciation* »²⁵.



Attac, la mobilisation citoyenne contre la mal-bouffe

On retrouve dans le collège fondateur d'Attac, *Le Monde diplomatique* qui a lancé l'initiative en juin 1998, AC!, la Confédération paysanne, Droits devant, *Témoignage chrétien...* en tout une quarantaine d'associations, de syndicats et de journaux. 9 bis, rue de Valence, 75005 Paris. Tél. 01 43 36 30 04. Internet : www.attac.org.

À noter le numéro de *Croissance* de novembre 1999, « Vous aussi soyez planétaire et solidaire », une mine d'adresses d'associations (163, boulevard Malesherbes, 75017 Paris, 35 F).

- 1) *Le Monde* du 21 août 1999.
- 2) *Midi Libre* du 13 août 1999.
- 3) *Gardarem lo Larzac*, Gilles Cesson, novembre-décembre 1998.
- 4) 105 000 F pour cinq inculpés et trois semaines de prison pour José Bové, 5.000 F d'amende pour cinq inculpés assortis d'une mise en liberté sous contrôle judiciaire et une mise en liberté surveillée pour Jacques Barthélémy, président de la Fédération des Grands Causses.
- 5) « *L'action non-violente vise à la médiatisation du conflit, c'est-à-dire à susciter la constitution de « tiers » qui appuient sa cause. Elle cherche à s'adresser à l'extérieur pour « ouvrir » la relation dominants/dominés en prenant pour témoin, et si possible pour soutien, ce qu'on appelle l'opinion publique. » Comprendre la non-violence », Jacques Sémelin, NVA.*
- 6) *Le Nouvel Observateur*, 2-8 septembre 1999.
- 7) *Gandhi à l'œuvre*, Nanda.
- 8) Fondée en 1991 par Jean-Baptiste Eyraud, le DAL a monopolisé l'attention des médias à plusieurs reprises, notamment en installant illégalement 66 familles de toutes origines dans un immeuble inoccupé des beaux quartiers parisiens, le 18 décembre 1995. Cette action de désobéissance civile força le gouvernement à appliquer la « loi de réquisition » des logements vides.
- 9) NVA, novembre 1999. Entretien avec José Bové.
- 10) Action menée conjointement par la FNSEA et le CNJA, 8 février 1999.
- 11) *Violences en milieu solaire*, Éric Debarbieux, ESF et *Violences à l'école*, Jacques Pain, Émilie Barrier, Daniel Robin, Éditions Matrice.
- 12) *Que sais-je ? La non-violence*, Puf, 1994.
- 13) Livre d'Isaïe 2-4.
- 14) 5 juin 1999. Centre de coopération internationale en agriculture pour le développement.
- 15) *Gardarem lo Larzac*, novembre-décembre.
- 16) *Le Monde*, 1^{er} septembre 1999.
- 17) Circulaire du Cedetim, 18 septembre 1999.
- 18) *Le Monde*, 2 septembre 1999.
- 19) *Libération*, 3 septembre 1999.
- 20) *Le Monde*, 15 septembre 1999.
- 21) *La désobéissance civile*, Jean-Jacques Pauvert.
- 22) *Gandhi contre Machiavel*, S. Panter-Brick, Denoël.
- 23) *Libération*, le 3 septembre 1999.
- 24) *Journal de prison d'un prêtre révolutionnaire*, Casterman, cité par Jean-Marie Muller dans *Stratégie de l'action non-violente*, Points Seuil, 1981.
- 25) *Gardarem lo Larzac*, novembre-décembre 1999.

Nous avons lu...

Isabelle FILLIOZAT

Au cœur des émotions de l'enfant

Paris, J.-C. Lattès, 1999, 322 p., 129 F.

Les parents sont souvent désorientés devant les émotions de leurs enfants. Que dire devant des larmes, face à des hurlements ? Comment réagir ? Tout enfant vit des émotions de joie, de tristesse, d'angoisse... Ce n'est jamais facile de les comprendre.

Ce livre, très concret, présente d'innombrables exemples tirés de la vie quotidienne pour en donner des clés de compréhension. Les émotions forment un langage qu'il convient de toujours approfondir par l'écoute et la parole échangée.

L'auteure, psychothérapeute et mère de deux enfants, n'y va pas parfois par quatre chemins. Par exemple, « faut-il avoir peur des contes de fées ? », se demande-t-elle (p. 141 ss.). Pour Isabelle Filliozat, « les contes anciens sont des reflets de la vie psychique. Mais sont-ils utiles pour nos enfants ? Je pense que non [...]. Bambi, Peau d'âne, Cendrillon, Le petit Poucet... Comment se fait-il que tant de mères meurent ou abandonnent leurs enfants dans ces contes ? Notons que ces histoires ont été écrites par des hommes ».

Ce livre indique avec brio la réalité émotionnelle des enfants, qu'il faut entendre et parler avec eux. Les faits

sont seconds, face aux émotions qu'il convient d'abord de prendre en compte. Cet écrit, simple d'accès, est une vraie ressource pour aller vers davantage d'harmonie familiale.

François VAILLANT



Jacques Levrat

Dynamique de la rencontre Une approche anthropologique du dialogue

Paris, L'Harmattan, 1999, 206 p.

« De loin, je crus voir un animal. Il s'approcha et je compris que c'était un homme. Il s'approcha encore et je m'aperçus que c'était mon frère. »

Apologue tibétain

Prêtre français vivant au Maroc, Jacques Levrat est l'un des animateurs du Groupe de recherches islamo-chrétien. C'est déjà dire que le dialogue est une dimension essentielle de sa vie. Il était donc particulièrement bien placé pour conduire une réflexion sur le dialogue en s'efforçant d'en préciser les conditions, les propriétés et les enjeux.

Le plus souvent, dans un premier temps, l'homme n'est pas disposé au dialogue. Sa première relation avec l'autre homme risque fort de se situer sur le registre de l'adversité et de l'hostilité : « *Lorsque l'homme vient au monde et y prend place, son désir se heurte au désir des autres, ce qui entraîne, inéluctablement, rivalité, jalousie et violence* » (p. 35). Il faudra donc surmonter bien des obstacles pour que la rencontre de deux hommes devienne une « *hospitalité mutuelle* » (p. 51). Il faudra que chacun dépasse les fantasmes qu'il nourrit à l'encontre de l'autre et les illusions qu'il entretient vis-à-vis de lui-même. Jacques Levrat souligne fort justement que nous percevons la différence de l'autre, son altérité, comme une menace pour notre propre identité. Dès lors, face au danger que l'autre représente, nous nous sentirons vulnérables et nous aurons une réaction de défense. Ce n'est qu'en apprivoisant cette peur de l'autre que nous pourrons purifier le regard que nous portons sur lui et entrer en dialogue avec lui. Dialoguer,

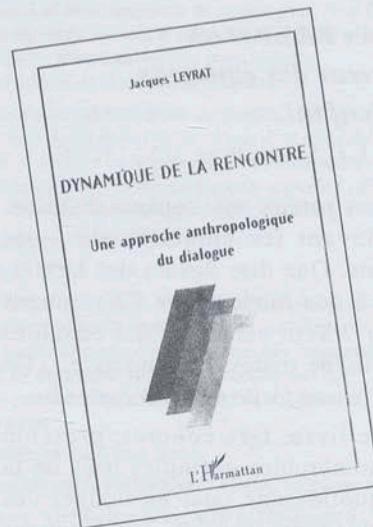
c'est reconnaître et respecter l'altérité de notre interlocuteur car « *chaque être humain est un être unique* » (p. 123). Par ailleurs, le dialogue « *n'a de sens qu'entre êtres humains égaux, en dignité et en droits* » (p. 83). Non seulement le dialogue présuppose théoriquement cette égalité, mais, surtout, il doit l'établir pratiquement.

Le dialogue est « *une quête désintéressée du sens et du vrai* » (p. 49). C'est pourquoi le dialogue est un chemin de non-violence : il « *se situe dans la ligne de l'effort de la raison, et de la parole, pour maîtriser la violence* » (p. 41). Le dialogue est un face à face à travers lequel deux êtres humains s'envisagent. « *Regarder un visage*, écrit Jacques Levrat avec des accents qui font penser au philosophe Emmanuel Lévinas, *c'est aussi se laisser regarder et interpeller par lui : c'est en quelque sorte, se laisser désarmer, devenir vulnérable. Devant un visage d'homme et de son mystère, devant ce qu'il révèle, et surtout laisse deviner, de la personne, la dureté et la violence ne vont-elles pas se briser d'elles-mêmes ?* » (p. 169) Le vrai dialogue n'est possible qu'entre des hommes qui se sont laissés désarmer l'un par l'autre.

Dans cette perspective, c'est tout naturellement que Jacques Levrat se réfère à la pensée et à la pratique politique développées par Gandhi. Celui-ci, précise-t-il, « *demande que, quelle que soit la gravité du conflit ou la violence des passions, on conserve le dialogue*

avec l'adversaire, on organise une pression sur lui pour l'amener à dialoguer : c'est l'action non-violente » (p. 155). En effet, la stratégie de l'action non-violente veut épuiser toutes les possibilités du dialogue avec l'autre, en faisant appel à sa conscience pour tenter de le convertir et appel à sa raison pour tenter de le convaincre. Mais lorsque la force de la parole s'avère impuissante, l'action non-violente met en œuvre des moyens de pression et de contrainte pour établir un nouveau rapport de force qui oblige l'autre à venir s'asseoir à la table des négociations.

Au commencement d'un dialogue, il y a une invitation : il faut bien que l'un des deux prenne l'initiative, il faut bien que l'un se décide à adresser un regard, une parole ou un geste à l'autre. Et tout dépend de la nature de ce regard, de cette parole ou de ce geste. S'ils sont des signes de respect, il y a toute chance pour que l'autre réponde par un signe de respect. S'ils sont des signes de mépris, il est probable que l'autre réponde par un signe de mépris. En chaque être humain, il y a un homme qui est incliné à la malveillance et un homme qui est disposé à la bienveillance et c'est celui auquel je m'adresse qui me répond. Christian de Chergé, le prieur des moines-martyrs de Tibhirine, disait : « *On trouve toujours l'autre au niveau où on le cherche.* » Jacques Levrat souligne la même vérité lorsqu'il écrit : « *C'est en faisant confiance au meilleur de l'autre*



qu'on lui donne l'occasion de se révéler, de libérer le meilleur de lui-même, de se dépasser. [...] C'est un chemin de vie... Inversement lorsqu'on s'adresse au pire de l'homme, le pire se réveille, et lui aussi se manifeste pour lui-même et pour les autres : c'est un chemin de mort...» (p. 172).

L'un des défis majeurs du XXI^e siècle, c'est d'établir ce que l'on a souvent appelé « le dialogue des cultures ». Jacques Levrat fait cependant remarquer que cette expression est impropre : « *les cultures ne dialoguent pas, seuls des hommes situés dans des cultures dialoguent* » (p. 92). Ce dialogue doit être recherché en évitant deux obstacles : l'affirmation prétentieuse des spécificités culturelles et l'effacement

de celles-ci. Dans ces conditions, il devient possible à des hommes de culture différente d'inventer des référents communs qui seront sources d'enrichissement mutuel.

Alors que le siècle qui s'achève a été marqué par l'emprise d'idéologies fondées sur l'exclusion de l'autre homme — qu'il s'agisse du nationalisme, du racisme, de la xénophobie, de l'intégrisme religieux ou de toute doctrine économique fondée sur la recherche exclusive du profit — l'un des défis majeurs qui se présente aujourd'hui aux hommes est de retrouver le chemin du dialogue afin qu'ils inventent un langage qui exprime les fondements de leur commune humanité. Le livre de Jacques Levrat est un précieux point de repère sur cet itinéraire.

Jean-Marie MULLER



Jean-Pierre Lavaud

La Dictature empêchée

La grève de la faim des femmes de mineurs. Bolivie, 1977-1978

Édition CNRS, Paris, 1999, 200 p.

Quand le général Banzer prit le pouvoir en 1971, la Bolivie était, comme les États du "cône sud" de l'Amérique latine, soumise à la doctrine dite "de sécurité nationale" en vigueur depuis 1964. L'interdiction des

partis politiques et des syndicats était déjà une tradition, les disparitions d'opposants, un usage courant, l'intervention de l'armée dans les conflits sociaux allait de soi. Le fait qu'en 1965, le général Barrientos, chef de l'État et du Mouvement populaire chrétien, fit donner l'aviation pour réprimer une manifestation de mineurs à Catavi, donne une idée du niveau de violence atteint dans ce pays quand il s'agissait de défendre la dictature.

L'ouvrage décrit comment, dans un tel contexte, une grève de la faim déclenchée par quatre femmes de mineurs, accompagnées de leurs enfants, a pu catalyser des énergies jusque-là antagonistes et faire reculer le pouvoir militaire. Leurs revendications étaient l'amnistie générale pour tous les mineurs dont, bien entendu, leurs maris, emprisonnés en raison de leurs activités politique et syndicale.

Trois semaines après son déclenchement, le jeune était observé par 1 200 personnes dont des prêtres et des personnalités proches de l'Assemblée permanente des droits de l'Homme. Il était de plus décentralisé dans plusieurs villes de l'Altiplano, en particulier dans les sanctuaires et autres locaux de l'Église catholique, traditionnellement exclus de la répression policière. Le franchissement par l'armée des portes des églises amena la partie la plus conservatrice du clergé à se joindre aux prêtres progressistes engagés plus tôt dans la lutte.

Après avoir essayé de "rétablir l'ordre" par les moyens habituels du régime, le gouvernement militaire dût accorder l'amnistie générale demandée.

Le livre de Jean-Pierre Lavaud n'est pas un ouvrage militant flattant le non-violent dans le sens du poil. C'est une étude scientifique qui, au-delà des faits soigneusement sourcés, propose une analyse rigoureuse des rapports de force à partir des déclarations des différents acteurs qu'il a lui-même interrogés en Bolivie. Il nous aide aussi à comprendre comment, vingt ans plus tard et dans des conditions démocratiques indiscutées, les Boliviens élirent un civil à la présidence de la République. Il s'appelle... Hugo Banzer.

Pierre CROISSANT



ALTERNATIVES NON VIOLENTE

dossiers, recherches, documents
sur la non-violence

revue associée à l'Institut de Recherches sur la Résolution Non-violente des Conflits (IRNC)

Écrivez, à ANV,
B.P. 27,
13122 VENTABREN,
pour recevoir gratuitement
10, 20 ou 50 dépliants,
selon votre choix.

L'équipe d'ANV vous en remercie
chaleureusement.

ANV édite un joli dépliant qui présente la revue, indique les numéros disponibles et propose un abonnement.

Aidez-nous à le distribuer !

**Offrez le numéro d'Alternatives non-violentes que vous venez
de lire sur "Quand l'enfant souffre violence"**

1 exemplaire : 60 F au lieu de 64 F.

3 exemplaires : 160 F au lieu de 213 F.

5 exemplaires : 270 F au lieu de 345 F.

**PRIX
RÉDUITS**

Tous ces tarifs s'entendent port compris.

À retourner à ANV, B.P. 27, 13122 Ventabren



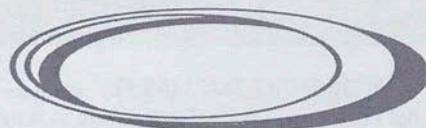
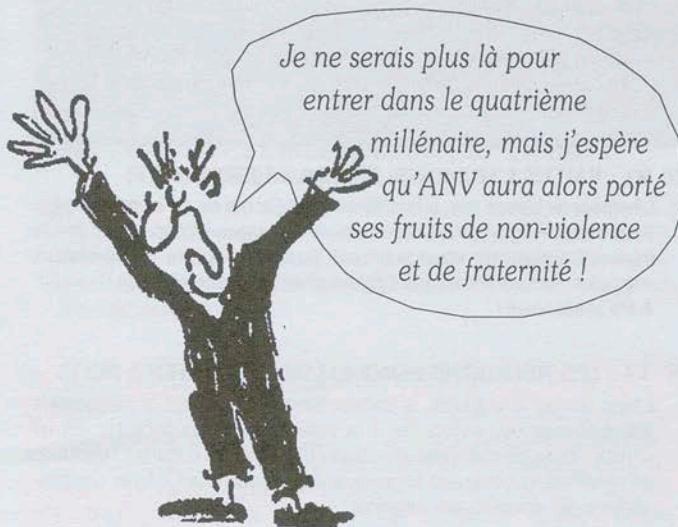
Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

Je commande ... exemplaire(s) du n° 113 d'ANV pour le prix de ...
Envoyez-moi gratuitement exemplaires du dépliant de présentation d'ANV

Joindre le chèque à la commande, à l'ordre de ANV.



Le prochain numéro
aura pour titre :
*Violences urbaines :
pour relever le défi*

Abonnez-vous. Abonnez vos amis

Bulletin d'abonnement

à envoyer à : A.N.V.
B.P. 27
13122 Ventabren

Nom :

Prénom :

Adresse :

Je souscris un abonnement d'un an (4 numéros),
à partir du numéro

Je commande dépliants de présentation de la revue
(gratuits).

Tarif ordinaire : 199 FF. (30,34 euros)

Soutien : 300 FF. (45,73 euros)

Petit budget : 149 FF. (22,72 euros)

Étranger : 260 FF. (39,63 euros)

Si vous en avez les moyens, considérez le tarif "soutien"
comme le tarif normal pour vous : vous nous aiderez ainsi à
maintenir le tarif "petit budget" assez bas, pour que person-
ne ne soit empêché de nous lire pour raison financière... Un
immense merci.

Je désire recevoir les numéros suivants :

.....
.....
.....

envoi d'1 numéro : plus 10 FF de port
envoi de 2 numéros : plus 16 FF de port
envoi de 3 numéros : plus 21 FF de port
envoi de 4 numéros : plus 25 FF de port

Je verse donc la somme de
à l'ordre de A.N.V. (CCP 2915-21 U LYON)

Voici les noms et adresses de personnes qui pourraient être intéressées par A.N.V. :

Remarque :

N° 89 : DU NOUVEAU SUR TOLSTOI (52 F)

Le grand écrivain russe a été un pionnier éblouissant de la non-violence, face à l'armée, l'État et l'Église, ce qui est méconnu. Un numéro d'ANV exceptionnel, illustré, avec la correspondance complète entre le jeune Gandhi et Tolstoï. Interview du docteur Serge Tolstoï, petit-fils de Léon Tolstoï.

N° 93 : FAITES L'HUMOUR, PAS LA GUERRE (52 F)

L'humour ne blesse pas, à la différence de l'ironie ou de la méchanceté. Il est depuis longtemps un instrument de résistance à l'oppression et à la bêtise. Ce numéro, abondamment illustré, rapporte de nombreux exemples, tout en décortiquant joyeusement le phénomène de l'humour. A lire absolument !

N° 94 : LES RELIGIONS SONT-ELLES VIOLENTES ? (52 F)

L'hindouisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam ont historiquement prononcé l'usage de la violence, à la différence du bouddhisme. Un tel constat, lourd de conséquences aujourd'hui, peut-il autoriser l'évolution de certaines religions vers la non-violence ? Lesquelles ? Avec des spécialistes des sciences des religions.

N° 95 : GUÉRIR DE LA VIOLENCE.
L'APPORT DES "PSY" (52 F)

Il importe de ne pas confondre violence et agressivité. La résolution non-violente des conflits est utilisée par des "psy" pour certaines thérapies. Mieux se connaître pour mieux vivre est une tâche jamais achevée. Avec L. Ellizozat, C. Roizman, B. Sublon.

N° 96 : LA PEINE DE MORT TUE ! (52 F)

La majorité des Français souhaite le rétablissement de la peine de mort. Pourquoi ? La peine capitale dans le monde, et particulièrement aux USA. Le rôle du christianisme et de l'islam à l'égard de la peine capitale. Avec des textes de V. Hugo, I. Tolstoï, A. Camus, R. Badinter...

N° 97 : INTERVENIR SANS ARMES POUR LA PAIX (58 E)

L'intervention de civils non-armés présente de nombreuses possibilités pour résoudre des conflits à l'étranger : prévention, interposition, médiation.

Il s'agit d'une autre dynamique que celle des casques bleus et de l'humanitaire. Exemples, débats et prospectives. Avec le général Cot, T. Ebert, J.M. Müller.

N° 100 : QUESTIONS À LA NON-VIOLENCE (58 F)

Outre l'événement d'un numéro 100 pour une revue trimestrielle consacrée à la non-violence, la parole est donnée à plus de vingt personnalités françaises et étrangères. Aussi bien la nature que l'efficacité de la non-violence sont ici réévaluées. Fort utilement.

N° 101 : S'ARMER DE PATIENCE (58 F)

La patience permet de supporter les épreuves. Elle apparaît aussi comme une force dans la gestion des conflits. Patience et non-violence vont ensemble, pour éviter l'irrespect mais aussi les écueils de la lenteur et de la vaine précipitation. Réflexions à partir de nombreuses situations. Avec B. Defrance, X. Jardin, J. Marroncle, M. Spanneut...

N° 102 : GANDHI ET L'INDÉPENDANCE DE L'INDE 50^e ANNIVERSAIRE (58 F)

La partition de l'Inde était-elle inéluctable en 1947 ? Que reste-t-il aujourd'hui de la pensée de Gandhi en Inde ? Mythes et réalités au sujet de la personne de Gandhi et de son action non-violente. Ce numéro remet salutairement les pendules à l'heure sur l'indépendance de l'Inde et le vrai visage de Gandhi.

N° 103 : ATTENTION, PUBLICITÉ ! (58 F)

Boîte aux lettres envahies, intrusions téléphoniques, panneaux d'affichage omniprésents, films interrompus..., la manipulation publicitaire agresse subrepticement le sens et l'esprit, engendrant d'innombrables victimes. Histoire de la publicité. Publicité et violence. Publicité et sexism. Environnement dégradé... Comment résister ? Avec F. Brune, Y. Gradis, J.-J. Ledos, M.-V. Louis, J. Marcus-Stieff...

N° 104 : LA NON-VIOLENCE DÈS L'ÉCOLE (58 F)

Incivilités, rackets et violences empoisonnent de plus en plus la vie scolaire. Que faire ? Ce numéro rend compte de nombreux exemples de méditations et d'actions pédagogiques innovantes, capables de restaurer une véritable relation éducative.

N° 105 : FEMMES, FÉMININ, FÉMINITUDE (62 F)

Les femmes incitent de nos jours les hommes à se redéfinir pour construire une société plus juste. Femmes en politique. Les femmes seraient-elles plus actives en non-violence que les hommes ? Avec Élisabeth Badinter, Pierre Cauvin, Mariette Sineau, Fiammetta Venner...

N° 106 : DERRIÈRE LES BARREAUX : LA VIOLENCE ! (62 F)

La prison n'éduque pas, elle détruit. Humiliation, rackets, sévices sexuels, et trafics en tous genres rodent en milieu carcéral. Dépeupler les prisons, est-ce possible ? Quelles alternatives à l'enfermement ? Avec Jean-Claude Bouvier, Martine Dumont-Cosson, Anne-Marie Marchetti, Michelle Perrot...

N° 107 : POUR UNE ÉCONOMIE CITOYENNE (62 F)

Le Palais Brongniart et ses CAC 40 euphoriques sont une insulte pour des millions de citoyens. Ni marché ni planification — pourquoi les 35 heures — la santé au travail se dégrade — regards sur les systèmes locaux d'échanges (SEL) et sur d'autres initiatives citoyennes. Avec Étienne Godinot, Jacques Muller, Alain Véronèse, Serge Volkoff...

N° 108 : LA DÉSOBÉISSANCE CIVILE (62 F)

Ce numéro a pour ambition de faire connaître la désobéissance civile, pensée et vécue par David-Henry Thoreau, Léon Tolstoï, Gandhi... jusqu'au procès Papon. Son originalité non-violente, sa force et ses limites. Avec Jean-Baptiste Eyraud, Christian Mellon, Jean-Marie Muller, Bernard Quelquejeu, Mario Pedretti, Alain Refalo...

N° 109 : CULTIVER LA NON-VIOLENCE (62 F)

Les comportements humains dépendent beaucoup de l'environnement culturel. Plus la violence perdra de son prestige, plus une culture de non-violence pourra se développer. La violence à la télévision, éléments du débat ; la compétition sportive mise en question ; la prolifération des armes légères en vente libre... Avec Sophie Body-Gendrot, Michel Caillat, Stéphane Hessel, François Vaillant...

N° 110 : VIOLENCES CONTRE LES PERSONNES ÂGÉES

62 F (9,45 e)

Les maltraitances contre les personnes âgées, à domicile comme en maisons de retraite, constituent un véritable problème de société. Vieillir peut-il avoir encore un sens aujourd'hui ? Vieillissement et immigration. La place de l'animal de compagnie. La sexualité du troisième âge. Fin de vie : l'apport des soins palliatifs ; débat sur l'euthanasie volontaire. Avec Maurice Abiven, Pascal Champvert, Jean Debruyne, Gilles Desrumaux, Noëlla Jarrousse, Jacques Pohier, Jean-Luc Vuillemenot... Un numéro exceptionnel !

N° 111 : LE BOUDDHISME, UNE AUTRE SOURCE DE LA NON-VIOLENCE - 62 F (9,45 e)

Comment le bouddhisme considère-t-il la non-violence ? N'intéresse-t-elle que la spiritualité et le comportement individuel, ou incite-t-elle également à un engagement social et politique ? Le bouddhisme irait de plus en plus dans cette direction. Analyses et perspectives. Regards sur le Tibet, la Birmanie et le Sri Lanka. Avec Christian Delorme, Raphaël Liogier, Lionel Paul, Jean-Paul Ribes, Éric Rommeluère...

N° 112 : LES REPRÉSENTATIONS DE LA VIOLENCE DANS LES MÉDIAS - 62 F (9,45 e)

Toutes les civilisations ont produit des images, parfois violentes. De nos jours, la télévision, les jeux vidéos et le cinéma donnent de plus en plus à voir des spectacles de violence. Influencent-ils vraiment notre esprit et notre comportement ? Avec Jean Collet, Laurence Hansen-Löve, Arnaud Mercier, Marie-José Mondzain, Olivier Mongin, Hans Schwab et Serge Tisseron.

N° 112 : QUAND L'ENFANT SOUFFRE VIOLENCE - 62 F (9,45 e)

De nombreux enfants sont maltraités à notre époque. Un enfant violent deviendra-t-il ensuite un adulte violent ? Quelles préventions éducatives, psychologiques et médicales mettre en place ? Présentation de l'œuvre d'Alice Miller, suivie d'un débat contradictoire. Avec C. De Truchis, I. Filliozat, P. Lassus, F. Maqueda, O. Maurel, S. Missonnier, J.-M. Muller, C. Robineau et S. Robert-Ouvray.

ALTERNATIVES NON VIOLENTES

B.P. 27

13122 VENTABREN

Tél.+ Fax 04. 42.28.72.25

Revue associée à l'*Institut de recherche sur la résolution non-violente des conflits (I.R.N.C.)*

COMITÉ D'ORIENTATION

Sylvie BLÉTRY

Bernard BOUDOURESQUES

Patrice COULON

Etienne GODINOT

François MARCHAND

Jean-Marie MULLER

Bernard QUELQUEJEU

Alain REFALO

Christian ROBINEAU

Hans SCHWAB

Jacques SEMELIN

Marlène TUININGA

Jean VAN LIERDE

Directeur de publication :

Christian DELORME

Rédacteur en chef :

François VAILLANT

sommaire

Éditorial

1

Quand l'enfant souffre violence

MALTRAITANCE ET CIVILISATION

Pierre LASSUS

3

LES CONSÉQUENCES DES ABUS SENSORIELS PRÉCOCES

Suzanne ROBERT-OUVRAY

10

ALICE MILLER ET LA VÉRITÉ DE L'ENFANCE

Olivier MAUREL

17

REGARDS SUR L'ŒUVRE D'ALICE MILLER

Christian ROBINEAU, Jean-Marie MULLER
et Isabelle FILLIOZAT

28

L'ÉDUCATION DU TOUT-PETIT DANS LE RESPECT DE SES CAPACITÉS

Chantal DE TRUCHIS

34

LES EFFETS TRAUMATIQUES

DE LA PURIFICATION ETHNIQUE CHEZ L'ENFANT

Francis MAQUEDA

42

LA PRÉVENTION DE LA MALTRAITANCE EN PÉRINATALITÉ

S. MISSONNIER et Ch. ROBINEAU

49

LA SOUFFRANCE DES ENFANTS

Olivier MAUREL

59

LE DÉFI ANTI-OMC DE JOSÉ BOVÉ

Christian BRUNIER

71

NOUS AVONS LU

79